





Freiherr v. Ende-Miljessnitz.



K. 22.
Or.



1509



REFLEXIONS
HISTORIQUES
ET
CRITIQUES
SUR LE GOUT
ET
SUR LES OUVRAGES DES
PRINCIPAUX AUTEURS
ANCIENS ET MODERNES

PAR
MONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS.



A BERLIN,
Chez FROMERY sous les Arcades
MDCCXXXIII.

REFLEXIONS
HISTORIQUES
CRITIQUES
SUR LE GOUT

PAR LES QUATRE
PRINCIPAUX
AUTEURS DE
L'ŒUVRE



L 148,



A Sa Majesté le Roi
de Prusse

Sire.

L n'est rien de si
difficile que de louer
un Roi, qui merite les plus
grands Eloges, & qui, content
de les meriter, les dédaigne
par une veritable grandeur:
c'est-là, précisément, le ca-
ractere de Vôtre Majesté.
Vous craignez autant les
) (2 lou-



*louanges, que Vous estimez
 la gloire; Vous gagnez des
 Batailles; Vous conquerez
 des Provinces; Vous rappel-
 lez dans Vos États les Scien-
 ces & les Arts, qui sem-
 bloient, pendant un tems, s'en
 être éloignez; Vous faites
 construire des Edifices, dignes
 de la grandeur des Romains;
 Vous alliez à la Discipline
 Militaire la plus exacte, la
 Pompe & la magnificence de
 l'Art des Sophocles, des Euripides
 & des Orphées; & à ces
 actions, dont chacune a part
 suffit*

suffit pour mener un Prince
 a l'immortalité, Vous ajou-
 tez la modestie de vouloir les
 faire, uniquement, par le bien,
 qui en resulte, & point du
 tout par le plaisir d'en être
 applaudi. Mais, Sire, de
 toutes les vertus, qui brillent
 dans la Personne de Vôtre
 Majesté, celle, qui me parôit
 la plus estimable, c'est la bon-
 té de Vôtre cœur. On voit
 tous les Siecles quelques Hé-
 ros Militaires, quelques
 Princes Magnanimes, quel-
 ques Souverains vertueux;



il faut dix Siecles, pour réunir
dans un seul homme les qua-
litez de César & les vertus de
Titus. Je m'apperçois que
l'amour de la verité m'en-
traîne malgré moi, & que le
plaisir de répandre les senti-
mens de mon cœur me fait
courir le risque de vous dé-
plaire. Sire, nous autres
Philosophes nous préferons
l'interêt Public au nôtre, &
nous sommes comptables à ce
Public des actions, qui font
honneur a l'humanité. D'ail-
leurs, Sire, les graces, dont
Vôtre

Vôtre Majesté m'a comblé,
 rendent encore mon excuse
 plus legitime. Une faute
 commise par reconnoissance
 & par justice est bien pardon-
 nable aux jeux du Roi le plus
 humain & le plus vertueux.
 A cette premiere faute j'en
 ajoûte une seconde. Je prends
 la liberté de Vous offrir un
 Livre, bien éloigné de cette
 perfection qu'il devoit a-
 voir, pour plaire à un génie
 aussi éclairé, aussi superieur
 que celui de Vôtre Majesté.
 Mais les Dieux, dont les Rois



☉ (o) ☉
sont les images sur la terre,
ne jugent point des sentimens
des hommes par la grandeur
de l'offrande; c'est par les
mouvemens du cœur de ceux
qui la font. Je suis avec le
plus profond respect

Sire

De Votre Majesté

Les tres humble & tres
obeissant Serviteur
MARQUIS D'ARGENS.



Préface.

JE pourrois faire ici une Préface fort longue & peut-être fort ennuyeuse, pour instruire mes Lecteurs des raisons, que j'ay eues de composer cet ouvrage & de l'écrire dans le goût, que je l'ai écrit. Mais, depuis long tems, on est accoûtumé à ne plus lire les Préfaces; ou, si on les lit, on les regarde comme des Pièces placées à la tête d'un livre, pour surprendre la bonne foi ou pour faire illusion à l'esprit des Lecteurs. Je prie donc les miens, pour les persuader que je ne leur dis que ce que j'ay écrit à un de mes meilleurs amis, de lire la lettre suivante, qui vaut pour mon ouvrage un discours préliminaire.



Lettre à Mr. Jordan Conseil-
ler Privé de sa Maj. le Roi
de Prusse.

Mon cher Ami

VOici mes réflexions sur le Goût,
dont je vous ai parlé, il y a quelque
tems: lisez les, je vous prie, avec cette
bonté & cette indulgence, que vous avez
pour vos amis. Quand on a autant d'es-
prit & d'érudition que vous, il est diffi-
cile qu'on puisse être aisément content.
Ainsi j'attends beaucoup plus de vôtre
complaisance que de la solidité de mon
ouvrage. Une idée assez singulière me
fit former le projet de l'écrire: &, en fa-
veur de cette idée, peut-être me par-
donnez vous l'exécution. J'ay tou-
jours cru, que c'est un devoir indispensa-
ble pour les hommes d'être utiles aux
autres hommes: & ce devoir est encore
plus essentiel en ce qui regarde les gens
de

de nôtre état & de nôtre profession. J'ay donc tâché, dans tous mes ouvrages, de pouvoir inspirer du goût pour les belles Lettres & pour les Sciences aux gens du monde. Hé, quoi! Cette partie des hommes, qui, sans doute, est la plus aimable & la plus sociable, ne vaut-elle pas bien qu'on se donne la même peine pour elle que de vieux pédans se donnent pour de jeunes & apprentifs pédans? Ne se défabusera-t-on jamais d'écrire uniquement pour des hommes, qui n'ont rien d'aimable? Et, malgré l'exemple des Fontenelles, des Voltaires, des Montesquioux & des Bayles, qui ont écrit, pour plaire & pour instruire, enveloppera-t-on toujours d'une érudition monstrueuse & d'une obscurité presque impénétrable tous les ouvrages, qu'on destinera à l'instruction des hommes.

On se plaint de ce que les gens du monde méprisent les Sciences & les belles Lettres. Comment pourroient-ils estimer des choses précieuses par elles
mê-



mêmes, mais revêtuës, par ceux qui les leur présentent, de l'ecorce la plus dégoûtante, J'ose soutenir qu'il n'est aucune Science, qu'on ne peut faire goûter, je ne dis pas aux hommes, mais aux femmes, qui paroissent le plus aimer le plaisir; si on les instruisoit d'une manière aimable & engageante. Que tous les Philosophes écrivent comme Fontenelle & l'aimable Marquise du Chatelet; dans peu d'années les plus jolies femmes de Paris entendront la Philosophie, aussi bien que l'art de coquetter. Tous les hommes font portez, naturellement, à la curiosité: dès qu'on fait mettre habilement en usage cette curiosité, on est assuré de s'en servir utilement pour leur instruction. Avant Mademoiselle de Scuderi, Madame Deshoulières & la Comtesse de la Suze, aucune Femme en France ne s'étoit avisée d'écrire; parceque les livres, qu'on faisoit dans ce Pais étoient du goût de ceux, qu'on fait aujourd'hui dans le reste de l'Europe: le Pedantisme y domine ordinairement. J'ay donc cru,

mon

mon cher Ami, que je rendrois un service à bien des gens aimables, si je leur mettois sous les yeux ce que les meilleurs Auteurs Anciens & Modernes ont fait de plus beau, & que je leur fis connoître ce que pensent les gens de goût de ces mêmes Auteurs Anciens & Modernes.

Voici, mon cher Ami, la première Partie de mon Ouvrage achevée: elle concerne les Modernes. J'ay tâché de parler, sincèrement & sans aucune partialité, de leurs talens & de leurs défauts. Je pense que vous serez content de la façon retenuë & modeste, que j'ay employée pour relever les fautes, & de la manière vive & empressée, avec laquelle j'ay tâché de faire valoir les beautez, que j'ay cru appercevoir. J'ay pris, dans ma première Partie, le sage Despréaux pour guide: c'est sur ses préceptes que j'ay principalement appuyé mes décisions. Pouvois-je choisir un Critique plus assuré pour confirmer mes opinions? Je ne pense pas de lui ce qu'en a pensé Mr. l'Abbé d'Olivet, *qu'il ne se trompa jamais.*
Mais

Mais je suis certain que, dans les endroits, où la passion ne l'emporta point, il ne fut jamais en faute.

J'ay toujours apporté des exemples, dès qu'il a été question d'un précepte, d'un défaut, ou d'une beauté: & j'ay même souvent cité ces exemples assez au-long; parce que les Lecteurs en comprennent, plus aisément, la force, le sens & l'energie. Il vaut mieux qu'il y ait, dans un passage, quatre vers ou quatre lignes de plus, que si elles y étoient de moins. C'est à l'imitation de Longin, qui me servira de guide dans la seconde Partie de mon Ouvrage, que j'ai rapporté avec soin les passages des Auteurs, que je critiquois ou que je louois. Cette methode me paroît excellente: un tas de préceptes, entassez les uns sur les autres, ne frappe point l'esprit & n'attache pas le Lecteur, comme des préceptes & des réflexions, que des exemples fortifient: cette diversité amuse & délasse les Lecteurs. D'ailleurs, dans un Ouvrage, où l'on ne fait qu'indiquer les exemples, on oblige, pour ainsi dire

dire, les Lecteurs curieux à ne pouvoir lire cet ouvrage qu'au milieu d'une Bibliothèque nombreuse.

Vous trouverez, mon cher Ami, bien des fautes d'impression dans mon ouvrage; mais ne me les imputez point, il m'a été impossible de les prévenir, encore plus de les éviter, le libraire ayant pressé, extraordinairement l'impression, de ce Livre, pour ne point manquer la Foire de Leipsig. Il y a de ces fautes, qui me font d'autant plus de peine qu'un Lecteur ignorant ou malin pourroit me les imputer, Par exemple, il y a *du depuis*; au-lieu de *depuis*: ce *du* est de trop. Dans un autre endroit, il y-a *des plus magnifiques*, il faut lire *les plus magnifiques*. Enfin, il y-a une vingtaine de fautes, que j'ay remarquées, où il y a des mots transposés, des syllabes de trop &c.

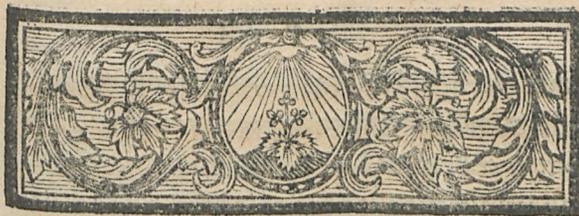
J'espere que mes réflexions sur les Auteurs Anciens suivront bientôt celles sur les Modernes. Je conte d'ajouter à ces deux Volumes un troisième sur les Arts: ce dernier sera écrit en forme de Lettres,
adres-



adresses à nôtre ami commun le Baron de Kaiserling, chez qui la probité & l'esprit sont *in supremo gradu*. Je n'oublierai pas de faire mention, dans cet ouvrage, du mérite de nôtre ami Knobelsdorf, qui vient de montrer ce qu'il savoit faire dans la superbe Sale de l'Opera, qu'il a fait construire à Berlin. Le Baron de Pölnitz travaille toujours à la révision & à l'augmentation de ses Mémoires: ce qu'il m'en a lu est excellent. Vous connoissez son génie; ainsi vous n'aurez pas de la peine à me croire. Je suis avec l'estime la plus parfaite & l'amitié la plus tendre

Mon cher Ami

Votre tres humble Serviteur
M. d'Arg.

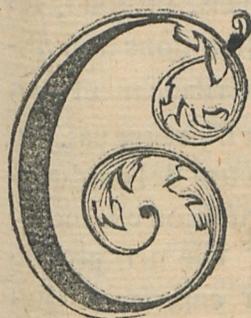


REFLEXIONS HISTORIQUES ET
CRITIQUES

SUR LE GOUT.

§. I.

SUR LE GOUT EN GENE-
RAL.



Ceux qui regardent le
goût comme une cho-
se, uniquement, arbi-
traire & presque dé-
pendante du caprice, n'en ont aucune véri-
table idée. Le goût est quelque chose
de réel, c'est ce qui donne la perfection

A

aux

aux meilleurs ouvrages il doit meme régner dans ce qu'on appelle *ouvrages de méditations abstraites*. La Philosophie, en ce point, se reunit avec les belles lettres. Un traité de Métaphisique sans goût, quelques bonnes choses, qu'il puisse contenir d'ailleurs, est aussi vicieux, dans son espèce, qu'un Poëme Epique, dont la conduite est régulière, mais dont les vers sont peu harmonieux, & les pensées basses & communes.

Je définis le Goût, un sentiment naturel, perfectionné, et éclairé par une connoissance parfaite de tout ce qui peut rendre brillant, net, précis, profond, les matieres qu'on traite. Il est donc impossible de produire rien de véritablement bon, rien de parfait, si le goût n'y regne pas. En vain s'efforce-t-on de mettre de l'érudition dans un livre, si cette érudition est, monstrueusement, entassée: elle n'est propre, au lieu d'instruire, qu'à ennuyer ou qu'à causer de la confusion dans l'esprit le plus juste. En vain offre-t-on à un lecteur les plus belles idées de Locke, de Des-Cartes,

tes,
lop
ble,
clair
pres
phy
Un
nar
Le
bier
nen
d'ex
enti
gou
que
diri
fois
lont
mè
que
d'un
ral,
fou
men



tes, de Mallebranche ; si elles sont envelopées d'une obscurité presque impénétrable, si elles ne portent rien avec elles de clair, de net, de distinct, elles sont plus propres à donner de l'horreur pour la Métaphysique qu'à former des Métaphysiciens. Un Historien Véridique, mais diffus, qui narre sans ordre & sans grace, endort ses Lecteurs, au lieu de les instruire. Combien de livres n'y a-t-il pas, qui contiennent, je ne dis pas de bonnes, mais même d'excellentes choses, & qui sont presque entièrement dans l'oubli par le peu de goût, qui y regne. J'ose dire hardiment que des beautés mediocres, soutenues & dirigées par le goût, paroîtront quelque fois, aussi brillantes, que d'autres, qui leur sont supérieures, mais qui manquent par ce même goût. Il en est des Sciences ainsi que des femmes : les plus belles, dénuées d'une certaine grace, qui plait, en général, plus que la beauté même, paroissent souvent moins aimables, & sont, réellement, moins goûtées que d'autres, qui ont

ont un certain agrément, qui supplée aux
 beautez réelles qui leur manquent.

Les Savans, qui ne sont que Savans,
 & dont les connoissances ne sont point af-
 faisonnées de ce Sel & de cet enjouement,
 qui n'est réservé qu'à l'esprit, sont ordinaire-
 ment, les ennemis du goût: Selon eux ce mot
 ne signifie rien de précis, & même rien de
 réel. *Qu'entendez-vous* disent ils, *par le goût?*
châque homme a le sien; faut-il donc qu'un
Ecrivain soit soumis a contenter l'Univers en-
tier? Un Philosophe s'abaissera-t-il jusqu'à
rechercher l'approbation d'un petit Maître,
d'un Courtisan? Quelle extravagance! di-
 ra un Professeur de l'Université de Tubin-
 gue, ou de celle de Halle de vouloir que
 Mr. Wolff, le grand Wolff, écrive avec
 la politesse, l'ordre, la précision d'un Aca-
 démicien.

Tous les Commentateurs Allemands
 & François croiroient être médiocrement
 savans, si, à propos du mot *Soulier*, ils ne
 faisoient mention de la chaussure des an-
 ciens

ciens Lacédemoniens, des Pantouffles des Athéniens, & des Sandales des anciens Perses. Ils écriront une longue & ennuyeuse Dissertation, sur le tems, où les hommes ont commencé à porter des Souliers : & tant d'érudition déplacée, sera étalée, parce qu' Horace aura loué le pied de la Maîtresse, ou qu' Ovide aura fait mention de celui de sa chere Corinne. Quel est le génie, qui aime l'ordre, qui ne gémit d'une science aussi déplacée & aussi languissante.

Les Savans en us ont beau dire, il n'est point d'ouvrage véritablement bon, qui n'emporte tôt ou tard les suffrages de tous les gens d'esprit, de quelque état qu'ils soient. Le Philosophe éclairé s'unit avec le Courtisan, pour admirer les Tragédies de Racine ; & le Courtisan, à son tour, dispute au Philosophe la gloire de louer les ouvrages de Locke. Des-Cartes est lû aujourd'hui, en France, avec plaisir, par les personnes du plus grand monde : Ces mêmes personnes connoissent peu les ouvrages
d'A.

d'Aristote & de ses Commentateurs : la raison en est fort claire ; ce n'est pas qu'il n'y ait, dans Aristote, d'excellentes choses, dont Des-Cartes lui même a profité. Mais le Philopophe Grec est diffus, obscur ; le François est clair, précis, méthodique, le véritable bon goût regne dans ses ouvrages. & ce bon goût reunit tous les suffrages des gens, qui paroissent les plus opposés entre eux.

Ce n'est pas dans l'ordre seul, ni dans la précision & l'exactitude, que consiste le bon goût : On peut écrire d'une manière exacte, précise, profonde, & manquer de goût. La raison et la science peuvent produire un Histoire, ou un traité de Philosophie, où toutes ces qualités se rencontrent ; le goût n'y-fera point cependant ; il ne se trouve véritablement, que dans les ouvrages où la vivacité de l'esprit s'allie avec la sagesse & la pénétration de la raison ; Quiconque n'est pas né avec de l'esprit ne peut jamais avoir du goût ; l'étude assidue a le pouvoir de former un Sa-
vant

vant: mais elle ne fait jamais un homme de goût, que lorsque la Nature concourt avec elle. Si l'on considère tous les gens, qui ont passé, pour avoir un goût exquis, on verra qu'ils ont tous joint l'esprit à la science, & que ce premier l'a presque toujours, emporté sur l'autre. Quel est l'Auteur Ancien dont le goût aît été plus sur & plus délicat, que celui d'Horace? Quel est l'Ecrivain, qui aît eû plus d'esprit que lui? On ne sauroit nommer au-contraire un seul Auteur uniquement Savant, dont les écrits ayent jamais été regardez comme l'école du bon goût. Saumaïse, Casaubon, furent des personnages estimables par leur vaste érudition; le goût leur manqua entièrement: il a manqué de même à tous les autres Savans, qui, ainsi qu'eux, ont eû peu desprit & de génie, eû égard à l'étendue de leurs connoissances.

Il arrive quelque fois qu'avec de l'esprit & de la science, on pêche contre le goût; on a vû des Auteurs d'un génie Su-

blime, & d'une érudition profonde, faire des ouvrages, où le goût étoit peu consulté. Dans un cas pareil, on peut dire, que ces Auteurs, sentoient eux mêmes les fautes, qu'ils avoient commises, & qu'ils ne les avoient fait que par complaisance, par paresse ou par quelque autre raison. Il est certain, que Bayle connoissoit, que son Dictionnaire, d'ailleurs excellent, contenoit plusieurs Articles, qu'il en auroit dû retrancher en consultant le bon goût. Mais la complaisance pour un tas de Professeurs, lui fit écrire un grand nombre de choses, qu'il eût supprimées sans eux. Molière, l'inimitable Molière, associa quelque fois des farces à ses meilleures Pièces: il voulut plaire au Peuple, & faire gagner de l'argent aux Comédiens. Il n'est donc point impossible, qu'avec de l'esprit, du génie & de la Science, on pêche contre le goût, dès qu'on sort des regles prescrites par ce même goût.

ristote, qui concernent ce qui peut avoir du rapport au goût. Longin * a preserit d'excellentes regles dans son traité du sublime. Denys d'Halicarnasse * excelle dans les préceptes, qu'il donne. Tout l'Univers connoît le mérite éminent de Cicéron. Quintilien, l'honneur * de son Siécle, a eu des savans illustres qui l'on egalez, * & presque préferéz, à Cicéron. Voilà les seuls guides respectables, qui nous restent, de l'antiquité pour former le goût. Cette foule de Rhéteurs, que produisirent les Siécles postérieurs à celui de Quintilien, & dont il nous reste encore les Ouvrages de plusieurs, méritent

se surpasse ici lui-même. *Les Maitres de l'Eloquence par Mr. Gibert, Recteur de l'Université, p. 14.*

- Tout le monde fait le cas, que le fameux Boileau faisoit de ces Regles, qu'il a traduites en François.
- *Rhetor in omni genere præclare versatus.* Suid. de Dion. Italic.
- *Quintiliane, vaga moderator summe juvenæ, Gloria Romane Quintillane togæ.* Martial. Epigr. lib. 2.
- *Ejus Oratorias Institutiones Rhetoricis Ciceronis libris pleniores uberiorisque esse existimo.* Augel. Polit. Præf. in M. f. Quintil.

ritent, a peine d'être nommez, & sont plus propres à nuire qu'à servir. Ce sont, ou de vains declamateurs, ou d'ignorans compilateurs.

Les Modernes n'ont pas moins été seconds en Rhéteurs, que les Anciens. Combien d'ouvrages n'a-t-on point écrit, pour prescrire des règles pour le goût? De tous ces ouvrages, a peine en est-il deux, qui meritent d'être véritablement estimez. C'est ee que le Sage Mr. Gibert a démontré, évidemment, dans son *Traité des Maîtres de l'Eloquence*. Il paroît même y faire fort peu de cas de l'Ouvrage du Père Jouvenci: il ne le confidere que comme (a) *plus supportable que celui du Père Pomey*, ce sont ses propres termes. Il ne marque gueres plus d'estime pour le Père Lami, (b) que pour ces deux Jesuites.

Le

(a) *Les Maîtres de l'Eloquence par Mr. Gibert, &c.*

p. 294.

(b) *Des noms illustres, la Physique Carresienne, la promesse*

Le Père Rapin est un des plus assuré guide que nous ayons, parmi les modernes: Il a un goût fin, délicat & même exquis. Cependant M. Bayle le trouvoit trop décisif, pour un homme, qui paroissoit avoir plus de goût, & de délicatesse que de profondeur & d'érudition. (c) Il l'accuse encore de ne point se donner la peine de consulter les Originaux,

(d) Le PereBouhours avoit plus de faux brillant, que de veritable goût. Buffi Rabin, le plus ennuyeux des mortels étoit son Héros: Il cite, comme un exemple du bon goût, l'impertinente Lettre, que ce Comte escrivoit a Louis XIV, dans laquelle il assûroit ce Monarque, que lui Buffi avoit beaucoup d'esprit. Ce que le Père le

messe de dire les raisons des préceptes, d'en dire plus que les autres, le mépris des Maitres Anciens & Modernes, enfin le bon succès de l'art de penser; tout cela fut un astre favorable, pour l'art de parler. L'influence durera-t-elle? Ceux-là pourront en juger, qui se trouveront au terme, que la regle a marqué. Le même p. 360.

(c) Bayle. Diction. Hist. & Crit art, Arist. Lettr. A.
 (d) Voy les pensées ingenieuses du P. Bouhours p. 152.



le Vavasseur a écrit est bon, mais tresborné; & ne concerne presque que ce qui regarde le burlesque, dont il a voulu, avec raison, faire sentir le mauvais & le ridicule.

Les Modernes étant infiniment inférieurs aux Anciens, pour ce qui concerne les règles sur l'art d'écrire & de parler, nous devons, naturellement, regarder, encore aujourd'huy, les Cicerons, les Quintiliens & les Longins comme des Maîtres, dont nous ne saurions, assez étudier les préceptes. Il ne s'agit point ici de la supériorité des Anciens sur les Modernes: il peut y avoir eu des Auteurs, dans ces derniers Siècles, qui ont surpassé ceux de la Grèce & de Rome Mais c'est en suivant les règles des anciens, qu'ils les ont effacez. Les leçons de Longin ont plus servi à Boileau pour égaler Horace, que tout ce qu'ont écrit les Rhéteurs François, dont il n'avoit, peut-être, jamais lû les écrits.

ûré
ler-
me
voit
ois-
esse
(c)
ner

aux
Ra-
voit
ple
ue
la-
uffi
ère
le

blms
Mo-
tout
lcr.
ger,
qué.

A.
52.



Il est encore quelques Ecrivains, outre les Rhéteurs, qui ont écrit sur des matieres qui ont rapport au Goût. Baillet s'avisa de faire le *Jugement des Savans*. Ce livre eut d'abord un succès prodigieux: & bien des gens, sur son ancienne réputation, le regardent encore comme excellent. J'ose soutenir, que c'est un des plus mauvais livres qu'on ait écrit, & qui n'est devenu passable que par le grand nombre de fautes qu'on y a trouvé. L'Anti-Baillet de Menage vaut infiniment mieux, que l'Ouvrage de Baillet: & les Notes de Mr. de la Monnoye, qui corrigent plus de quinze cent fautes d'ignorance ou de paresse, sont très utiles. Voici comment s'explique cet ingénieux Critique, sur le sujet de l'Auteur, qu'il revoyoit. *Sans exercer une Critique trop sévère, je prétends avoir corrigé un tres grand nombre de fautes dans ces premieres oeuvres de Mr. Baillet. . . . De ces fautes les unes sont anciennes, qui régnerent il y a longtems dans les livres; les autres nouvelles. Les pre-*
mie-

mieres n'appartiennent à Mr, Baillet que par adoption; mais on peut le regarder comme le Père des secondes. Je ne me suis gueres arrêté à celles du langage; si ce n'est où l'expression étant trop équivoque, rendoit la pensée obscure. Son stile, qui, par rapport au sujet, devoit être simple clair, net, correct plus tôt qu'élegant, est enflé, guindé, alambiqué, rempli de mauvaises phrases & sur tout d'idiotismes.

Il auroit été assez singulier, qu'un homme d'un esprit aussi médiocre, que l'étoit Baillet, eût pu porter un jugement exact sur les écrits des Savans, & sur tout sur les écrits de ceux, qui exigeoient autant de goût que d'érudition: aussi n'est-il rien de si singulier, que ce que cet Auteur a dit au sujet de certains Ecrivains. Je rapporterai ici, pour en donner une idée, quelques uns des absurdes raisonnemens, qu'il a fait sur l'incomparable Molière, le Précepteur & le Réformateur de son Siècle. Il commence d'abord le jugement de ce Poète, par deux ou trois pensées, dignes d'un novice Ca-

pu₅

pucin. * *Mr. de Moliere, dit-il, est un des plus dangereux ennemis, que le Siecle ou le monde aît suscité à l'Eglise de Jesus Christ. & il est d'autant plus redoutable qu'il fait encore après sa mort, le même ravage, dans le cœur de ses lecteurs, qu'il en avoit fait de son vivant, dans celui de son spectateur. Voyons donc un peu en quoi consiste ce ravage, si redoutable, que Moliere fait dans le cœur de ses lecteurs; & continuons d'entendre parler Baillet.* „Nous n'avons „dit-il, encore trouvé rien de trop favorable a ceux, qui nous vantent si fort la „morale de Mr. Molière, & qui publient „hautement dans Paris, qu'il a corrigé plus „de défauts à la Cour & à la Ville, lui „seul, que tous les Prédicateurs ensemble. „Il faut avoir une envie étrange de se „mir du nom des Auteurs graves, & de se „donner des garants d'importance, pour „vouloir nous persuader, par l'autorité de „quelques Critiques de réputation, qui „ont eu de l'indulgence pour Molière que
ces

Jugement des Savans Tom. IV. pag. 308. Edit. in 4to, Amsterd. 1725.



„ces vices, qu'il a corrigez, fussent au-
 „tre chose que des manières extérieures
 „d'agir & de converser dans le monde. Il
 „faut être bon jusqu'à l'excès, pour s'ima-
 „giner qu'il aît travaillé pour la réforme
 „de nos mœurs. Tous ces grands dé-
 „faits, à la correction desquels on veut
 „qu'il aît travaillé, ne sont pas tant des
 „qualitez vicieuses ou criminelles, que
 „quelque faux goût, quelque sot entête-
 „ment, quelques affectations ridicules,
 „telles que celles qu'il a reprises, assez à
 „propos, dans les Prudes, les Précieuses,
 „dans ceux qui outrent les modes, qui
 „s'érigent en Marquis, qui parlent incef-
 „samment de leur noblesse, qui ont tou-
 „jours quelque Poësie de leur façon à
 „montrer aux gens. „ Comment est-il
 permis de dire autant de sottises, que
 Baillet en dit dans ce peu de lignes ! Il
 est faux que Molière n'aît point songé à
 la réforme des mœurs. Quel est le but
 du *Misanthrope*, si ce n'est de donner du
 dégoût pour la dissimulation, pour la mé-

difanée, pour le menfonge? quel est l'homme, qui ne rougisse de son avarice, en se voyant si bien peint dans l'Avare? Ces Comédies sont-elles faites, pour corriger de quelque affectation ridicule, ou pour détruire des défauts, entierement, contraires au bien de la Société? l'hypocrisie, vice si contraire au bien public, vice d'autant plus dangereux, qu'il est commun, n'est-il pas représenté avec toute l'horreur dont on peut le peindre dans l'inimitable Pièce du Tartuffe? Mais il paroît, que c'étoit cette hypocrisie, si bien dépeinte & si bien démasquée, qui avoit rendu odieux Molière à Baillet. Voici les pitoyables réflexions, qu'il fait a ce Sujet: *Ceux qui souhaiteront voir dit-il, la plus scandaleuse, ou du moins la plus hardie, pourront jetter les yeux sur le Tartuffe, ou il a prétendu comprendre, dans la Jurisdiction de son Thâetre, le Droit, qu'ont les Ministres de l'Eglise, de reprendre les hypocrites, & de déclamer contre la fausse dévotion. On voit bien, par la manière, dont il a confon-*

du

du les choses, qu'il étoit franc novice dans la devotion, dont il ne connoissoit peut être que le nom, & qu'il avoit peut être entrepris au dessus de ses forces. Les Comédiens & les Bouffons publics sont des personnes, décriées de tout tems, & que l'Eglise même, par voye de droit, considere, comme retranchées de son corps, parce qu'Elle ne les croit jamais dans l'innocence. Mais quand Molière auroit été innocent jusqu'alors, n'auroit-il pas cessé de l'être desqu'il eût la présomption de croire que Dieu vouloit bien se servir de lui, pour corriger un vice répandu dans toute l'Eglise, & dont la réformation n'est peutêtre pas même réservée à des Conciles entiers. Si Tertullien a eu raison de soutenir, que le Théâtre est la Seigneurie, ou le Royaume du Diable, je ne vois pas ce qui nous peut obliger à chercher le remède a notre hypocrisie, & a nos fausses dévotions d'aller consulter Belzébut, tandis que nous aurons des Prophètes en Israël. Comment-a-t-il été possible qu'un homme, qui a, presque toujours jugé des Savans,

dont il a parlé, comme il a jugé de Molière, aît pu faire un ouvrage, qui aît été goûté? Ceux qui sauront que les Partisans du Port-Royal avoient des raisons particulières pour soutenir ce mauvais ouvrage, ne seront plus si surpris de sa réussite & du nombre de gens, qui l'admirent, ou font semblant de l'admirer, encore aujourd'hui.

Ce qu'il y a de plus singulier dans toutes les absurditez, que dit Baillet, au sujet des Pièces de Molière, c'est qu'il prétend qu'elles doivent tous leurs succès à leur représentation; Or il est connu je ne dis pas des gens d'esprit, mais de ceux qui ont le sens commun, que les plus belles Pièces de Molière font plus de plaisir à lire qu'à voir jouer, parce qu'on a le loisir de goûter les pensées sages & presque toujours brillantes, qui se succèdent les unes aux autres. Le Misantrope, les Femmes Savantes, les Fâcheux, l'Ecole des Maris &c. ont peu de jeu de Théâtre, &

sentir les absurditez, dont ses *Jugemens* sont remplis.

Je viens à un Auteur bien plus éclairé, & bien plus spirituel que Mr. Baillet, j'entends Mr. de Voltaire, dont l'ouvrage sur le goût a fait tant de bruit dans la République des Lettres. Il a excité les murmures d'une foule d'Ecrivains; Il a presque soulevé tous les Savans. Cependant je dirai, sans vouloir défendre, en tout, le Temple du Goût de Mr. de Voltaire, que cet Ouvrage contient d'excellentes choses, & beaucoup d'ingénieuses. L'amitié & l'attachement, que j'ay pour Mr. de Voltaire ne me font point illusion: je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de prouver par un court examen de son Ouvrage. Je conviendrai de bonne foi des fautes, que je crois y appercevoir, mais il me sera permis, par toutes les regles de l'équité, de relever les beaux endroits, qui m'ont frappé.

EXAMEN DU TEMPLE DU GOUT
DE MR. DE VOLTAIRE.

Lorsque le Temple du Gout de Mr. de Voltaire parut, il excita un tumulte général dans la République des Lettres. On poussa la fureur & j'ose dire, la vengeance aussi loin, que la licence du Paganisme, & la férocité de l'ancien esprit Républicain l'avoient jamais fait. Peu content de vouloir accabler Mr. de Voltaire de mille écrits injurieux on le donna en spectacle au public dans une Comédie intitulée *le Temple du Gout*, composée par Romagnesi. Tout Paris courut à cette Pièce &, qui pis est, tout Paris l'applaudit; quoi quelle n'eût ni invention ni conduite, & que le sens commun ne s'y trouvât pas même. Le plaisir d'entendre calomnier un Auteur illustre réparatous les défauts, dont elle étoit remplie, & la soufrint contre les sages mépris d'un nombre d'honnêtes gens, qui gémissaient de voir

la vertu & le mérite en proye à l'envie & à l'ignorance. Les ennemis & les envieux de la gloire de Mr. de Voltaire justifièrent pour lors ces beaux vers de l'Ouvrage; qu'ils condamnoient, avec tant de passion.

L'Orgüeil les engendra dans les flancs
de l'envie,
L'intérêt, le soupçon, l'infame ca-
lornie,
Et souvent les dévots, monstres plus
dangereux
Entr'ouvrent en secret, d'un air mys-
térieux,
Les portes des Palais à leur Cabale impie.
C'est-là que d'un Midas ils fascinent les
yeux ;
Vn fat leur applaudit, un méchant les
appuye :
Et le mérite en pleurs, persécuté par
eux,
Renonce, en soupirant, aux beaux
arts, qu'on décrie.

Il est

Il est surprenant qu'on ait voulu faire un crime à Mr. de Voltaire d'avoir dit son sentiment sur quelques bons Auteurs Modernes qu'il a peut être jugé un peu trop sévèrement ; tandis qu'on a souffert, que vingt Ecrivains, bien au dessous de lui, aient écrit des Volumes remplis d'invectives & de fausses Critiques contre les meilleurs Auteurs Grecs & Romains. A-t-on joué Perrault sur le Théâtre pour avoir dit que Platon étoit un Auteur médiocre, que Pindare écrivoit d'une manière inintelligible, & que ses Odes n'étoient que de pompeux galimathias ? Jamais Riccoboni, ni Romagnesi livrèrent-ils aux risées des spectateurs l'Abbé Terrafon, pour avoir écrit, en termes nets & clairs, qu'Homère étoit un fort mauvais Ecrivain, qui n'avoit jamais été admiré que par des Pédans, ou des gens qui n'avoient aucun goût. Les Partisans des Anciens se font justement recriés contre de pareils sentimens ; ils en ont même montré l'absurdité ; mais sans violer la probité, &

sans faire l'affront le plus sanglant à ceux,
qui les soutenoient.

Il faut convenir que le procédé qu'ont tenu plusieurs gens de lettres, au sujet du Temple du goût, est impardonnable, & qu'ils ne sauroient trop en rougir. Quel fond veulent-ils qu'on fasse d'orénavant sur leurs décisions; puisqu'ils ont montré jusqu'à quel excès la haine, la jalousie, & l'envie, pouvoient les porter? Pouvoient-ils penser que les gens sages & sensés croiroient, aveuglément, sur leur parole, que l'Ouvrage, qu'ils condamnoient, étoit aussi mauvais qu'ils le disoient? Se figuroient-ils donc, qu'il n'y auroit que les ennemis de Mr. de Voltaire, qui le liroient? Il falloit en vérité, qu'ils fussent dans une erreur aussi grossière, pour se persuader, que personne ne seroit frappé de mille beaux traits, remplis de feu, qui sont répandus dans le Temple du Goût. Tel est celui, où il dépein si bien l'ignorance d'un Financier.

Ce

Ce passage étant assez long, je me contenterai dans rapporter la fin.

Crassus séveille, il regarde, il rédige
 A tort, à droit, règle, approuve, corrige;
 A ses côtez, un petit curieux
 Lorgnette en main, disoit: tournés les
 yeux,

Voyez ceci, c'est pour votre Chapelle;
 Sur ma parole achetez ce tableau;
 C'est Dieu le Pere en sa gloire éternelle
 Peint galamment, dans le goût de Vateau,
 Et, cependant, un fripon de Libraire
 Des beaux Esprits écumeur mercenaire,
 Tout Bellegarde à ses yeux étaloit,
 Tout Pittaval & jusqu'à Desfontaines,
 Receuils nouveaux, & Journaux à cen-
 taines,

Et Monseigneur vouloit lire, & bailloit.
 L'endroit sur les Musiciens ignorans, &
 sur leurs admirateurs, est encore excellent.
 Il peint d'après nature.

Du

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
 Plus ennemis de l'art & du bon sens,
 Défiguroient, sur des tons glapiffans,
 Des vers François en frédons Italiques,
 Une Begule, en lorgnant, se pâmoit,
 Et certain fat, ivre de sa parure,
 En se mirant, chévrotait, frédonnoit
 Et de l'index battant faux la mesure
 Crioit *bravo* lorsque l'on détonnoit.

Le Portrait des Commentateurs est très res-
 semblant; il ny a qu'un seul vers, qui me
 paroît susceptible d'une juste Critique.

Là j'appereus les Daciens, les Saumaises,
 Gens hérissés de Savantes fadaïses;
 Le tein jauni les yeux rouges & secs;
 Le dos courbé sous un tas d'auteurs Grecs;
 Tous noircis d'encre & couverts de pou-
 fiere;
 Je leur criai de loin, par la portiere,
 N'allez vous pas dans le Temple du
 Goût
 Vous dégrasser? Nous, Messieurs, point
 du tout:

Ce

Ce n'est pas-là, grace au Ciel, nôtre étude;
 Le Goût n'est rien ; nous avons habitude
 De rédiger au long, de point en point,
 Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons
 point.

Il est vrai, au pied de la lettre, qu'il est peu
 de gens qui pensent moins que les Com-
 mentateurs. Ils sont, ordinairement, oc-
 cupez à faire des compilations, aussi indi-
 gester qu'ennuyeuses, & nombreuses ; ils
 composent la moitié d'un gros, Volume
 sur un seul passage qu'ils pourroient expli-
 quer dans trois ou quatre lignes. Mais je
 n'approuve point que Mr. de Voltaire
 nomme, parmi les mauvais Commenta-
 teurs, peut-être, les deux seuls estimables.
 Si l'avoit dit simplement, que Dacier étoit
 un mauvais traducteur, j'aurois été de son
 sentiment ; Mais il le traite d'homme,
 qui n'a écrit que des fadaïses : ce jugement
 est peu juste, &, pour en convaincre Mr.
 de Voltaire, j'en veux que lui même. Il
 a mis une note dans son Temple du Goût
 où

où il se exprime en ces termes *Quoique Dacier de figure Horace et que ses notes soient d'un Savant peu spirituel ; son livre est plein de recherches utiles & on loue son travail, en voyant son peu de génie.* Si les Ouvrages de Dacier sont pleins de recherches utiles ; si l'on est obligé de louer son travail, comment n'est-il qu'un homme *berissé & rempli de Savantes fadaïses.* Il y a, entre les vers & la Prose de Mr. de Voltaire, une contrariété manifeste. Quand à Saumaïse, le jugement, qu'il en fait, est encore fort précipité. Il croit l'excuser, en disant dans une note, que *Saumaïse est un Auteur Savant, qu'on ne lit plus.* Mais il reste à savoir, si *on ne le lit plus.* Pour moi, je connois bien des gens, qui le lisent. Despreaux étoit un homme désprit & un excellent juge dans les matieres de belles lettres : lorsqu'il a voulu parler d'un habile Commentateur, il a cité Saumaïse.

Aux Saumaïses futurs préparer des
tortures.

Ce

Ce que Mr. de Voltaire dit de Mr. de la Mothe me paroît, très vrai: il convient qu'il écrivoit fort bien en Prose & avec goût; qu'il y avoit infiniment de l'esprit dans les vers; mais qu'ils étoient, ordinairement, durs, sur tout ceux, qu'il avoit composé en dernier lieu, Tout cela est vrai; mais j'aurois souhaité, qu'il n'eut point tourné en ridicule le caractère doux & affable de feu Mr. de la Mothe. Pourquoi donner à un galant homme l'épithète caustique de *Papelard*.

Parmi les flots de la foule insensée
 De ce Parvis obstinément chassée
 Tout doucement venoit la Mothe
 Houdard,
 Lequel disoit, d'un ton de Papelard,
 Ouvrez, Messieurs, c'est mon Oedippe
 en prose,
 Mes vers sont durs, d'accord mais
 fort de chose
 De grace, ouvrez, je veux à Despreaux,
 Contre les vers, dire, avec goût, deux
 mots,
 Ces

Ces vers sont fort jolis : il est fâcheux, en vérité, qu'ils servent à tourner en ridicule un homme, qui avoit un esprit infini & un caractère, qui devoit servir de modèle à tous les gens de Lettres. Ce que Mr. de Voltaire dit de Rousseau me paroît beaucoup plus excusable. En l'attaquant personnellement, il étoit autorisé par un Arrêt du Parlement de Paris ; & en condamnant ses derniers ouvrages, il avoit pour lui tous les gens de goût. Il me paroît cependant, que, parmi les passages, qu'il a cité, pour montrer la dureté des vers, que Rousseau faisoit en dernier lieu, il en a cité un qui pourroit être excusé, à la rigueur, & dans lequel Rousseau, en plaignant, a voulu imiter un vers d'Aristophane : Voici les vers dont il s'agit.

Pour une grenouille aquatique,
 Qui du fond, d'un petit thorax,
 Va chantant pour toute Musique
 Brekeke, kake, koax, koax, koax.

Monsieur de Voltaire se récrie sur cet horrible

rible jargon, il croit que les Dieux ont
 changé la voix de Rousseau en ce cri ridicule,
 pour la punition de ses crimes. Pour moi,
 qui ne crois point aux Métamorphoses je
 pense & je suis persuadé, que Rousseau
 a eu en vûe d'imiter les vers, que voici
 d'Aristophane. Il auroit pu l'éviter; mais
 enfin cela me paroît une faute bien légère,
 d'autant mieux que la Comédie des gré-
 nouilles d'Aristophane est connue de tous
 les gens de lettres, & qu'on comprend d'a-
 bord, en li sant les vers de Rousseau, qu'ils
 font allusion a un choeur de cette Comédie

Brekeke kex coax coax
 Brekeke kex coax coax
 Aquæ paludosa stirps
 Laudum modos consonos
 Dicamus hic concentibus canoris.
 Coax coax &c.

Βρεκεκεκέξ, κοάξ, κοάξ
 Βρεκεκεκέξ, κοάξ, κοάξ.
 Λιμναία κρηῶν τέσσα,

C

Εύων.

heux,
 a ridi-
 rit in-
 vir de
 . Ce
 ne pa-
 l'atta-
 torisé
 & en
 l'avoit
 paroît
 , qu'il
 vers,
 il en
 la ri-
 aifen-
 opha-
 t hor-
 rible



Εὐάνλον ὕμνων βοαίν

Φθρυξωμίθ, ἔυγηριω ἐμάν δοιδάν.

Κοάξ, κούξ. Aristoph. Comed. in
Ran. Act. I. Scen. V.

Je viens au jugement d'un grand nombre d'Auteurs, qui me parôit très équitable en partie, mais non point en tout. Je fus fort étonné dit Mr. de Voltaire, de ne pas trouver, dans le Sanctuaire, bien des gens, qui passoient, il y-a soixante ou quatre vingt ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons les Bensérades, les Pelissons, les St. Evremonts, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes guides, ils brilloient, avant que les beaux jours des belles lettres fussent arrivés: mais, peu à peu, ils ont cédé aux véritables grands hommes; Ils ne font plus ici qu'une assez, médiocre figure. En effet, la plu-part n'avoient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit, qui passe à la dernière postérité.

Déjà

Déja de leur foibles écrits
 Beaucoup de graces sont ternies;
 Ils sont comptez au rang des beaux
 esprits;
 Mais exclus du rang des génies.

Je conviens d'abord, avec Mr. de Voltaire, que Balzac a un mérite bien inférieur à celui, que lui ont attribué les Contemporains; je pense encore qu'on peut dire la même chose de Pavillon & de Pelisson; quand à Benferade, sans vouloir disputer avec Mr. de Voltaire, je me contenterai d'opposer le sentiment de Despreaux au sien. Il ne m'appartient pas de vouloir décider entre deux aussi grands hommes,

*Non nostrum inter vos tantas componere lites **

Voici comment pensoit, sur Benferade, le Poëte de la raison: C'est le surnom, que Mr. de Voltaire donne lui même à Despreaux.

C 2

Què

Virgil, eglog. 1.



Que de son nom chanté par la bouche
des belles
Benferade en tout lieu amusé les ruel-
les. *

Les plus belles paroles, sur lesquelles le
fameux Lambert a fait des airs, sont de
Benferade: Il ya encore des Ballets, faits
par le même Auteur, qui ne sont point
méprisables. Il est vrai, que son ouvra-
ge des Métamorphoses d'Ovide est mau-
vais: cependant on y-trouve, de tems en
tems, quelques morceaux assez spirituels
du nombre desquels est ce Rondeau.

Ce garçon chaste & qui sut résister
Avoit vingt ans, au moins, à bien con-
ter:

Il plut aux yeux d'une Reine fort belle,
Qui deploia tout ce qui fut en elle
De plus charmant afin de le tenter,
Mais n'ayant pu jamais le surmonter
Elle se mit a le persécuter
Et fit périr, par une mort cruelle,
Ce garçon chaste.

* Boileau art poëtiq. dernier chant.



Plus d'une fois essaya Jupiter
 D'en faire un autre, & si bien l'imiter
 Que la figure enfin fut toute telle,
 Mais en ayant égaré le modèle;
 Le plus court fut de le resusciter
 Ce garçon chaste.

Voici encore un autre Rondeau du même ouvrage, qui me paroît bon.

* * *
 Ocyroé changée en Jàment
 * * *

Qu'on diroit bien des choses fortement
 Sur cette fille & sur son changement:
 Tant de science a la fois dans la tête,
 Une harangue à faire toujours prête
 Et n'avoir plus que le hennissement.

Si l'on disoit aussi qu'apparemment
 Des justes Dieux le profond jugement

Punit l'orgüeil arrivé jusqu'au faite

Qu'on diroit bien.

Nous ne saurions parler fort sûrement
 Ni de l'instinct ni du raisonnement.
 Et que sait-on ce que pense une bête

Une savante, & qui se fait de fête,
N'est pas toujours si loin d'une Jé-
ment.

Au-reste, en voulant tacher de réhabiliter
un peu Benferade, [par l'approbation de
Boileau, je ne saurois déguiser à mes Lec-
teurs, que dans un autre endroit, cet ha-
bile juge l'accusé d'avoir abusé des poin-
tes & des jeux de mots.

Je ferois mieux, j'entends, d'imiter
Benferade,
C'est par lui qu'autre fois, mis en ton
plus beau jour
Tu fus, trompant les yeux du Public,
de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes
folles,
Goûter comme bons mots, tes quoli-
bets frivoles.

Ces derniers vers de Boileau ne détrui-
sent point les louanges, qui se trouvent
dans ceux, que j'ai déjà cité. Je crois,
qu'on

qu'on peut conclure de leur opposition, que Benferade a fait de bons & de mauvais ouvrages. C'est ce que Mr. de Voltaire auroit du dire, du moins, dans une note, s'il jugeoit a propos de le supprimer dans le texte de son ouvrage.

Il me parôit que Segrais auroit encore plus de raison de se plaindre de Mr. de Voltaire. Je conviens, qu'il a fait un mauvais Opera; qu'il y a apparence, qu'il n'est point l'Auteur de Zaïde, que Mr. Huet a donné à Madame de la Fayette; sa traduction de l'Eneïde de Virgile est un ouvrage très-médiocre, quoi qu'il s'en faut bien qu'il soit écrit du stile de la Pucelle de Chapelain: comme le prétend Mr. de Voltaire. Jé choisís, de cet ouvrage, au hazard, quelques vers, que ma mémoire me fournit, & je prie les Lecteurs de juger, s'ils sont du goût de ceux de Chapelain.

Non, cruel! tu n'es point le fils d'une
 Déesse;
 Tu fuças, en naissant le lait d'une Ti-
 gresse:
 Et le Caucase affreux, t'engendrant en
 courroux,
 Te fit l'ame & le cœur plus durs que
 ses cailloux.

Je placerai ici les vers originaux de Vir-
 gile: Ceux qui entendent le Latin, pour-
 ront d'abord juger si Segrais est un traduc-
 teur si mauvais.

* Nec tibi diva parens generis, nec
 Dardanus Auctor
 Perfide? Sed duris genuit te cautibus
 horrens
 Caucasus, hircanæque admorunt ubera
 tigres.

Voici encore un passage de la même tra-
 duction.

D'au-

* Virg. Æneid. Lib. IV.



D'autres Peuples sauront l'art d'animer
le cuivre;

Leurs marbres sembleront & respirer &
vivre,

D'autres de l'Eloquence emporteront
le prix,

Ou décriront l'Olympe, & son riche
lambris

Ton Art, Peuple Romain, ton illustre
Science

Sera d'asservir tout à ta vaste puissance,
De te rendre, en tout lieu, dans la guer-
re & la paix,

L'effroi des ennemis & l'amour des
sujets.

Voici les vers Latins: j'ose dire, que je
les trouve fort bien rendus dans les
François.

*Excudent alii spirantia mollius æra
Credo equidem, vivos ducent de mar-
more vultus.

C 5

Ora-

* Virgil. Æneid. Lib. VI.

Orabunt causas melius; calique meatus
 Describent radio, & surgentia sidera
 dicent.

Tu regere Imperio populos, Rômane,
 memento :

Hæ tibi erunt artes ; pacisque impo-
 nere morem

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Plus j'examine la traduction de Segrais, & plus j'esuis persuadé, que cest lui faire une injustice, que de la comparer à la Pucelle de Chapelain. Mais, enfin, quand Mr. de Voltaire auroit raison, sur cet Article ; il n'en seroit pas moins vrai, que Segrais auroit fait d'assez bonnes Eglogues & qu'en qualité de poëte Pastoral, il auroit été loué par Despreaux.

Que Segrais dans l'Eglogue en charme
 les forêts.

Si cette louange d'un Poëte, juge severe, ne doit pas être prise à la lettre, elle est toujours de quelque poids; quoiqu'en dise Mr. de Voltaire. Segrais a fait un Poëme
 Pa-



Pastoral sous le titre d'*Achis*, dans lequel il a, parfaitement, exprimé cette douce et ingénieuse simplicité, qui fait le principal caractère de l'Eglogue.

Je passe à un Auteur, qui me paroît encore plus respectable, que ceux, que je viens de tâcher de justifier, en partie : C'est St. Evremont. Mr. de Voltaire le place parmi les Auteurs qui *sont exclus du rang des génies*. L'Europe entièrement cette décision. Jamais personne ne pensa, peut-être, aussi profondément, aussi solidement &, en même tems, aussi naturellement, que St. Evremont. Lorsque Mr. de Voltaire l'appelle *vinégal St. Evremont*, qu'entend-il par cette épithète? Veut-il dire, simplement, comme il l'insinue dans une note, qu'il étoit mauvais Poëte? En cela, je suis entièrement de son opinion. Mais à peine les vers forment-ils le demi quart de ses ouvrages : & presque tous ces mêmes vers n'ont paru qu'après sa mort ; il ne les avoit point destinés.

à voir le jour. Quand à ses Ouvrages en Prose, jene fais aucune difficulté de dire, que je les trouve presque tous excellens. Mr. le Clerc * qui avoit, certainement, de l'ésprit & de l'érudition, & que l'Europ^e regarde encore aujourd'hui comme un des plus grands hommes, qu'elle ait eu, dit que Mr. de St. Evremont étoit *plein de bon sens & de pénétration*. Un ami de Mr. de Voltaire, estimé, généralement, dans la République des Lettres, l'exprime dans cestermes, en parlant des *Reflexions sur les divers génies du Peuple Romain par Mr. de St. Evremont*. „Il a traité ces matières „en homme consommé dans la science du „monde, & dans la connoissance des affaires „Civiles & Militaires. Il est si bien entré dans „le génie de ces Anciens Romains, il a „demêlé, avec tant d'art, leurs différens in- „térêts & les vûes particulieres de leurs „Chefs, que je ne crois pas hazarder beau- „coup, en disant qu'il ne s'est encore „rien fait de meilleur sur l'Histoire Ro- maine.

Bibliothèque choisie, tom. IX. pag. 326.



maine. Mr. Bayle *pensoit ainsi que Mr. Desmaizeaux, sur le conte de St. Evremont, & j'oserois avancer ici, hardiment, qu'il n'est pas un seul auteur contemporain ou postérieur à Mr. de St. Evremont, qui, lorsqu'il a parlé de lui, n'ait convenu, que c'étoit un génie supérieur.

Mr. de Voltaire a fort maltraité Voiture: il paroît, qu'il ne l'estime point du tout. J'ose n'être point, dans cette occasion de son sentiment. Je crois même en avoir quelques raisons qui me paroissent plausibles. *Voiture, dit-il est celui de tous ces illustres du tems, qui eût le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins; Si vous en exceptés quatre ou cinq petites pièces de vers, & peut-être, autant de lettres . . . Cependant Voiture a été admiré; parce qu'il est venu dans un tems, où l'on commençoit à sortir de la barbarie, & où l'on couroit après l'esprit, sans le*

* Dans plusieurs endroits de son Diction. Hist. & Crit. & dans ses nouvelles de la République des Lettres, dans les pensées diverses sur les Comètes &c.

leconnoître. Il est vrai, que Despreaux
 l'a comparé à Horace ; mais Despreaux
 étoit alors fort jeune : il payoit volontiers
 ce tribut à la réputation de Voiture, pour
 attaquer celle de Chapelain, qui passoit
 alors pour le plus grand génie de l'Europe,
 Cette Critique de Mr. de Voltaire se ré-
 duit à deux points. Le premier, c'est que
 les ouvrages de Voiture ne valent rien ;
 le second, c'est que Boileau ne les a
 loué, que pour faire de la peine à Chape-
 lain, & d'ailleurs, dans le tems qu'il les
 a loué, il étoit très jeune, & n'avoit point
 encore un goût formé. J'examinerai d'a-
 bord ce dernier Article ; parce que, s'il est
 vrai, que Boileau ait loué, dans tous les
 tems, les ouvrages de Voiture, cela in-
 fluera sur le prix, qu'on en doit faire, &
 dès lors, l'autorité d'un juge, tel, que l'est
 celle de l'Horace moderne, formera un
 préjugé considérable. Il est vrai, que je
 trouve, dans les premiers ouvrages de Boi-
 leau, l'éloge de Voiture ; mais je le trouve
 aussi dans ceux, qu'il a fait, dans le tems
 de

de sa plus grande gloire: & cet éloge est
 d'autant moins suspect, qu'il est en Prose
 & qu'il ne doit rien de son prix à la né-
 cessité de la rime, il est même donné dans
 l'occasion, qui intéresse le plus Boileau:
 je veux dire, au sujet de la dispute sur la
 supériorité des Anciens & des Modernes.
Je passerois dit-il, en écrivant à Mr. Per-
rault, condamnation sur la Satyre & sur
l'Élégie; quoiqu'il y ait des Satyres de Re-
gnier admirables, & des Élégies de Voitu-
re, de Sarazin, de la Comtesse de la Suze
d'un goût infini. Il ne s'agissoit point, en
 parlant ainsi de Voiture, d'établir sa répu-
 tation, au dépend de celle de Chapelain;
 ils étoient morts, depuis longtems, l'un
 & l'autre; lorsque cette lettre a été écrite.
 Mr. de Voltaire dira, peut-être, que Boi-
 leau, dans un autre endroit, a blâmé Voi-
 ture; j'en conviens: il a condamné le
 penchant, qu'il avoit pour les jeux de
 mots; mais ça été avec toute la circons-
 pection possible, & en mêlant beaucoup
 de louanges à une légère Critique.

Le

Le Lecteur ne fait plus admirer dans
 Voiture
 De son froid jeu de mots l'insipide
 figure.
 C'est à regret qu'on voit cet Auteur si
 charmant
 Et pour mille beaux traits vanté si juste-
 ment,
 Chez soi toujours cherchant quelque
 finesse aiguë
 Présenter au Lecteur sa pensée ambiguë

Je pourrois encore dire, si je voulois re-
 jeter cette décision de Boileau, qu'elle se
 trouve dans un ouvrage, qui est indigne
 de lui, & qu'on regarde comme un
 foible enfant de sa Vieillesse. Quelques
 gens même doutent, si cette Satyre sur
 l'équivoque est de lui, ainsi elle ne peut
 préjudicier à ce qu'il a dit, dans un tems,
 où son génie étoit dans sa plus grande
 force. Mr. de Voltaire oseroit-il dire le
 contraire, lui qui, dans le magnifique &
 saperbe portrait, qu'il fait de Boileau, lui
 reproche ce même ouvrage.

La

Là regnoit Despréaux, leur Maître en
 l'art d'écrire,

Lui, qu'arma la raison des traits de la
 Satyre,

Qui, donnant le précepte & l'exemple à
 la fois,

Etablit d'Appollon les rigoureuses loix.
 Il revoit ses enfans avec un oeil sé-

vère
 De la triste équivoque, il rougit d'être

Père ;

Et rit des traits manqués du pinceau
 foible & dur,

Dont il défigure le Vainqueur de Namur,
 Lui-même il les efface, & semble en-

cor nous dire,
 Ou sâchez vous connoître ou gardez
 vous d'écrire.

Sans vouloir que toutes les Lettres de
 Voiture soient charmantes, je me conten-
 terai de soutenir, qu'il en est plusieurs,
 qui sont très bonnes, & c'est, à mon gré,
 outrer les choses, que de n'en trouver
 que trois ou quatre de passables.

D

Mon-

Monsieur de Voltaire cite plusieurs passages de quelques lettres de Voiture. Je conviens que ces passages sont mauvais, je conviens même, qu'il en auroit pu rapporter bien d'autres qui ne valent pas mieux, mais qu'auroient-ils prouvés? Qu'il y avoit plusieurs lettres de Voiture, & même la moitié, si l'on veut, qui sont mauvaises; les autres, qui sont réellement bonnes, ne le seroient pas moins cependant. Combien d'Auteurs n'ont pas fait d'excellens & de pitoyables ouvrages? La différence du sentiment de Mr. de Voltaire, au mien ne consiste qu'en ce que j'admets, pour le moins, le tiers des Lettres de Voiture, comme bonnes, & que lui ne veut en reconnoître que trois ou quatre, comme telles, Au reste j'usurai du même privilège, que Mr. de Voltaire. Il a voulu détruire Voiture par ses propres ouvrages; & moi je le deffendrai par l'endroit, dont il s'est servi, pour lui nuire. Je placerai ici un passage de la lettre, que Voiture écrivit, après que la Ville de Corbie

bie

bie eût été reprise sur les Espagnols: il y fait l'éloge du Cardinal de Richelieu. Je soutiens, que depuis que l'Académie Françoisé est établie, parmi ce grand nombre d'Eloges, qu'on y a prononcé sur ce Ministre, il n'en est pas un meilleur: le voici.

„Nos ennemis sont à quinze lieues
 „de Paris, & les siens sont en dedans. Il
 „a tous les jours avis, que l'on fait des
 „pratiques pour le perdre. La France &
 „l'Espagne, par manière de dire, sont con-
 „jurées contre lui seul. Quelle contenan-
 „ce a tenu parmi tout cela cet homme,
 „que l'on disoit qui s'étonneroit au
 „moindre mauvais succès, & qui avoit
 „fait fortifier le Havre pour s'y-jetter à la
 „première mauvaise fortune? Il n'a pas
 „fait une démarche en arriere, il a songé
 „aux perils de l'Etat, & non pas aux siens;
 „& tout le changement, qu'on a vû en lui
 „durant ce tems-là, est qu'au lieu qu'il
 „n'avoit accoûtumé de sortir qu'accompa-
 „gné de deux cents gardes, il se promena
 „D 2 „tous

„ tous les jours, suivi, seulement, de cinq
 „ ou six Gentilshommes. Il faut avouer
 „ qu'une aduersité sou tenue de si bonne
 „ grace & avec tant de force, vaut mieux,
 „ que beaucoup de prosperitez & de victoi-
 „ res. Il ne semble pas si grand, ni si vic-
 „ torieux, le jour qu'il entra dans la Ro-
 „ chelle, qu'il me le parut alors: & les
 „ voyages, qu'il fit de sa maison à l'Arle-
 „ nal, me semblent plus glorieux pour lui,
 „ que ceux, qu'il a fait dela les monts, &
 „ desquels il est revenu avec Pignerol &
 „ Suze. Il connoit, que les plus nobles &
 „ les plus anciennes conquêtes sont celles
 „ des cœurs & des affections; que les Lau-
 „ riers sont des plantes infertiles, qui ne
 „ donnent au plus, que de l'ombre, & qui
 „ ne valent pas les moissons & les fruits,
 „ dont la paix est couronnée. Il voit, qu'il
 „ n'y a pas tant de louanges à étendre de
 „ cent lieues les bornes du Royaume, qu'à
 „ diminuer un sou de la taille, & qu'il y a
 „ moins de grandeur & de véritable gloi-
 „ re à défaire cent mille hommes, qu'à en
 „ mettre vingt millions à leur aise & en
 „ su-

„sûreté. Aussi, ce grand Esprit, qui n'a
 „été occupé, jusqu'à présent, qu'à songer
 „aux moyens de fournir aux fraix de la
 „guerre, à lever de l'argent & des hom-
 „mes, à prendre des Villes & à gagner des
 „batailles, ne s'occupera désormais qu'à ré-
 „tablir le repos, la richesse & l'abondan-
 „ce.,,

§ IV.

SUITE DE L'EXAMEN DU TEMPLE
 DU GOUT DE MR. DE VOL-
 TAIRE.

Il me reste encore à parcourir quel-
 ques endroits du *Temple du Goût* de Mr.
 de Voltaire, je le ferai, le plus succinte-
 ment qu'il me sera possible. Il réduit Ma-
 rot à sept feuillets. Rousseau n'auroit-il
 pas un peu de part dans une décision
 aussi rigoureuse, & Mr. de Voltaire ne ju-
 geroit il pas le Maître, aussi sévèrement,
 pour décrediter le disciple, & pour rendre

inappréciable ce qu'on appelle communément *le Stile Marotique*. Quand a moi je pense, que, de quatre ou cinq tomes des Oeuvres de Marot, on en composeroit un seul, qui pourroit n'être rempli que de très jolies Pièces.

Je viens à un Auteur bien plus respectable, & qui mérite une bien plus grande attention, que Marot : c'est Mr. Bayle : Le jugement, que Mr. de Voltaire a porté, sur ses Ouvrages, a révolté bien des gens; *tout l'esprit*, dit-il, *de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu, car ce judicieux Philosophe, en juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, disoit souvent qu'il n'auroit pas composé plus d'un in FOLIO, s'il n'avoit écrit que pour lui, & non pour des Libraires.* Il ne s'agit point ici de défendre le genie ni l'érudition de Mr. Bayle. Mr. de Voltaire, en juge éclairé, en convient. Il est question seulement, de savoir si les Oeuvres de Bayle réduites à ce qu'il ya de très bon, ne formeroient qu'un seul Volume in FOLIO. C'est de quoi

quoï je ne conviens point. J'ay eu, en Hollande, il y-a quelques années, une conversation assez longue sur ce sujet avec Mr. de Voltaire, le résultat de cette conversation fut, que Mr. de Voltaire, après avoir défendu son sentiment, avec tout l'esprit possible, resta dans son opinion, & moi dans la mienne. Voici, autant que je puis me les rappeler, les principales raisons, que je lui alleguai.

Les *Nouvelles de la Republique des Lettres* sont, au jugement des plus grands génies, le meilleur ouvrage de Mr. Bayle celui, où il a répandu le plus de sel, d'enjouement. Ces mêmes *Nouvelles* contiennent seules un volume *in Folio*. Quand au *Dictionnaire Historique & Critique*, je le mettrois volontiers a deux Volumes: mais comme il faut être complaisant pour ses amis, & sur tout pour ceux, qui ont un génie aussi beau que celui de Mr. de Voltaire, je veux le réduire a un seul; Je compose ensuite un autre Volume des *Pensées diverses sur les Cometes*, que j'abre-

ge pourtant, dans plusieurs endroits: de la *Critique de l'histoire du Calvinisme de Maimbourg*, où je n'ôte rien du tout; Je réduits le *Commentaire Philosophique* à trois cent pages; Je conserve précieusement, le tiers des lettres, &, de tout cela j'en fais un troisième Volume. Je supprime donc cinq Volumes *in Folio*: &, pour montrer à Mr. de Voltaire, qu'il n'y a rien que je ne fisse pour pouvoir être de son sentiment, j'ôterai encore un demi Volume, sur ces trois, pourvu qu'il veuille lui en admettre deux & demi.

Quand à ce que dit Mr. de Voltaire, sur l'aveu, que Mr. Bayle faisoit, que, *sil n'avoit écrit que pour lui & non pas pour des Libraires, il n'auroit fait qu'un Volume in FOLIO*. Je n'ai jamais trouvé cet aveu dans aucun ouvrage de Mr. Bayle & je defie qu'on puisse l'y trouver. Jay connu beaucoup d'amis de Mr. Bayle, ils ne m'ont jamais rien dit d'approchant; quelques uns même m'ont assuré le contraire.

traire. Je ne prétends point cependant, ingérer de là, que Mr. de Voltaire ait inventé cet aveu, pour fortifier son opinion, je lui rends trop de justice, je connois même celui, de qui il le tient: mais, sans vouloir le nommer ici, j'oserois assurer, que l'envie de plaire a quelqu'un, qui est aussi respectable, que Mr. de Voltaire dans la République des Lettres, lui a fait inventer cet aveu prétendu de Mr. Bayle. C'étoit à peu près, par la même raison, que le même homme, souhaitant, infiniment de plaire à Mr. Bayle, lorsqu'il vivoit, écrivoit que Despreaux avoit erré grossièrement, desqu'il avoit voulu défendre les Anciens; parce qu'il savoit, que Mr. Bayle penchoit vers le parti des modernes. Voici ses propres termes,

** On pourroit ajoûter, que Mr. Despreaux n'a pas plutôt pris le parti de l'Antiquité*

C 5

Lettre écrite par Mr. D. M. à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres. Hist. des Ouvrages des Savans par Mr. Beauval mois d'Aoust. 1701. pag. 164

siquité, qu'il s'est engagé dans de faux raisonnemens, tant il est difficile de soutenir une mauvaise cause. Voilà une décision sûrement, bien hasardée: Sur tout pour un homme, qui paroît, d'ailleurs, autant estimer Despreaux, que le fait, dans plusieurs endroits, l'Auteur, que je viens de citer. Au reste il me seroit d'autant plus aisé de prouver, qu'il n'a pu savoir ce qu'il a dit de la bouche de Mr. Bayle, que personne n'a loué, plus que lui, dans tous les tems, les ouvrages de ce grand homme, & qu'il n'en est aucun, auquel il n'ait prodigué des éloges plus magnifiques. Comment donc a-t-il pu louer si fort ses ouvrages, puis qu'il savoit que Mr. Bayle lui même les trouvoit très défectueux, & qu'il n'en approuvoit, tout au plus, que la huitième partie? Si il a dit, vrai, en faisant parler Mr. Bayle, il a donc manqué à la vérité, en prodiguant tant d'éloges, dont il connoissoit la fausseté. En vérité de quelque manière qu'on prenne les choses, il s'en suivra toujours, qu'il restera un grand soupçon sur la bonne foy de la personne

sonne, qui a appris à Mr. de Voltaire ce
prétendu aveu de Mr. Bayle.

Je passe aux trois derniers Auteurs,
sur lesquels j'ai encore quelque chose à
opposer à Mr. de Voltaire. Le premier
est Mr. de Corneille. Je trouve que ce
qu'on en dit dans le Temple du Goût est
très juste mais je pense qu'on n'en dit
point assez, & que la Critique est trop
succinte,

Ce grand & sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna
Ce Corneille qui crayonna :
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettoit au feu sa Pulcherie,
Agéfilas, & Surena
Et sacrifioit sans foiblesse,
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languissans de la vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.

Mr.

Mr. de Voltaire qui a critiqué si sévèrement tant d'Auteurs, se contente de condamner les dernières pièces de Corneille, hélas grand Dieu les premières ont-elles jamais été lues ou recitées dans le Temple du Goût. Quoi dans ce Temple on auroit oui *Mélite*, la *Galerie du Palais*, *Medée*, *l'illusion* &c. en ce cas il auroit été fort injuste de brûler *Pulcherie*, *Agéfilas* & *Surena*, car ces Pièces sont infiniment plus passables que celles que je viens de citer. Personne n'a mieux apprécié le véritable prix du grand Corneille, que Mr. *Despreaux*, & personne n'étoit mieux en état de le faire que lui. On a contrarié pendant un tems sa sage décision, aujourd'hui un homme de Goût n'oseroit penser autrement que lui. *Corneille* dit-il est celui de tous nos Poètes qui a fait le plus d'éclat en notre tems, & on ne croyoit pas qu'il put-y avoir jamais en France un Poète digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élevation de génie

Reflexions Critiques sur Longin, Reflex. VII.



génie, ni qui aît plus composé. Tout son mérite pourtant a l'heure qu'il est, ayant été mis par le tems dans un Creuset, seréduit a huit ou neuf Pièces de Théâtre qu'on admire, & qui sont s'il faut ainsi parler, somme le midi de sa Poësie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu: encore dans ce petit nombre de bonnes Pièces, outre les fautes de langue qui y sont assez fréquentes, on commence a s'appercevoir de beaucoup d'endroits de déclamation, qu'on n'y voioit point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'huy Mr. de Racine, mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préfèrent.

Mr. de Voltaire convient lui même de ces endroits de déclamation qui se trouvent dans les plus belles Pièces de Corneille, endroits qui paroissent merveilleux aux gens qui n'ont point de goût, & qui sont condamnés par ceux qui en ont. C'est a propos du Caton de Mr. Addison Poëte Anglois, que Mr. de Voltaire remarque, tres judicieusement combien Corneille s'est aban-

abandonné même dans les meilleures Pièces au génie & au Stile de la déclamation. *Le premier Anglois,* dit-il, qui ait fait une Pièce raisonnable, & écrite d'un bout a l'autre avec élégance, c'est l'illustre Mr. Addison. Son Caton d'Utique est un chef d'oeuvre pour la beauté des vers. Le role de Caton est a mon gré fort au dessus de celui de Cornélie dans le Pompée de Corneille. Car Caton est grand, sans enflure, & Cornélie qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelque fois au galimatias. Je n'oserois me servir du mot de galimatias, en parlant de plusieurs endroits empoulés & qui ne sont que pure déclamation dans les plus excellentes Pièces de Corneille: mais je dirai, hardiment, que ces endroits sont vicieux, déplacés, & qu'il s'en trouve malheureusement dans toutes les Pièces de Corneille, je n'en excepte aucune. Le cinquieme Acte des Horaces, outre qu'il cause une duplicité d'action dans la pièce, ne contient, preque que les plaidoyers de deux*

* Lettres sur les Anglois. Lettre XXI.



deux déclamateurs. La premiere Scene de Cinna est une tirade de soixante a quatre vingt vers qui ne signifient rien, qui sont très inutiles a la Pièce, & qu'on supprime entierement aujourd'hui. Dans Rodogune il y a deux récits insupportables, & d'une longueur affreuse.

En relevant les défauts de Corneille il s'en faut bien que je veuille rabaisser la gloire qu'il s'est si justement acquise. Je le regarde comme un de ces génies heureux que trente Siècles produisent a peine. Je le considere comme le Pere du Théâtre François. J'admire la grandeur de ses sentimens, la noblesse de ses idées, la variété & la majesté de ses caracteres, mais je suis bien éloigné de vouloir comme les Journalistes de Trevoux, faire l'apothéose non seulement de ses défauts, mais encore de ses dernieres Pièces. On sera surpris, qu'il y ait eu des gens, qui aient entrepris, serieusement, la defence d'Agéfilas, de Suréna, de Pulchérie, que ne fait point faire l'esprit de parti, il s'agissoit de critiquer Boileau

jeau & d'abaiffer Racine, queles Molinistes n'aiment point. *L'Agésilas*, * dilent ces Journalistes, n'est pas comparable aux chefs d'oeuvres de Corneille, ni même a son *Attila*: mais c'est se jouer du public que de traiter de piece miserable, une Comédie Héroïque d'un goût nouveau, où parmi les personnages d'un caractère singulier, *Agésilas* & *Lysandre* paroissent tels que l'Histoire nous les fait connoître: Une pièce dont le denouement est un effort Héroïque d'*Agésilas* qui triomphe en même tems de l'amour & de la vengeance. Il n'est rien d'aussi singulier que cette prétendue Apologie de l'*Agésilas*. Quoi parce qu'une Pièce est d'un goût nouveau elle est bonne? Il faut savoir auparavant si ce goût nouveau est bon. Or il a été trouvé si mauvais, que du depuis pas un seul Auteur de distinction n'a daigné l'imiter. *Agésilas* & *Lysandre* paroissans tels que l'Histoire nous les fait connoître, rendent-ils excellente la pièce dans laquelle ils sont introduits. Si *Pradon* avoit fait une Piece où il eut in-

tro-
Memoires &c. du Mois de May 1717. Article LVIII.

roduit Néron sur la Scene, sans doute, il l'eut dépeint comme un mechant homme, en conclura-t-on de là qu'il eut fait une bonne Tragédie de Phedre & d'Hypolite. Il dépeint Phedre & Thesée tels que l'Histoire les fait connoître. Les Journalistes de Trévoux devroient tenter de faire l'Apologie & l'éloge de cette Pièce. Un de leurs savans Confreres a déjà voulu prouver ce paradoxe. Je respecte trop son mérite pour le nommer, & pour ne pas lui pardonner ce mauvais jugement, en faveur de tant d'excellens qu'il a donnés. Quant au denouement que les Journalistes vantent si fort, il est assez simple, & l'Auteur le plus mediocre peut introduire sur la Scene un personnage, qui à la fin de la Pièce, triomphe de l'amour & de la vengeance, c'est à dire cède sa Maîtresse, & pardonne à son ennemi. Je pourrois citer ici vingt Pièces tres mauvaises qui se terminent par ce Triomphe de l'amour & de la vengeance.

Tous les efforts des Journalistes de Trévoux n'ont pu détruire & ne détruiront jamais les justes & sages Critiques, que Despreaux a fait de certains défauts de Corneille : je vai les parcourir le plus succinctement qu'il me sera possible.

* Que dès le premier vers l'action préparée,
 Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
 Je me ris d'un Acteur qui lent a s'exprimer
 De ce qu'il veut d'abord ne fait pas m'informer
 Et qui débrouillant mal une penible intrigue
 D'un divertissement me fait une fatigue.

Il est certain, que Mr. Despreaux avoit en vûë, dans ces vers, le commencement de quelques Pièces de Corneille, &, sur tout, celle de *Cinna*. Avoit-il tort? Pour le justifier, entièrement, je placerai ici les pré-

* Despreaux art. poëtiq. Chant. 3.



premiers vers de la première Scène de cette Tragédie: On verra d'abord un tas de confuses merveilles, qui n'offrent, comme dit Horace, que * *d'harmonieuses paroles à l'oreille.*

Impatiens désirs d'une illustre vengeance,
 Dont la mort de mon Pere a formé la naissance,
 Enfans impétueux de mon ressentiment,
 Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
 Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire &c.

Tout le reste de la Scène est écrit dans le même goût, & ne sert de rien à l'explication du sujet. Voici encore une Critique de Despreaux, qui me paroît très juste.

E 2

Tous

* Interdum speciosa locis morataque recte
 Fabula, nullius Veneris, sine pondere & arte
 Validius oblectat populum, meliusque moratur,
 Quam versus inopes rerum, nugæque canora, Horat,
 de Art. Poet. vers 322,

* Tous ces pompeux amas d'expressions
 frivoles
 Sont d'un déclamateur amoureux de
 paroles.
 Il faut, dans la douleur, que vous vous
 abaissiez ;
 Pour me tirer des pleurs, il faut que
 vous pleuriez :
 Ces grands mots, dont alors l'Acteur
 emplit sa bouche,
 Ne partent point d'un cœur, que sa mi-
 sère touche.

Il est certain que Despreaux (& son Com-
 mentateur en convient) avoient vuë, dans
 ces vers, la première Scène de la *Mort*
de Pompée, où, d'abord après les quatre
 premiers vers, Ptolomée traduit une lon-
 gue tirade de Lucain, belle, si l'on veut,
 dans un Poëme Epique ; mais déplacée,
 entièrement, dans le commencement
 d'une Tragédie, où l'on ne sauroit expli-
 quer, trop simplement & trop clairement

Despreaux, Art. Poët. Chant III.

le sujet, qu'on va traiter. Despreaux a sagement remarqué, à l'occasion de cette faute, qu'elle est même contraire à la raison. *Ce sont-la*, dit-il, dans sa préface de sa traduction du *Traité du Sublime, des choses, que Longin appelle sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du tems de Corneille, que ces grands mots, dont Ptolomée remplit sa bouche, au commencement de la Mort de Pompée, pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute, qu'il n'a point vûë.* Il n'y-a rien, en effet, de plus ridicule, qu'un Roi, qui fait une description pompeuse d'une bataille, à laquelle il ne s'est point trouvé, & qui la fait dans son Conseil, qui sait, aussi bien que lui, qu'il parle d'une chose, qu'il ne connoit que très médiocrement, & sur une relation, dont une partie peut être trompée.

On prétend, que Despreaux, peu content de critiquer les ouvrages de Corneille, a encore affecté de décrier son

goût. Les partisans du Poëte Tragique
veulent en faire un crime à Despreaux ;
ils ne peuvent lui pardonner ces vers.

*Mais ce parfait Censeur se trouve rare-
ment.

Tel excelle à rimer, qui juge sottement ;
Tel s'est fait, par ses vers distinguer dans
la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué
Virgile.

Mais pourquoi faire un crime à Des-
preaux d'une chose juste & véritable ? Il est
certain, que Corneille estimoit infiniment
Lucain, & qu'il l'égaloit à Virgile. Nétoit-
ce pas-là manquer de goût ? Despreaux
n'est pas le seul homme illustre, dans la
République des Lettres, qui ait fait ce re-
proche à Corneille. Le sage la Bruyère
prétend, que son goût étoit si peu sur
**qu'il ne jugeoit de la bonté de ses Pièces,*
que par l'argent, qui lui en revenoit. Les
jour-

-
- Art. Poët. Chant. IV.
 - Caracteres &c. chap. des jugemens.

Journalistes de Trévoux, pour défendre Corneille & blamer Despreaux leur ennemi, font, à ce sujet, un grand éloge de Lucain, & l'élevent le plus haut, qu'il leur est possible. On reproche, disent-ils, à Corneille, d'avoir estimé Lucain, & sur cela, on l'accuse d'avoir le goût peu sur & de juger söttement. Une décision si magistrale & si noblement exprimée, soutenüe même de tant de traits lancez contre la belle traduction de la Pharsale en vers François, où Brébeuf est aussi Lucain que Lucain même, n'empêcheront pas un grand nombre d'excellens connoisseurs de trouver, dans Lucain & dans son Traducteur, des pensées brillantes, sans être fausses; des sentimens généreux; une expression pleine de force; des peintures qui frappent; un vrai sublime. A quoi sert tout ce verbiage? Despreaux n'a point reproché à Corneille d'avoir estimé Lucain; mais de l'avoir autant estimé que Virgile. Il ne s'agit pas de savoir, Sil y a de beaux endroits dans la Pharsale: il est question de prononcer entre le mérite



de Virgile & de Lucain ; comme ayant, tous les deux, fait un Poème Epique. Or tous les gens qui auront le goût sûr & éclairé, conviendront, qu'il faut n'en point avoir, pour mettre en paralelle l'Eneide & la Pharsale. Quand à ce que dit Mr. de la Bruyère, sur la manière, dont Corneille jugeoit de la bonté de ses Pièces ; il est sur, qu'il n'a presque fait que répeter ce que, dans une occasion, Corneille avoit dit lui même. Despreaux le félicitant sur le succès de ses Tragédies & sur la gloire, qui lui en revenoit : *Oui, dit-il, je suis fou de gloire & affamé d'argent.* C'est à ces paroles que Despreaux fait allusion, dans les six vers suivans :

*Je fais qu'un noble esprit peut, sans hon-
te & sans crime,

Tirer de son travail un tribut légitime
Mais je ne puis souffrir ces Auteurs re-
nommez,

Qui, dégoutez de gloire & d'argent af-
famez,

Mettent

* Art Poet. chant IV.



Mettent leur Apollon au gage d'un Li-
braire

Et font d'un Art divin un métier mer-
cenaire.

Voila toutes les différentes Critiques, que
Despreaux a faites, sur les ouvrages & sur le
caractere de Corneille. Je les crois jus-
tes, sages, & équitables : Et je ne pense
point, qu'il aît songé à diminuer le méri-
te & la réputation de ce grand Poëte ; mais
il s'est cru obligé de dire ce qu'il pensoit.
Ne lui a-t-il pas rendu justice, dans plusieurs
endroits ? J'en placerai ici quelques
uns, que ma mémoire me fournit, au ha-
zard.

*En vain contre le-Cid un Ministre se
ligue ;

Tout Paris pour Chiméne a les yeux de
Rodrigue :

L'Academie en corps a beau le censurer ;

Le public révolté s'obstine à l'admirer.

E. 5

* Et

* Satyre IX v. 23. & suiv.

* * *

*Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien
 l'avouer,
 Apollon en connoît qui te peuvent louer.
 Oui, je fais qu'entre ceux, qui t'adres-
 sent leurs veilles,
 Parmi les Pelletiers on conte des Cor-
 neilles.

* * *

*Muses, dictez sa gloire a tous vos Nour-
 rissons:
 Son nom vaut mieux, pour eux, que
 toutes vos leçons.
 Que Corneille, pour lui rallumant son
 audace,
 Soit encor le Corneille & du Cid &
 d'Horace.

§. V.

-
- III. Epit. au Roy.
 - Art Poet. Chant. IV.



SUR MR. DE RACINE.

Il est tems de venir au portrait, que
 Mr. de Voltaire à fait, de l'illustre Racine.
 Il me donnera l'occasion de parler du mé-
 rite de ce grand Poëte Tragique, & de le
 comparer, autant que mes lumières pour-
 ront me le permettre, avec Corneille, son
 digne rival.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
 Et parlant aux coeurs de plus près;
 Nous attachant, sans nous surprendre,
 Et ne se démentant jamais;
 Racine observe les portraits
 De Bajazet, de Xiphares,
 De Britannicus, d'Hypolite;
 A peine, il distingue leurs traits;
 Ils ont tous le même mérite,
 Tendres, Galans, doux & discrets:
 L'amour, qui marche à leur suite,
 Les croit des Courtisans François.
 Mr. de Voltaire convient d'abord, que

Racine

Racine est plus pur, plus élégant, plus tendre que Corneille: dès qu'on fait la Langue Françoisë & que l'on a un coeur, il est impossible de n'être pas de son sentiment. Mais il semble blâmer les caractères de plusieurs Héros, que Racine a faits amoureux: ce vers

Tendres, galans, doux & discrets
 paroît même dire, qu'il en a fait d'aimables Petits-Maitres: & les deux, qui le suivent, confirment mon doute.

L'amour qui marche à leur suite,

Les croit des Courtisans François.

Je suis forcé de convenir, avec Mr. de Voltaire, de cette uniformité, ou plutôt, de cette ressemblance de quelques Personnaiges de Racine. Mais cette ressemblance n'est point un défaut; parce quelle ne se trouve jamais dans la même pièce: & quand à l'amour de Bajazet, de Britannicus, de Xiphares &c. il a dû être dépeint tel qu'il est, pour relever un amour d'une autre espèce, si j'ose me servir de ce terme, auquel il est opposé. Il y a, dans toutes les Tragédies de Racine, un amour simple

simple & ordinaire peint d'après celui, que tous les cœurs tendres ressentent, & un amour Théatral, fait pour exciter la terreur, la pitié & toutes les grandes passions, qui font l'ame de la Tragédie. Ainsi, dans Phédre, l'amour d'Hyppolyte & d'Aricie est un amour ordinaire, qui plait, parce qu'il est dépeint tel que celui que nous sentons, tous les jours, dans nos cœurs : Et celui de Phédre est un amour Théatral, qui produit les plus grands mouvemens, & qui excite tour a tour, la pitié & la terreur. Dans Bajazet l'amour de Roxane produit les mêmes effets ; & celui d'Atalide ne fait qu'attendrir. Dans Mithridate, la passion de ce Prince pour Monime est, véritablement, Théatral ; au contraire celle de Xiphares pour la même Princesse est conforme à nos mœurs. Racine a retiré un grand avantage, en donnant, à quelques uns de ses Héros, des foibleffes, qui nous sont chères ; il nous les a rendus, par-là, plus aimables : Les femmes, surtout, sont beaucoup plus touchées

en-
an-
est
ent.
hu-
x:

na-
le

ol-
de
a-
ce
se
&
i-
nt
e
r-
-
r
e



chées d'un amour tendre & naturel, que d'une passion violente, qui produit toujours de funestes effets. J'ay consulté, souvent des femmes d'esprit, sur ce qu'elles pensoient des caractères d'Atalide & de Roxane: Je n'en ai trouvé aucune, qui ne m'ait dit que celui d'Atalide lui plaisoit beaucoup plus que celui de Roxane: cependant ce dernier produit tous les événemens de la Pièce.

Ceux qui condamnent Racine, d'avoir mis trop d'amour dans ses Pièces n'ont aucune idée du Théâtre. La terreur & la pitié étant les passions principales, que doit exciter la Tragédie, rien n'est plus propre à les produire, que les effets, que cause ordinairement, un amour malheureux: C'est le sentiment du plus habile Critique moderne, qui semble en avoir fait une règle, dans son Art Poétique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,

S'em-

S'empara du Théâtre, ainsi que des
Romans.

De cette passion la sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la
plus sûre.

Il est vrai que Despreaux, en prescrivant
le précepte de mettre de l'amour dans les
Tragédies, veut que cet amour soit mén-
agé avec art, & qu'il serve à ennoblir les
caractères, plutôt qu'à les dégrader.

Peignez donc, j'y-consens, les Héros a-
moureux,

Mais ne m'en forgez pas des Bergers
douceux

Qu'Achille aime autrement que Tircis
& Philène.

N'allez pas d'un Cyrus nous faire un
Artamène.

Et que l'amour souvent de remords
combattu

Paroisse une foiblesse & non une vertu.

C'est dans l'observation de ces preceptes
que

que Racine a excellé. Avec quelle dignité n'a-t-il pas toujours allié l'amour & la grandeur ? Il introduit sur le Théâtre, Mithridate, battu, persécuté, fugitif, & cependant amoureux : & de qui amoureux ? D'une jeune fille de dix-huit à vingtans. Comment conserver la gloire de Mithridate ? Pour moi j'avoué, qu'il n'y-avoit que Racine au monde, capable de pouvoir sauver une pareille situation : Que dis-je, sauver : Il en a tiré un avantage infini, & l'amour de Mithridate produit tout ce qu'il y-a de grand dans sa Tragédie. Avec quelle noblesse, avec quelle grandeur d'ame parle-t-il a sa Maitresse ? On est embarrassé de ce qu'un vieillard, un guerrier malheureux, mais intrepide, dira à une jeune personne, dont il craint avec raison, de n'être point aimée ? Écoutez le parler.

Ainsi prête à subir un joug, qui vous opprime

Vous n'allez à l'hotel que comme une Victime :

Et moi

Et moi tyran d'un coeur, qui se refuse
au mien,

Même en vous possédant, je ne vous
devrois rien.

Ha! Madame, est-ce la dequoi me sa-
tisfaire ?

Faut-il que désormais, renonçant a vous
plaire

Je ne prétende plus qu'a vous tyran-
nyser ?

Mes malheurs, en un mot, me font ils
mépriser ?

Ha! Pour tenter encor de nouvelles
conquêtes,

Quand je ne verrois pas des routes tou-
tes prêtes,

Quand le fort ennemi m'auroit jetté
plus bas,

Vaincu, persécuté, sans secours, sans
Etats,

Errant de mer en mer, & moins Roi
que Pirate,

Conservant, pour tout bien, le nom de
Mithridate,

F

Appre-



Apprenez, que suivi de ce nom glorieux,
 Par tout de l'Univers j'attacherois les
 yeux,
 Et qu'il n'est point de Roi, s'ils sont
 dignes de l'être
 Qui, sur leur Trone assis, n'enviaissent
 peut être
 Au dessus de leur gloire un naufrage
 élevé
 Que Rome & quarante ans ont à peine
 achevé.

Quand on fait parler, sur ce ton, un Héros
 d'amour, cette passion rend son caractère
 plus grand, si j'ose le dire: & quoique l'amour
 soit une foiblesse, il sert alors à relever les
 vertus & les autres qualitez, qui lui pa-
 roissent d'abord les plus opposées. Aures-
 te, si Racine, en peignant ces Héros a-
 moureux, a conservé la bienséance, qu'il
 devoit à leur caractère, il ne s'est pas
 moins attaché au précepte, qui veut

Que l'amour soit souvent de remords
 combattu,
 Paroisse une foiblesse, & non une vertu.
 Quel

Quel regret Mithridate n'a-t-il pas d'être
 forcé, malgré lui, d'aimer Monime?
 Quelles belles choses ne dit-il pas à ce Su-
 jet? Quels efforts ne fait-il point, pour
 surmonter sa passion?

O Monime, ô mon Fils, inutiles cour-
 roux,

Et vous, heureux Romains, quel triom-
 phe pour vous!

Si vous saviez ma honte & qu'un avis
 fidelle

De mes lâches combats vous portât la
 nouvelle :

Quoi des plus chères mains craignant
 les trahisons.

Jay pris soin de m'armer contre tous
 les poisons!

Jay su, par une longue & pénible in-
 dustrie,

Des plus mortels venins prévenir la
 furie!

Ha! qu'il eût mieux valu, plus sage &
 plus heureux,



Et repoussant les traits d'un amour dan-
 géreux,
 Ne pas laisser remplir d'ardeurs em-
 poisonnées
 Un cœur déjà glacé par le froid des
 années.

Le combat de Phédre contre l'invincible
 penchant, qui l'entraîne, malgré elle, vers
 Hippolyte me paroît encore un morceau
 parfait.

Jay revû l'ennemi, que j'avois éloigné:
 Ma blessure trop vive aussitôt à saigné.
 Ce n'est plus une ardeur dans mes vei-
 nes cachée;

C'est Venus toute entière à sa proye at-
 tachée.

J'ai conçu pour mon crime une juste
 terreur;

J'ay pris la vie en haine & ma flamme
 en horreur.

Je voulois, en mourant, prendre soin
 de ma gloire

Et

Et dérober au jour une flamme si
noire.

Je n'ay pu soutenir tes larmes, tes com-
bats;

Je t'ay tout avoué, je ne m'en repens
pas,

Pourvû que de ma mort respectant les
approches,

Tu ne m'affliges pas par d'injustes re-
proches :

Et que tes vains secours cessent de rap-
peller

Un reste de chaleur tout prêt à s'ex-
haler.

On ne sauroit mieux, selon moi, dépein-
dre les mouvemens d'un cœur, qui suit,
malgré lui, une passion, qu'il condamne.
Il faut convenir, cependant, que Cor-
neille a excellé dans ces sortes de peintu-
res, & qu'il y-a, dans le Cid & dans Po-
lieucte, des endroits bien beaux, où l'a-
mour le plus violent est combattu par la
vertu la plus sévère.

Un autre talent, que Racine a possédé au suprême degré, c'est de rendre, toujours noblement & quelque fois, d'une façon sublime, les choses les plus simples & les plus ordinaires. Parmi cent mille exemples, que je pourrois en apporter, je me contenterai d'un seul. Il n'y a rien de plus simple, qu'une jeune personne, qui dit à son Amant qu'elle veut l'éviter, parce-qu'elle sent qu'elle pourroit avoir quelque foiblesse, dont elle mourroit de douleur. Voyons comment Racine rend sublime & pathétique cette pensée.

* Je sai qu'en vous voyant, un tendre
 souvenir
 Peut m'arracher du cœur quelque indigne
 soupir
 Que je verrois mon ame en secret déchirée
 Révoler vers le bien, dont elle est séparée.

Mais

* Mithrid. Acte II. Scène 6.



Mais je sai bien aussi que s'il dépend de
 vous,
 De me faire chérir un souvenir si
 doux,
 Vous n'empêcherez pas que ma gloire
 offensée
 N'en punisse aussi tôt la coupable pen-
 sée,
 Que ma main dans mon cœur ne vous
 aille chercher,
 Pour y-laver ma honte & vous en ar-
 racher.

Racine est encore merveilleux dans les portraits : il peint avec une vérité & une noblesse inexprimable : & ce qu'il y-a de meilleur en lui, c'est qu'il peint brièvement, & qu'il dit, dans quatre vers, ce que Corneille ne diroit pas dans dix. Peut-on rien voir de plus précis, & rien qui donne une idée plus juste de la vie indolente & captive du Frère d'un grand Seigneur, qu'on laisse vivre, parce qu'on ne le craint point, que les quatre vers suivants ?



*L'imbecille Ibrahim, sans craindre sa
 naissance,
 Traine, exempt de péril, une éternelle
 enfance,
 Indigne, également de vivre & de mou-
 rir,
 On l'abandonne aux mains, qui daignent
 le nourir.

Ces quatre vers contiennent l'histoire des
 mœurs, des usages & des loix du Serail.
 Que d'images à la fois présentées à l'es-
 prit! La coûtume, qu'ont les Sultans, de
 faire étrangler leur frere, pour peu qu'ils
 les craignent; l'usage de faire mourir, par
 des Eunuques noirs, ces Princes infortu-
 nés; la sûreté, dont Ibrahim est redeva-
 ble à son imbecillité; le mépris, que mé-
 rite cette même imbecillite. Je ne lis ja-
 mais ces quatre vers, que je ne pense aux
 Commentateurs: s'ils avoient trouvé un
 pareil portrait dans un Ancien, ils au-
 roient emploiez un Volume, pour en
 montrer toutes les beautéz.

La

Bajazet Acte I. Scen. 1.

La description de la mort d'Hermione, est encore un des plus beaux morceaux, qu'il y ait en Poësie. Racine a trouvé le secret de renfermer, dans six vers, un récit, qui eut couté deux cent vers pompeux à Corneille; mais qui n'auroient rien dit de plus que ces six vers.

* En rentrant dans ces lieux, nous l'avons rencontrée,
 Qui couroit vers le temple inquiète égarée
 Elle a trouvé Pyrrhus porté sur des soldats,
 Que son sang excitoit à vanger son trépas.
 Sans doute, à cet objet sa rage s'est émue,
 Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vûe,
 Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
 Lever les yeux au Ciel, se frapper & tomber.

F 5

Je

Andromed. Act. V. Scene dernière.



Je ne crois pas, qu'il soit possible de nar-
 rer aussi brièvement, aussi clairement,
 aussi vivement & aussi noblement. Si
 l'on examine tous les récits de Corneille,
 on trouvera qu'ils sont, presque tous, d'u-
 ne longueur étonnante. Dans le Cid, dans
 les Horaces, dans Rodogune, dans Pom-
 pée &c. il y a des récits, dont il faudroit
 s'il étoit possible, retrancher les trois
 quarts.

On loué beaucoup Corneille de ce
 qu'il a, fort bien, peint la Grandeur
 Romaine: on ne peut lui ôter ce mérite.
 Il est certain, que César, que Pompée,
 que Sertorius n'ont, peut-être, jamais
 pensé, avec tant de grandeur & tant de
 magnanimité, qu'ils pensent dans les Pié-
 ces de Corneille. Mais Racine n'a-t-il
 pas aussi excellé dans le même genre lors-
 que l'occasion l'a exigé? Agrippine, Bur-
 rhus, Mithridate, sont ils moins grands
 que les plus illustres Héros de Corneille?
 La Scène de Pompée & de Sertorius,
 celle

celle d'Auguste & de Cinna, sont des chefs d'oeuvres de l'Esprit humain. Corneille le grand Corneille, s'est surpassé lui même dans ces deux superbes morceaux. Mais les Scènes d'Agrippine & de Burrhus, de Néron & d'Agrippine, celle de Mithridate & de ses Fils, ne doivent rien aux plus beaux endroits de Corneille & vont bien de pair avec eux.

Racine a, incomparablement mieux, observé les règles principales du Théâtre, que n'a fait Corneille.

* Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul
fait accompli

Tienne jusqu'à la fin le Théâtre rem-
pli

Ces trois préceptes, si essentiels à la Tra-
gédie, & si heureusement compris par
Despreaux dans ces deux vers, ont été
pratiqués par Racine, dans la plus étroite
rigueur. L'unité d'action, l'unité de tems,
l'unité



L'unité de lieu sont si sensibles dans toutes les Pièces, que ceux même, qui ignorent ces regles, en sont frappéz, pour peu qu'ils fassent attention à la Tragédie, qu'ils lisent ou qu'ils voyent représenter.

Il y-a dans les endroits, qui paroissent les plus simples, dans les Pièces de Racine, des beautez ravissantes pour les connoisseurs. Avec quelle sagesse, cet incomparable Poëte ne détermine t-il point, dans le commencement de Berenice, le lieu fixe de la Scène! Avec quelle adresse, dans les huit ou dix premiers vers de la même Pièce, n'apprend-il pas aux spectateurs le sujet, qu'il va traiter.

* Arrêtons un moment. La Pompe
 de ces lieux,
 Je le vois bien, Arsace, est nouvelle
 à tes yeux,
 Souvent ce Cabinet superbe & soli-
 taire,
 Des secrets de Titus est le dépositaire
 C'est ici quelque fois qu'il se cache
 à sa Cour,
 Lors-

Berenice Act. I. Scen. I.

Lorsqu'il vient à la Reine expliquer
 son amour.
 De son appartement cette porte est
 prochaine,
 Et cet autre conduit à celui de la
 Reine.
 Va chez elle, dis lui, qu'importun à
 regret,
 J'ose lui demander un entretien se-
 cret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun! Vous, cet
 ami fidelle,
 Qu'un soin si généreux interesse pour
 elle?
 Vous cet Antiochus, son amant au-
 trefois?
 Vous, que l'Orient conte entre ses
 plus grands Rois?
 Quoi déjà de Titus l'Epouse en espé-
 rance,
 Ce rang entre elle & vous met-il tant
 de distance?

AN-

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & sans vouloir te charger
 d'autres soins ;
 Vois, si je puis bientôt lui parler sans
 témoins.

ANTIOCHUS *seul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours
 le même ?
 Pourrois-je, sans trembler lui dire, je
 vous aime ?
 Mais quoi ? déjà je tremble, & mon
 cœur agité
 Craint autant ce moment, que je l'ai
 souhaité.
 Berenice autrefois m'ôta toute espé-
 rance
 Elle m' imposâ même un éternel si-
 lence &c.

Voilà dans ce petit nombre de vers, le lieu
 de la Scène fixé & déterminé. On fait
 qu'il est dans un Cabinet, qui sépare les
 appartemens de Titus & de Berenice : il
 étoit impossible de pouvoir mieux pla-
 cer,

cer, la Scene pour conserver l'étroite unité de lieu. Le Spectateur est instruit, que Titus est amoureux de Berenice, qu'Antiochus avoit aimé avant l'Empereur cette Reine, qui flattée d'être adorée de Titus, avoit imposé à lui Antiochus *un éternel silence* & lui avoit ôté l'espérance de pouvoir jamais être écouté. Cependant, ce même Antiochus aime toujours Berenice, il veut la voir; il veut l'entretenir. Les spectateurs sentent, clairement, que l'amour de Titus & celui d'Antiochus sont les objets principaux, qu'on va leur offrir.

Tous les Sujets de Racine sont développés dès la première Scène, avec le même art. Oreste & Pylade, dans Andromaque, mettent d'abord dans un grand jour le sujet de cette Tragédie. Dans Britannicus, Agrippine & Albine font la même chose. Dans Mithridate, la première Scène entre Xiphares, & Arbate est un chef d'oeuvre de l'art. Celle d'Agamem-

memnon & d'Arcas ne lui cède en rien. Mais, parmi toutes ces belles Scènes, celle qui est la plus savante & la plus spirituelle, c'est la première de Bajazet. Il falloit déterminer le lieu de la Scène, & ce lieu étoit l'intérieur du Serail: il étoit contre la vraisemblance d'y introduire d'autres hommes, que des Eunuques. Racine a tiré avantage de cette difficulté.

ACOMAT.

Vien, sui moi. La Sultane en ce lieu se
doit rendre
Je pourrai cependant te parler & t'en
tendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on
dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos
yeux?
Jadis une mort prompte eut suivi
cette audace.

ACOMAT.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui
se passe,

Mon entrée en ces lieux ne te surpren-
dra plus.

Mais laissons, cher Osmin, les discours
superflus.

Que ton retour tarde à mon impa-
tience !

Et que d'un oeil content je te vois dans
Byfance !

Instruis moi des secrets, que peut t'avoir
appris.

Un voyage si long, pour moi seul en-
trepris.

De ce qu'ont vû tes yeux parle en témoin
fincère :

Songe que du récit, Osmin, que tu vas
faire,

Dépendent les destins de l'Empire Ot-
toman.

Qu'as tu vû dans l'Armée, & que fait le
Sultan ?

Les spectateurs s'apperçoivent d'abord, par ces premiers vers, qu'il faut qu'il y-ait quelques raisons, qui autorisent l'entrée du Vizir dans l'intérieur du Sérail : ils sont curieux d'apprendre ce que vont se dire les deux Personnages, qui sont sur le Théâtre. L'un arrive, nouvellement, de l'armée; & l'autre a formé de grandes intrigues à Constantinople : les secrets mutuels, qu'ils vont se révéler, instruiront à fond les spectateurs du sujet de la Pièce, du lieu, ou elle doit être représentée & les instruiront, sans qu'ils s'en apperçoivent, pour ainsi dire. Il falloit, en vérité, l'adresse de Racine, pour ménager, aussi avantageusement, une situation tres difficile. Ceux qui voudront connoître toute la beauté de cette Scène, doivent considérer, en la lisant, comment Racine y-trace, insensiblement, le plan de toute la Pièce ; sans qu'il paroisse, que le Poëte s'en mêle ; les difficultez s'applanissent d'elles-mêmes, & les questions réciproques & intéressantes, que se font les deux Acteurs, paroissent si naturelles,

que

que les lumières, qu'elles fournissent aux spectateurs, pour l'intelligence du sujet, sont attribuées, uniquement, à la situation, où se trouvent les Acteurs, & point du tout à la nécessité, où le Poète se trouve de développer le sujet, qu'il va traiter.

Si Racine a observé, avec soin, la règle de l'unité de lieu, s'il a fixé l'endroit principal de la Scène, avec beaucoup d'art ; il n'en a pas moins employé, pour faire sentir la durée de ses Pièces, pour apprendre, adroitement & imperceptiblement, aux spectateurs qu'elles ne passioient guères celle de leur représentation, & qu'il ne profitoit pas même de la licence des vingt-quatre heures, qu'Aristote & les autres Critiques, qui ont écrit sur les Théâtres, ont accordé aux Poètes Tragiques. Dans la première Scène de Britannicus, qui est un chef d'oeuvre, & qui va de pair avec celle de Bajazet, dont je viens de parler, par la manière, dont le sujet de la Tragédie est développé, Agrippine fixe

l'heure &, pour ainsi dire, le moment, où
la Pièce commence.

ALBINE.

*Quoi! tandis que Néron sabandonne
au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son
réveil?
Qu'errant dans le Palais, sans suite &
sans escorte,
La Mere de Cesar veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans vôtre appar-
tement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un mo-
ment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins,
qu'il me cause,
M'occuperont assez tout le tems, qu'il
repose.
Tout ce que j'ay prédit n'est que trop
assuré;

Con-

* Britannic, Act. I. Scen. I.

Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se con-
traindre :

Las de se faire aimer, il veut se faire
craindre.

Britannicus le gêne, Albine, & chaque
jour,

Je sens que je deviens importune à mon
tour.

Dans ces quatorze vers, il y-a un art
inexprimable. Le lieu de la Scène est
déterminé dans l'Antichambre de Néron ;
les principaux caractères de la Pièce y-
sont crayonnez ; la crainte d'Agrippine, la
feinte bonté de Néron, l'infortune de Bri-
tannicus, enfin le moment, où la Pièce
commence, y-est marqué, clairement, par
ces trois vers.

La Mère de César veille seule à sa porte

* * *

Je veux l'attendre ici. Les chagrins,
qu'il me cause.

G 3 M'occu-

M'occuperont assez tout le tems qu'il
 repose.

On voit qu'Agrippine a devancé le lever
 de Néron. La Pièce commence le matin ;
 Britannicus est empoisonné à diner ; &
 cette catastrophe arrive avant la nuit. Ra-
 cine en instruit, adroitement, les specta-
 teurs, dans la dernière Scène,

*Cesar de tant d'objets en même tems
 frappé

Le laisse entre les mains, qui l'ont en-
 veloppé.

Il entre. Chacun fuit son silence fa-
 rousse.

Le seul nom de Junie échappe de sa
 bouche :

Il marche sans dessein, ses yeux mal as-
 surez

N'osent lever au Ciel leurs regards éga-
 rez :

Et l'on craint, si la nuit jointe à la so-
 litude,

Britannicus. Act. V. Scen. dern.



Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude.

Ces deux derniers vers rapportez à ceux, qui se trouvent au commencement de la Pièce, en déterminent, précisément, la durée : elle peut être, au plus, de sept à huit heures. Si l'on fait attention aux autres Tragédies de Racine, on y-découvrira la même adresse, le même art & la même sagesse, pour ce qui concerne l'unité de tems & celle de lieu. Quand à l'unité d'action, personne ne l'a observée avec tant de précaution, que Racine : il ne faut, pour en être persuadé, que connoître ses Pièces : toutes les épisodes qu'il a mises dans ses Pièces, concourent toutes avec l'action principale, & ne servent qu'à la conduire à sa fin. C'est ce que souvent Corneille n'a point observé ; comme je le montrerai bientôt.

Aucun Poète moderne n'a connu le Pathétique, comme Racine. Corneille est souvent grand, sublime, majestueux, pres-

presque jamais pathétique, & dans les endroits, où il l'est, il lui arrive, ordinairement, d'y-mêler quelques vers de déclamation, qui diminuent la violence du mouvement, que cause le pathétique: quelque fois aussi il l'affoiblit par des réflexions déplacées. Dans la Scène, où Cornélie entre sur le Théâtre, tenant dans la main une Urne, dans laquelle sont renfermées les cendres de Pompée, elle récite soixante ou quatre-vingt vers d'une beauté parfaite, & qui sont très pathétiques: mais, tout à coup, Cornélie, par une réflexion, diminuë le prix de ces mêmes vers, & les rendroit même ridicules, si leur beauté pouvoit souffrir quelque atteinte. Elle parle un quart d'heure de suite; elle se plaint avec toute la véhémence possible, & elle dit, cependant,

Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Un critique, qui voudroit condamner le
Mo-

Monologue de Cornélie, pourroit-il rien dire de plus fort : & la réflexion, que Cornélie fait faire, dans cet endroit, aux spectateurs, n'est-elle pas, entièrement, contraire aux sentimens, qu'il vouloit leur inspirer ? Racine est bien plus sage & plus industrieux, dans les endroits, où il est pathétique. Le mouvement, qu'il excite dans les coeurs, n'est jamais, ni diminué, ni détruit: il va toujours en augmentant; jusqu'à ce qu'il soit parvenu au comble, & qu'il excite, en même tems, la terreur & la pitié. L'esprit humain a-t-il jamais rien produit de plus beau, que les remords & le desespoir de Phédre.

*Que fais-je! Ou ma raison me va-t-elle égarer!

Moi jalouse! Et Thésée est celui, que j'implore!

Mon Epoux est vivant, & moi je brûle encore!

G 5

Pour

* Phedre Act. IV. Scen. IV.

Pour qui ? Quel est le coeur, où prétendent mes vœux ?
Chaque mot, sur mon front fait dresser
mes cheveux.

Mes crimes désormais ont comblé la
mesure

Je respire, à la fois, l'inceste & l'im-
posture.

Mes homicides mains, promptes à me
vanger,

Dans le sang innocent brûlent de se
plonger.

Misérable ! Et je vis ? Et je soutiens la
vûë

De ce sacré Soleil, dont je suis des-
cendue ?

J'ay pour Ayeul le Pere & le Maître des
Dieux :

Le Ciel, tout l'Univers est plein de
mes Ayeux.

Ou me cacher. Fuyons dans la nuit in-
fernale.

Mais que dis-je ! Mon Père y-tient l'Ur,
ne fatale.

Le

Le fort, dit-on, l'a mis dans ses sévères
mains,

Minos juge aux Enfers tous les pâles
humains.

Ha! Combien frémissa son ombre épou-
vantée!

Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux pré-
sentée,

Contrainte d'avouer tant de forfaits
divers,

Et des crimes, peut-être, inquis aux
Enfers,

Que diras-tu, mon Père, à ce spectacle
horrible?

Je croi voir de ta main tomber l'Urne
terrible :

Je croi te voir, cherchant un supplice
nouveau,

Toi-même de ton sang devenir le
bourreau.

Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta
famille

Reconnoi sa vengeance aux fureurs de
ta Fille.

La



La terreur, dans ce passage, s'accroît de vers en vers, & elle ne détruit point la pitié. C'est encore là un des grands talens de Racine : Et, dans presque tous les endroits, où il excite le plus la terreur & la crainte, il émeut pourtant la pitié. Personne n'a mieux sù que lui allier ces deux passions ensemble : C'est ce que Corneille a fait rarement. Dans la dernière Scène de Rodogune, la terreur est portée au dernier point; on voit une Mère prête à empoisonner son fils; on la voit enfin s'empoisonnant elle même. La pitié n'est presque point émuë dans cette même Scène; parce qu'elle est écrite d'une manière plus noble & plus sublime que pathétique : Elle excite beaucoup la crainte & peu le sentiment d'affection & de pitié, qui remuë, pour le moins, autant les cœurs des spectateurs, que les passions les plus fortes; mais qui les remuë d'une manière moins violente. La terreur seule ne fait jamais répandre des larmes: On a beau épouvanter les spectateurs;



tateurs; si on ne les attendrit, ils ne pleurent point. Racine a fait répandre des larmes à tout Paris pendant les quarante représentations de son Iphigénie, qui furent données de suite. C'est à ces larmes que Despreaux fait allusion, lorsqu'il dit.

* Que tu fais bien, Racine, à l'aide d'un
Acteur,

Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,

Que dans l'heureux spectacle, à nos
yeux étalé,

En a fait sous son nom verser la Cham-
melé.

Quoique le Rôle d'Iphigénie, soit le plus touchant de ceux, qui composent la Pièce, qui porte son nom; cependant, il y a des endroits dans le Rôle d'Agamemnon & dans celui de Clitemnestre, qui font verser

* Despreaux Epit. VII. a Mr. de Racine.

fer des pleurs. Je doute qu'il y aît, dans aucune Tragédie, un morceau plus touchant &, en même tems, plus pathétique & plus capable d'exciter la terreur, que ces vers de Clitemnestre.

* Est-ce donc être Pere ? Ha ! toute
ma raison

Cède à la cruauté de cette trahison,
Un Prêtre, environné d'une foule
cruelle,

Portera sur ma fille une main crimi-
nelle!

Déchirera son sein? Et, d'un oeil cu-
rieux,

Dans son cœur palpitant consultera les
Dieux?

Et moi, qui l'amenaï triomphante, a-
dorée,

Je m'en retournerai seule désespérée?
Je verrai les chemins encor tout parfumez

Des fleurs, dont sous ses pas on les a-
voit semez?

Non

*Iphigenie Act. IV. Scen IV.

Non, je ne l'aurai point amenée au
supplice;

Ou vous ferez aux Grecs un double sa-
crifice,

Ni crainte, ni respect ne peut m'en dé-
tâcher,

De mes bras tout sanglans il faudra l'ar-
racher.

Aussi barbare Epoux, qu'impitoyable
Père,

Venez, si vous l'osez, la ravir à sa Mère.

Quelles idées, quel mouvement, quelle
grandeur, quel pathétique & quelle ten-
dresse n'y-a-t-il pas dans ces vers!

On louë Corneille de certaines situa-
tions brillantes, qu'il a mis dans ses meil-
leures Pièces; on cite, entr'autres, le cin-
quième Acte de Rodogune, comme un
chef d'oeuvre: on a raison; c'en est un ef-
fectivement, mais qui n'a rien au dessus
de ceux de Racine. Le cinquième acte
d'Athalie, est aussi beau, aussi frappant &
aussi

aussi Théatral, que celui de Rodogune: C'est une vérité dont tous les connoisseurs conviendront. Le dernier Acte de Mithridate, & surtout, la dernière Scène ne peuvent être assez admirez: L'on peut dire hardiment, que toutes les catastrophes des Pièces de Racine sont, parfaitement, amenées & préparées avec tout l'art possible.

Voilà un échantillon des beautez, qu'on apperçoit dans Racine. La brièveté, que je me suis prescrite, ne me permet point de relever toutes les choses excellentes, qu'il contient: Je serois obligé de copier presque toutes ses Pièces. Je me contenterai de faire une comparaison briève & succinte de leurs beautez avec celles de Corneille. Jusqu'ici, je n'ai parlé que de ce que j'ay crû que Racine avoit au dessus de son rival: actuellement, je vai tâcher d'opposer à son mérite celui de ce même rival.

§. VI.

COMPARAISON DE CORNEILLE ET
DE RACINE.

Monfieur de St. Evremont a fait une espèce de paralelle entre Corneille & Racine, dans un petit ouvrage, qu'il a intitulé *Dissertation sur la Tragédie d'Alexandre* &c. Mais on peut dire, que, dans cette même Dissertation, il a parlé d'un Auteur, dont il n'avoit, & dont même il ne pouvoit, avoir aucune connoissance. Racine n'avoit encore fait que les *Frères Ennemis* & *l'Alexandre*, lorsque Mr. de St. Evremont vouloit prouver la supériorité, que Corneille avoit sur lui. Il est bien certain, que si Racine n'eût jamais écrit que des Pièces semblables aux deux premières, qu'il publia, il auroit été aussi inférieur à Corneille, que l'a prétendu Mr. de St. Evremont. Mais c'est l'Auteur de *Andromaque*, de *Britannicus*, de *Mithridate*, de *Iphigénie*, de *Phédre*, de *Atthalie*, qu'il faut comparer à celui des *Horaces*,

H

de

VI.

de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Pompée*, de *Rodogune*, & d'*Heraclius*. Si Monsieur de St. Evremont eût entrepris ce parallèle, & qu'il se fût dépouillé des préjugés, qu'il avoit en faveur de *Corneille*, il se seroit bien gardé d'abaïsser *Racine*, autant qu'il l'a fait. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'on ne doit point s'arrêter à ce que Mr. de St. Evremont a écrit sur le mérite de *Racine*, dans cette Dissertation; puisque le véritable *Racine* n'existoit point encore, pour ainsi dire. Ceux qui sont venus après Mr. de St. Evremont, & qui ont pu opposer les plus belles Pièces de *Racine* aux plus belles de *Corneille*, ont partagé, également, leurs éloges: quelques uns même ont donné la préférence à *Racine*.

Monsieur de Longepierre semble avoir décidé, clairement, que Mr. de *Corneille*, quoi qu'il entendît, parfaitement, le Théâtre, en avoit cependant une connoissance moins profonde, que Mr. de

Racine

Racine. „ Chez Mr. Corneille, * dit-il, les
 „ fins connoisseurs remarquent, avec admi-
 „ ration, & tous les autres sentent, avec
 „ plaisir, une grande connoissance du
 „ Théâtre. Il regne, dans toutes ses Pièces,
 „ une belle économie ; on discerne, aisé-
 „ ment, qu'elles sont conduites par une
 „ main de Maître, qui manie son sujet à son
 „ gré, qui paroît s'en jouer & qui est tou-
 „ jours fort au dessus. Mr. Racine n'en-
 „ tend pas moins bien le Théâtre, quoi-
 „ qu'on veuille dire ; au-contraire, bien
 „ des gens ne lui rendent pas, là-dessus,
 „ toute la justice, qu'il mérite, & pronon-
 „ cent, hautement, en faveur de Mr. Cor-
 „ neille : mais il ne faut pas toujours se
 „ laisser entrainer au torrent de l'opinion,
 „ & il est bon de ne pas asservir sa raison
 „ aux préjugés d'autrui. N'en déplaise à
 „ ceux, qui sont d'un sentiment opposé,
 „ les choses me paroissent assez égales,
 H 2 ,pour,

*Parallele de Corneille & de Racine par Mr. de Lon-
 gepierre inséré dans le IV. Tome du Jugement
 des Savans par Baillet. pag. 377. Edit. in 4to.

„pour ne rien dire de plus, en faveur de
 „Mr. de Racine : au-moins, est-il certain,
 „que j’y-trouve souvent plus d’union dans
 „l’action, & que mon attention n’y-est
 „point détournée, avec violence, par ces
 „Scènes coupées, désunies & hors d’oeu-
 „vre, telles qu’il y en a plusieurs, par exem-
 „ple, dans le *Cid*.

L’Auteur du Parallele auroit pu citer
 bien d’autres Pièces, que le *Cid*; *Oedippe*,
Pompée, *Nicomede* &c. Les connoisseurs
 conviennent tous, aujourd’hui, que Racine
 s’est plus appliqué à suivre, exactement,
 les règles du Théâtre, que n’a fait Corneil-
 le : il est vrai, que ce dernier a tiré sou-
 vent des avantages des fautes, qu’il a com-
 mises, & que ces fautes ont occasionné de
 grandes beautez. Les Scènes, qui amènent
 les deux Scènes, où *Chimène* & *Rodrigue*
 disent de si tendres & de si belles
 choses, sont défectueuses ; mais ces deux
 sont ravissantes & sont toujours, après un
 Siècle, un plaisir nouveau : personne ne
 s’est

s'est jamais lassé de les lire, ou de les ouir déclamer. Cependant, ces beautéz, produites par des défauts considérables, ne peuvent être mises, justement, en paralelle avec les beautéz de Racine, qui sont amenées par d'autres beautéz, toûjours régulières & toûjours conformes aux règles établies par les Maîtres de l'art.

Je passe de la connoissance du Théâtre au stile & à la versification. Le Stile de Corneille est éleve, majestueux; mais cette grandeur & cette noblesse sont souvent mêlées de dureté &, quelque fois, même de bassesse. Il arrive, assez souvent, que, dans les endroits les plus sublimes, ou Corneille s'éleve au dessus du reste des hommes, ou il fait penser les Romains & les Grecs plus noblement, qu'ils ne pensèrent jamais, il employe des expressions basses & indignes de la beauté des sentimens, de l'élevation des pensées & de la dignité de la Tragédie. Dans *Nicoméde*, par exemple, au milieu d'un des



plus beaux endroits, il tombe, tout à
coup dans le bas comique.

Madame, encore un coup, cet homme
est-il à vous?

Et, pour vous divertir, est-il si néces-
saire,

Que vous ne lui puissiez ordonner de
se taire?

Ces vers seroient, à peine, supportables,
dans une Comédie, passablement, écrite:
il est vrai, qu'après être tombé si bas,
Corneille redevient, tout a coup, le grand
Corneille, & qu'à ces vers il fait succéder
ceux-ci.

Puisqu'il vous a déplu, vous traitant
de Romain,

Je veux bien vous traiter en Fils de
Souverain &c.

Voilà le noble, qui reprend le dessus sur
le trivial. Mais chez Racine, jamais le
grand n'est allié au mauvais, pas même au
médiocre & j'ay déjà remarqué, qu'un
des

des grands talens de Racine, étoit de dire, noblement, les choses les plus simples. Son stile est magnifique, égal, doux, agréable, naturel; il relève, merveilleusement, la beauté des pensées: Il n'y-a rien, dans ses Ouvrages, de dur, d'enflé, de guindé, de sec, de rempant: & dans Corneille, à peine trouve-t-on, je ne dis pas une Tragédie, je ne dis pas un Acte, mais une Scène, où l'on ne rencontre quelques vers, ou durs, ou enflés, ou guindez, ou secs. Tout homme, qui a du goût & qui lit les Tragédies de Corneille, peut se démontrer, aisément, cette vérité. Il y-a des vers durs & secs, dans la superbe Scène de *Cinna* & d'*Auguste*; il y-en a d'enflés, dans les plus beaux morceaux de la *Mort de Pompée*; il y-en a de quindez, dans les belles Scènes du *Cid*.

Quoi! du sang de mon Père encor toute trempée

----- plonge la
dans le mien

H 4

Et

Et fais lui perdre ainsi la teinture du sien.

Des idées aussi quintessentiées ne peuvent être souffertes, que dans le Tasse, ou dans quelque autre Poète Italien.

Quant à la Versification de Racine, il n'y-a personne, qui ose lui comparer celle de Corneille; excepté quelque Suabe, ou quelque Dalecarlien. Racine par sa versification, ne dément point la beauté de son stile; elle est aisée, nombreute, magnifique, noble: & sa grandeur & sa noblesse ne la rendent jamais, ni difficile, ni confuse. Un Auteur moderne a remarqué, judicieusement, que Racine a employé, dans ses Tragédies &, sur tout, dans ses dernières, *certaines expressions figurées & sublimes, qui ont autant de beauté que d'éclat, & qui répondent admirablement, au caractère pompeux de la Tragédie.* Je me contenterai de donner, ici un exemple de ces expressions figurées & sublimes: en lisant *Iphigénie, Phédre, Esther*

Esther &, sur tout, *Athalie*, on en trouve dans presque toutes les Scènes, qui sont susceptibles du pathétique.

* Et quel tems fut jamais si fertile en miracles?

Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,

Peuple ingrat? Quoi toujours les plus grandes merveilles,

Sans ébranler ton cœur, frapperont ton oreille?

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours

Des prodiges fameux, accomplis en nos jours;

Des Tyrans d'Israel les célèbres disgrâces;

Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;

L'impie Achab détruit, & de son sang trempé

H s

Le

Athalie Act. I. Scén. I.

Le champ, que, par le meurtre, il avoit
 usurpé;
 Prés de ce champ fatal, Jézabel immo-
 lée,
 Sous les pieds des chevaux cette Reine
 foulée,
 Dans son sang inhumain les chiens dé-
 falterez,
 Et de son corps hideux les membres
 déchirez;
 Des Prophètes menteurs la troupe con-
 fonduë,
 Et la flamme du Ciel sur l'autel descen-
 duë;
 Elie aux Elémens parlant en Souverain,
 Les Cieux par lui fermez & devenus
 d'airain,
 Et la terre trois ans sans pluye & sans
 rosée;
 Les morts se ranimans à la voix d'E-
 lisée;
 Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans;

Un

Un Dieu tel aujourdhuy qu'il fut dans
tous les tems.

La versification de Corneille, quoi
qu'inférieure, de beaucoup, à celle de
Racine est pourtant belle, en général; mais
elle ne se soûtient point, souvent elle est
dure, décharnée & rampante; Elle est
même, quelque fois, obscure, dans les
plus belles Scènes.

* Je vis votre Royaume entre ces murs
réduit,

Je crus mort vôtre Père: & sur un si
faux bruit,

Le Peuple mutiné voulut avoir un
Maître.

J'eus beau le nommer lâche, ingrat, par-
jure, traître,

Il falut satisfaire à son brutal désir
Et, de peur qu'il en prit, il m'en falut
choisir.

L'empressement que le Peuple témoi-
gne,

Rodogune Act. 2. Scen. 3.

gne, d'avoir un Roi ne peut être appelé
un désir brutal: ces mots ont, ordinaire-
 ment, une signification bien différente ;
 l'éloignement de ce vers,

Et, de peur qu'il en prit, il m'en falut
 choisir,

rend le discours confus: outre qu'il au-
 roit falu dire &, *de peur qu'il n'en prit, il*
m'en falut choisir un. Voici encore un
 autre endroit défectueux, pris dans une
 des meilleures Scènes.

PTOLOMEE.

* Vous etes généreuse, & j'avois at-
 tendu

Cet office de sœur, que vous m'avez
 rendu.

Mais cet illustre amant vous a bientôt
 quittée !

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la Ville ex-
 citée,

II

Il a voulu lui même appaiser les débats,
 Qu'avec nos Citoyens ont eu quelques
 soldats:

Et moi, j'ay bien voulu moi-même vous
 redire

Que vous ne craigniez rien pour vous,
 ni vôtre Empire,

Et que le grand César blâme vôtre action
 Avec moins de courroux que de com-
 passion.

Voilà la versification la plus foible & la
 plus décharnée. Quel pitoyable vers!

Et moi j'ay bien voulu moi même vous
 redire.

Les deux précédens ne sont guères meil-
 leurs : Pradon auroit versifié dans ce
 goût.

Sur quelque brouillerie en la Ville
 excitée

Il a voulu lui même appaiser les débats.

Qui croiroit que le même Poëte, qui a
 fait ces vers, a composé les magnifiques,
 qui les suivent. Un

Un coeur né pour servir fait mal com-
me on commande ;
Sa puissance l'accable alors qu' elle est
trop grande :

Et sa main, que le crime, en vain, fait
rédouter,
Laisse choir le fardeau, qu'elle ne peut-
porter,

Quelles idées nobles & grandes ! Diroit-
on qu'un Poète, qui les a rendus aussi
bien, puisse avoir dit, très médiocrement,
des choses fort triviales, un instant au-
paravant ? Un Auteur moderne, * en par-
lant de cette différence, qu'on apperçoit
entre Corneille & Corneille, dit que
l'esprit frappé de cette disproportion s'in-
digne de cet assemblage bizarre des choses
les plus hautes & les plus communes. Quant
à moi, j'avoué qu'il m'est souvent arrivé
d'admirer, avec surprise, comment cela
se pouvoit allier, & comment un génie
tel que celui de Corneille, pouvoit ram-
per ainsi & tomber, tout à coup, du plus
haut point de son élévation.

Après

* Longepierre.



Après avoir examiné le stile & la ver-
sification ; je viens aux sentimens. Les
Héros de Mr. Corneille ont quelque cho-
se, qui les caractérise & qui les élève au-
dessus du reste des mortels. Qui peut
n'être pas frappé & saisi d'admiration, en
voyant représenter le cinquieme Acte de
Cinna ? Quel est le spectateur, qui ne sen-
te un mouvement, qui l'élève au dessus de
lui-même, en entendant dire à Auguste,
qui tient en sa puissance deux personnes
qu'il a comblées de biens & qui, peu con-
tentes d'avoir conjuré contre lui, osent
encore s'en vanter à ses yeux, quel est,
dis-je, le spectateur ; qui voyant Auguste
dans cette situation, ne soit saisi d'admira-
tion, en lui entendant dire.

*En est-ce assez, ô Ciel ! & le sort, pour
me nuire,

A-t-il quelqu'un des miens, qu'il veuille
encor séduire ?

Qu'il joigne à ses efforts le secours des
Enfers ;

Je

Cinna Act. V. Scen. dernière.

Je suis Maître de moi, comme de
 l'Univers,
 Je le suis, je veux l'être, ô Siecles !
 ô Mémoire !
 Conservez à jamais ma dernière victoire :
 Je triomphe aujourdhuy du plus juste
 courroux,
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à
 vous.
 Soyons amis, Cinna, cest moi, qui t'en
 conjure ;
 Comme à mon ennemi, je t'ai donné
 la vie :
 Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
 Je te la donne encor comme à mon
 affassin.
 Commençons un combat, qui montre,
 par l'issuë,
 Qui l'aura mieux de nous, ou donnée,
 ou recuë.
 Tu trahis mes bienfaits ; je les veux
 redoubler :
 Je t'en avois comblé ; je t'en veux ac-
 cabler.

Peut-

Peut-on rien voir de plus noble, de plus grand, que ces sentimens, & de plus majestueusement exprimé ? Les Femmes, dans Corneille, n'ont, ni moins de grandeur, ni moins de magnanimité, que les Hommes. Est-il rien de plus beau & de plus sublime, que le discours de Cornélie à César.

* César, car le destin, que dans tes fers
je brave,

Me fait ta prisonnière, & non pas ton
esclave,

Et tu ne prétends pas qu'il m'abbate le
cœur

Jusqu'à te rendre hommage & te nom-
mer Seigneur;

De quelque rude trait, qu'il m'ose a-
voir frappée,

Veuve du jeune Crasse & veuve de
Pompée,

Fille de Scipion & pour dire encor
plus,

Romaine, mon courage est encore au
dessus :

I

F

La Mort de Pompée Act. III. Scen. 5.

Et de tous les affauts, que sa rigueur me
livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de
vivre.

Jay vu mourir Pompée, & ne l'ai pas
suivi:

Et bien que le moyen m'en aît été ravi,
Qu'une pitié cruelle a mes douleurs
profondes

M'aît ôté le secours & du fer & des on-
des,

Je dois pourtant rougir, après un tel
malheur,

De n'avoir pu mourir d'un excès de
douleur.

Ma mort étoit ma gloire, & le dessein,
m'en prive

Pour croître mes malheurs & me voir
ta captive.

* * *

César, de ta victoire écoute moins le
bruit:

Elle n'est que l'effet du malheur, qui
me suit.

Je

Je l'ai portée pour dot chez Pompée &
chez Crasse;

Deux fois du monde entier j'ay causé
la disgrâce;

Deux fois de mon hymen le noeud mal
afforti

A chassé tous les Dieux du plus juste
parti,

Heureuse en mes malheurs, si ce triste
hymenée

Pour le bonheur de Rome à César m'eut
donnée;

Et si j'eusse avec moi porté dans ta
maison

D'un astre envenimé l'invincible poison,
Car enfin n'attends pas, que j'abaisse ma
haine;

Je te l'ai déjà dit, César je suis Romaine;

Et, quoique ta captive, un cœur com-
me le mien,

De peur de s'oublier ne te demande
rien,

Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble
ou s'humilie,

Souviens toi seulement, que je suis
Cornélie.

Ces vers sont dignes d'être gravez, sur des feüilles d'or, dans le Temple de Mémoire. Quelle grandeur d'ame, quelle noblesse, quels sentimens, quelle élévation de génie &, en même tems, quel stile sublime & quelle versification forte & nerveuse ! Quoique ce morceau soit merveilleux il ne faut pourtant pas se figurer qu'on n'en puisse point trouver, dans Racine, qui l'égale. J'en pourrois rapporter ici plusieurs, que je me contenterai d'indiquer. Les sentimens d'Andromaque, dans la première Scène du quatrième Acte ; ceux de Monime, prête à prendre le poison, que lui envoie Mithridate, sont bien aussi nobles & aussi magnanimes, que ceux de Cornélie : je crois même, que, dans les sentimens des Héroïnes de Racine, on sent quelque chose de plus vrai, de plus touchant &, par conséquent de plus agréable. Ce qui affecte le cœur & l'esprit plat toujours plus, que ce qui

ne touche, simplement, que l'esprit. Qui
 peut n'être point émû, agité, ravi, &, en
 même tems, attendri, par les sentimens
 nobles & tendres d'Iphigénie embrassant
 son Pere, qui va la faire conduire à la
 mort.

* Cessez de vous troubler, vous n'êtes
 point trahi.

Quand vous commanderez vous ferez
 obéi.

Ma vie est votre bien. Vous voulez le
 reprendre,

Vos ordres sans détour pouvoient se
 faire entendre.

D'un oeil aussi content, d'un cœur
 aussi soumis

Que j'acceptois l'Epoux, que vous m'a-
 viez promis,

Je saurai, s'il le faut, victime obéissan-
 te,

Tendre au fer de Calchas une tête in-
 nocente,

Et respectant le coup par vous même
ordonné,
Vous rendre tout le sang, que vous
m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéif-
lance
Paroît digne à vos yeux d'une autre ré-
compense ;
Si d'une Mère en pleurs vous plaignez
les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je
suis
Peut-être assez d'honneurs environnent
ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me soit
ravie.
* * *
Non que la peur du coup, dont je suis
menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée,
Ne craignez rien, mon cœur de votre
honneur jaloux
Ne fera point rougir un Père tel que
vous,

Et

Et si je n'avois eu que ma vie à défen-
 dre,
 J'aurois sù renfermer un souvenir si ten-
 dre.
 Mais a mon triste sort, vous le savez,
 Seigneur,
 Une Mère, un Amant attâchoient leur
 bonheur.
 Un Roi digne de vous a cru voir la
 journée,
 Qui devoit éclairer nôtre illustre Hy-
 menée.
 Déjà sur de mon cœur à sa flamme
 promis
 Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez
 permis.
 Il fait votre dessein, jugez de ses allar-
 mes;
 Ma Mère est devant vous, & vous voyez
 ses larmes.
 Pardonnez aux efforts, que je viens de
 tenter,
 Pour prévenir les pleurs, que je leur vai
 coûter.

Les sentimens d'Iphigénie n'ont pas moins de grandeur, que ceux de Cornélie. Avec quelle fermeté, cette jeune Princesse ne voit-elle point l'approche de la mort! Avec quel courage ne va-t-elle point à l'autel, où elle doit être sacrifiée! Peut-on rien dire de plus grand, que l'assurance, qu'elle donne à son Pere, qu'elle ne fera jamais paroître une crainte, qui puisse paroître indigne d'elle? Elle est moins sensible à la perte de la vie, qu'à la douleur de sa Mère, & ce quelle dit de son Amant est si tendre, si bien amené & si noble, en même tems, qu'il est impossible aux spectateurs de ne pas répandre des larmes & de n'être pas saisis de la plus forte douleur, en voyant une Princesse, aussi digne de vivre prête à être immolée.

J'ay dit, en parlant des Héros de Cornélie, qu'ils s'élevoient par leurs sentimens, infiniment au dessus des autres mortels. Ils ne sont point cependant supérieurs, même dans les endroits, où ils
font



font les plus grands, a ceux de Racine.
 Qu'on examine, attentivement, les beautés sublimes des caractères les plus brillans de Corneille; on n'en trouvera aucunes, auxquelles on ne puisse comparer celles, dont Racine a enrichi le caractère de Mithridate. Rien n'est plus beau (& je ne sai même si quelque chose l'est autant) que la mort de Mithridate.

*Cessez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.

Mon sort de sa tendresse & de son amitié
 Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié :

Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,

Ne doit point, par des pleurs, être deshonnorée.

J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pu.
 La mort dans ce projet m'a seule interrompu,

Ennemi des Romains & de la Tyrannie,
 Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie :

I 5

Et

* Mithridate Acte V. Scène dernière.

Et j'ose me flatter qu'entre les Noms
 fameux,
 Qu'une pareille haine a signalé contre
 eux,
 Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
 Ni de jours malheureux plus rempli leur
 Histoire.
 Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon
 dessein
 Rome en cendre me vit expirer dans
 son sein.
 Mais, du-moins, en mourant quelque
 joye me console.
 J'expire environné d'ennemis, que j'im-
 mole :
 Dans leur sang odieux j'ay pû tremper
 mes mains :
 Et mes derniers regards ont vû fuir les
 Romains.

* * *

Mon Fils, songez à vous ; gardez vous
 de prétendre
 Que de tant d'ennemis vous puissiez
 vous défendre,



Bientôt tous les Romains de leur honte
 Viendront ici sur vous fondre de tous
 côtes.

Ne perdez point le tems, que vous
 laissez leur fuite,
 A rendre à mon tombeau des soins, dont
 je vous quitte :

Tant de Romains sans vie en cent lieux
 dispersez.

Suffisent à ma cendre, & l'honorent
 assez.

Que ceux, qui veulent élever, pour les
 sentimens, les Héros de Corneille au-
 dessus de ceux de Racine, lisent, s'il est pos-
 sible, sans prévention, ce morceau. Je
 suis certain, qu'ils décideront, moins har-
 diment, qu'ils ne font, & qu'ils convien-
 dront, qu'il n'est point d'endroit de Cor-
 neille, quelque noble & quelque grand
 qu'il soit, auquel on ne puisse opposer
 quelque endroit de Racine, qui ne lui cé-
 dera point, pour la noblesse des senti-
 mens & pour la grandeur des pensées.

Les

Les Partisans de Corneille vantent beaucoup l'art, qu'il y-a dans ses Pièces. Il est vrai qu'il y-en a infiniment, mais il n'y-en a pas moins dans celles de Racine : & si on ne l'apperçoit pas autant, c'est à cause du naturel qui y regne : on peut dire hardiment, qu'il est si bien employé & si habilement mis en oeuvre, qu'il ne paroît absolument qu'aux yeux des véritables connoisseurs.

Quand aux Portraits, on ne sauroit disputer à Corneille d'être un grand Peintre. Mais, oserois-je le dire, ces portraits, à force d'être grands & sublimes, ne sont pas toujours ressemblans : ils s'éloignent même, quelque fois de la Nature. Racine, au contraire, ne s'écarte jamais de cette même Nature ; il la consulte par tout, comme l'oracle de la vérité ; il l'embellit par des idées nobles & sublimes ; mais il ne la déguise jamais assez, pour qu'on puisse la méconnoître. Les Portraits de Corneille peuvent être comparez aux Tableaux
du



Tableaux du Pousfin. Ce Peintre avoit fait les principales études d'après les Figures Antiques : aussi ses Tableaux sont-ils, corrects, sçavans ; mais ils conservent quelque chose, qui sent le goût Statuaire & qui n'est point dans la nature. Les Portraits, au-contraire, de Racine ressemblent aux Figures charmantes, qu'a peint le Corregge, où la Nature, mais la belle Nature, est représentée avec toutes les graces & tout le goût possible,

L'amour est une passion, dont Corneille a peu connu les mouvemens : rarement les a-t-il bien exprimé. Si l'on excepte Pauline dans Polieucte, & Chiméne dans le Cid, toutes les autres Heroines de ses Pieces ont un espèce d'amour mixte (si j'ose me servir de ce terme) qui est un composé de tendresse, de politique & de grandeur, qui ne se trouve point dans la Nature. Le caractère d'Emilie, dans Cinna, a quelque chose de faux, que toute la grandeur Romaine a bien de la peine

L'amour de Cléopatre, dans la Mort de Pompée, me paroît encore plus singulier, que celui d'Æmilie. Dans Sertorius, la principale Héroïne de la Pièce ne veut épouser Sertorius, que pour punir Pompée, qu'elle aime cependant infiniment. Je le répète encore, le véritable amour produit d'autres effets : Racine les a connu a merveille. Hermione, dans un emportement, ordonne à Oreste de tuer Pyrrhus, qu'elle aime : elle se tuë elle même ensuite de desespoir, sur le corps de cet Amant. La colére, le premier mouvement peuvent porter une amante outragée & jalouse aux excès les plus violens ; mais l'amour ne fera jamais épouser, par vengeance, un homme, qu'on n'aimera point : cela peut arriver dans le cours de la vie, après quelques mois, ou plûtôt quelques années, qui ont été employées à effacer, en partie, le souvenir de l'Amant aimé. Introduire de pareilles situations dans une Tragédie, dont la durée peut avoir, tout au plus, vingt quatre heures ;

C'est

c'est connoître peu les véritables mouve-
mens, que l'amour cause dans les coeurs.
Quelque fois Corneille, oserois-je le dire,
rend ses Héros ridiculés, par la manière
dont ils parlent d'amour: il leur fait dire
des puérilitez, qui sont sensibles aux es-
prits les plus simples. Qui ne riroit,
d'entendre César dire á Cléopatre.

*Mais, ô Dieux, ce moment, que je vous
ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame
agitée :
Et ces soins importuns, qui m'arra-
choient à vous,
Contre ma grandeur même allumoient
mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être si con-
traire,
De rendre ma présence ailleurs si né-
cessaire.
Mais je lui pardonnois au simple sou-
venir

Du

* La Mort de Pompée Act. IV. Scène 3.

Du bonheur, qu'à ma flamme elle fait
obtenir.

C'est elle, dont je tiens cette haute
espérance,

Qui flatte mes désirs d'une illustre ap-
parence,

Et fait croire à César, qu'il peut former
des vœux,

Qu'il n'est pas tout à fait indigne de
vos feux.

Il est bon de remarquer que tout ce *grand*
trouble, qui avoit si fort agité l'ame de
César, & qui avoit allumé son courroux con-
tre sa grandeur, ne provenoit que de
ce qu'il avoit été obligé d'aller ap-
paier quelque tumulte, qui pouvoit
avoir duré une heure, tout au plus.

Il est assez plaisant de voir le Vainqueur
de Pompée dire tant de niaiseries, pour
avoir été une heure éloigné de Cléo-
patre: il ne l'est guères moins, de voir la
timidité de César & le doute, où il est,

K

s'il

s'il est digne d'offrir ses vœux à Cléopâtre.
 Cette timidité est d'autant plus singulière,
 que César regarde une Reine comme quel-
 que chose de beaucoup moins respecta-
 ble qu'une simple Romaine. Il s'est expli-
 qué, clairement, sur ce sujet, dans une
 Scène qui précède sa galante déclaration.

* Choisissez lui, Lepide, un digne ap-
 partement :

Et qu'on l'honore ici; mais en Da-
 me Romaine,
 C'est à dire, un peu plus qu'on n'ho-
 nore la Reine

Il y-a encore d'autres endroits dans la
 même Scène avec Cléopâtre, où César
 dit les choses du monde les moins sen-
 sées.

* Oui, Reine, si quelqu'un, dans ce
 vaste Univers,
 Pouvoit porter plus haut la gloire de
 vos fers,

S'il

* Acte III Scène 5.

* Acte IV, Scene 3.

Tout cède autour de vous: c'est à vous
à vous rendre:

Votre cœur la promis, voudra-t-il s'en
défendre?

Et lui seul pourroit-il échapper aujour-
dhuy

A l'ardeur d'un vainqueur, qui ne cher-
che que lui.

Il est ridicule, de faire passer Alexandre
dans les Indes, principalement, pour voir
Cléofile, & de lui faire débiter des fleu-
rettes de Petits-Maitres. Mais l'est il
moins, de ne faire combattre Jules-
César, à la Bataille de Pharsale, que pour
se rendre digne des bontez de Cléopatre,
& d'attribuer le gain de cette même ba-
taille aux charmes & aux appas de la
belle Reine d'Egypte,

* C'étoit pour m'acquérir un droit si
précieux,

Que combattoit par tout mon bras am-
bitieux:

Et



Et dans Pharfale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vain-
cre Pompée.

Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des
combats

M'y-favorisoit moins que vos divins ap-
pas :

Ils conduisoient ma main ; ils enfloient
mon courage ;

Cette pleine victoire est leur dernier
ouvrage ;

C'est l'effet des ardeurs, qu'ils dai-
gnoient m'inspirer.

Ne pourroit-on pas, avec juste raison,
ajouter César aux *Heros de Roman de*
Despreaux? Je suis certain, qu'il figure-
roit parfaitement, dans le Dialogue, qu'a
fait cet Auteur. *Hélas, lui diroit Pluton,*
à quoi pensez vous, Jules César? Il faut que
vôtre cervelle soit, entièrement, dérangée.
Faites vous attention à tous ceux qui vous
écoutent? Et pour qui les prénez vous, lors-
que vous voulez leur persuader, que vous
vous battiez à Pharfale pour l'amour d;

Cléopâtre ? La surprise de Pluton augmenteroit encore bien davantage, lorsque César lui répondroit,

* Tout miracle est facile où mon amour s'applique.
 Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique;
 Qu'à montrer mes Drapeaux au reste épouvanté
 Du parti malheureux, qui m'a persécuté:
 Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire
 Par l'impuissance enfin prendra soin de me plaire:
 Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
 Immoler à vos pieds la haine & son orgueil.
 Encore une défaite, & dans Alexandrie
 Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie:

Et

Et qu'un juste respect conduisant les
regards
A votre chaste amour demande des
Césars.

Il me semble d'ouïr Pluton s'écrier: *Ha! César, vous êtes, tout à fait, devenu fou, le changement de climat vous a été préjudiciable, & les chaleurs de l'Egypte ont dérangé votre cerveau. Quoi! César veut que Rome humiliée vienne tomber aux pieds d'une Reine; il veut que cette même Rome lui demande de répudier une Romaine, pour prendre une Etrangère, qui donnera des Maîtres aux Romains! Hé! depuis quand avez vous ces visions cornuës, vous, qui pensiez si différemment, lorsque vous viviez? Est ce que vous avez bû de l'eau du fleuve Lethé, qui vous a fait perdre la mémoire de vos anciens sentimens? Si Pluton eût connu la Tragédie de la Mort de Pompée il auroit pu combattre les sentimens ridicules de César par ceux, qu'il y-a dans la même Pièce, & qui sont dignes d'un véritable Romain.* Il auroit dit, sans

doute, à cet Empereur: Et quoi! César,
 avez vous oublié, dans un instant, ce que
 vous avez répondu à Ptolomée, lorsqu'il
 vous a dit! *Seigneur, montez au Trône,
 & commandez ici?* Vous avez rejeté, très
 noblement, cet offre, comme indigne
 d'un Romain.

* Connoissez vous César de lui parler
 ainsi?

Que m'offriroit de pis la fortune en-
 nemie

A moi, qui tiens le Trône égal à l'infamie?

Certes, Rome, à ce coup, pourroit bien
 se vanter

D'avoir eu juste lieu de me persécuter;
 Elle, qui d'un même oeil les donne &
 les dédaigne;

Qui ne voit rien aux Rois, qu'elle aime
 ou qu'elle craigne;

Et qui verse en nos cœurs, avec l'ame
 & le sang,

Et la haine du nom, & le mépris du
 rang.

Com-

* Act, III. Scène 2.

Comment accorder l'idée, que César & les Romains avoient des Rois, avec la promesse de ce même César à Cléopatre? Il y-a, dans tout cela, un contraste, qui frappe & qui seroit aujourd'hui tomber une nouvelle Pièce, cependant ce contraste se trouve dans une des meilleures Pièces de Corneille. Je laisse aux véritables connoisseurs, qui jugent, sans passion, à décider, si Corneille a toujours fait parler les Romains en Romains, & si, comme le prétend Mr. de St. Evremont, il ne les a jamais fait descendre de leur grandeur, même en leur prêtant les foiblesses de l'amour. Que diroient les ennemis de Racine, s'il avoit fait dire à César, que Rome viendroit demander un Empereur à une Reine, & qu'il eût dit, un instant auparavant, au Frère de cette Reine.

Vous qui devez respect au moindre des Romains.

On trouve, dans les Pièces de Corneille des endroits, où le Poëte, en élevant



vant l'esprit des Spectateurs, l'émeut, l'ex-
 cite & lui cause les plus forts mouvemens :
 il l'étonne par les grands objets, qu'il lui
 presente, & le tient dans une surprise,
 qu'on peut considérer, comme une espé-
 ce d'admiration, qui ne détruit cepen-
 dant ni ne diminuë les effets produits par
 la crainte & la terreur, comme lorsque
 Cléopatre prend la résolution de faire
 mourir ses deux Fils, plutôt que de quit-
 ter la Couronne.

Qui se vange à demi, court lui même
 à sa peine.

Il faut, ou condamner, ou couronner sa
 haine.

Dût le Peuple en fureur, pour ses Maî-
 tres nouveaux,

De mon sang odieux arroser leurs tom-
 beaux ;

Dût le Parthe vainqueur me trouver
 sans défense ;

Dût ce Ciel égalér le supplice à l'offense :

Trô-

Trône, à t'abandonner je ne puis con-
sentir.

Par un coup de tonnerre il vaut mieux
en sortir.

Il vaut mieux mériter le sort le plus
étrange.

Tombe sur moi le Ciel, pourvû que je
me vange,

J'en recevrai le coup d'un visage remis.

Il est doux de périr après les ennemis:

Et de quelque rigueur, que le destin me
traite,

Je perds moins à mourir, qu'à vivre leur
sujette.

Il y-a, dans ces vers, une force, qui frap-
pe, qui étonne les spectateurs, qui les
emeut, qui leur cause des mouvemens,
auxquels ils ne sauroient résister: l'esprit
est élevé, saisi, enchanté, mais le coeur
n'en est pas moins effrayé; l'admiration
enfin ne diminuë rien de la terreur. Ra-
cine a, parfaitement, imité Corneille,
dans ces endroits, qui paroissent inimita-
bles. Dans *Iphigénie*, dans *Bajazet*, dans
Atba-

Athalie, il y a plusieurs morceaux, qui ne sont point inférieurs à celui, que je viens de citer. Tel est, par exemple, l'emportement d'*Athalie*,

*Oui, ma juste fureur, & j'en fais vanité,
 A vengé mes Parens sur ma Postérité.
 J'aurois vû massacrer & mon Père &
 mon Frère,
 Du haut de son Palais précipiter ma
 Mère,
 Et, dans un même jour, égorger, à la
 fois,
 Quel spectacle d'horreur! quatre vingt
 Fils de Rois?
 Et pourquoi? pour venger je ne fai
 quels Prophètes,
 Dont elle avoit puni les fureurs indis-
 cretes.
 Et moi, Reine sans coeur, Fille sans
 amitié,
 Esclave d'une lâche & frivole pitié,
 Je n'aurois pas, du moins, à cette
 aveugle rage

Ren-

* *Athal.* Act. II, Scen. 7.



Rendu meurtre pour meurtre, outrage
 pour outrage,
 Et de vôtre David traité tous les Ne-
 veux,
 Comme on traitoit d'Achab les restes
 malheureux ?
 Où serois-je aujourd'huy, si domptant
 ma foiblesse
 Je n'eusse d'une Mère étouffé la tendresse,
 Si de mon propre sang ma main versant
 des flots
 N'eût, par ce coup hardi, reprimé vos
 complots ?
 Enfin, de votre Dieu l'implacable ven-
 geance
 Entre nos deux maisons rompit toute
 alliance,
 David m'est en horreur, & les Fils de
 ce Roi,
 Quoique nez de mon sang, sont étran-
 gers pour moi.

Il y-a encore une chose, dans laquelle ex-
 celle Mr. de Corneille ; c'est à traiter des
 matières de politique ; on ne sauroit assez
 admi-

admirer la dextérité, avec laquelle il conduit une intrigue de Cour. Il développe avec une habileté infinie, un mystère de Cabinet; sa Politique est profonde, rien n'est si sage, ni si raffiné, que ses maximes d'Etat. Mais ce talent n'est point inconnu à Mr. de Racine: il le possède au suprême degre, & l'a mis dans tout son jour dans quelques unes de ses Pièces. Où trouve t-on une Politique plus profonde, que dans les caractères de *Burrhus* & d'*Agrippine*? La Tragédie de *Britannicus* est un chef d'oeuvre de l'esprit humain pour la politique: le caractère du Vizir, dans *Bajazet*, est encore d'une beauté parfaite. Avec quelle sagesse, ce Vizir ne développe t-il pas, à son confident, les raisons de Politique, qui l'engagent à vouloir épouser Atalide!

- - - Voudrois-tu qu'à mon âge
 * Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
 Qu'un coeur, qu'ont endurci la fatigue
 & les ans,
 Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?

C'est

*Bajazet, Act. I. Scen. 1.



C'est par d'autres attraits, qu'elle plait
à ma vûë.

J'aime en elle le sang, dont elle est des-
cendue ;

Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui même assûrer un appui.

Un Vizir aux Sultans fait toûjours quel-
que ombrage :

A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent
leur ouvrage.

Sa dépouille est un bien, qu'ils veulent
recueillir :

Et jamais leurs chagrîns ne nous laissent
viellir

Bajazet au jourd'hui m'honore, me ca-
resse ;

Ses périls tous les jours réveillent sa ten-
dresse :

Ce même Bajazet, sur le Trône affermi,
Méconnoitra peut être un inutile Ami.

Et moi, si mon devoir, si ma foi ne
l'arrête,

S'il ose quelque jour me demander ma
tête,

Je ne m'explique point, Osmin: mais
je prétends,

Que du moins il faudra la demander
longtems.

Je fai rendre aux Sultans de fidèles ser-
vices ;
Mais je laisse au Vulgaire adorer leurs
caprices
Et ne me pique point du scrupule in-
sensé,
De bénir mon trépas, quand ils l'ont
prononcé.
Voici un morceau, qui n'est pas moins
beau que celui, que je viens de rapporter.

ACOMAT.

*Roxane en sa fureur peut raisonner
ainsi.
Mais moi qui voi plus loin, qui, par un
long usage,
Des maximes du Trône ai fait l'appren-
tissage,
Qui d'emplois en emplois vieillî sous
trois Sultans.
Ai vû de mes pareils les malheurs
éclatans,

Je

*Ibid, Act. IV, Scen. 7.

Je fai , sans me flatter , que de sa seu-
le audace

Un Homme tel que moi doit attendre
sa grace.

Et qu'une mort sanglante est l'unique
traité,

Qui reste entre l'Esclave & le Maître
irrité.

On louë encore Mr. de Corneille , de
ce qu'il a fait plusieurs Tragédies, dont
le sujet est, excessivement , simple : on
cite, entr'autres celui de Cinna, qui n'est
que la découverte d'une conspiration con-
tre Auguste , & le pardon généreux de
cette même conspiration. Mais Racine à
fait la plus belle Pièce avec autant de
simplicité. Athalie est une Tragédie par-
faite : & cependant Mr. de Racine le Fils
a eu raison de dire, dans une Epître à Mr.
de Valincourt, que ce Chef- d'oeuvre
avoit été fait.

Avec le seul secours d'un Prêtre
& d'un Enfant.

Je me garderai bien de prétendre, que
Mr. de Racine a surpassé Corneille : il me

suffit de prouver, qu'il l'a égalé. Cependant, bien des grands hommes ont donné la préférence à Racine; sur tout, depuis qu'il est mort, & qu'il n'excite plus la jalousie des Auteurs. Mr. Despreaux sembloit avoir prédit, que la mort augmenteroit la gloire de Mr. Racine, & la mettroit dans tout son lustre.

* Sitôt que d'Appollon un génie inspiré,

Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré;

En cent lieux contre lui les cabales s'ama-
massent,

Ses rivaux obscurcis autour de lui
croassent :

Et son trop de lumière, importunant
les yeux,

De ses propres amis lui fait des en-
vieux.

La mort seule ici - bas, en terminant
la vie,

Peut calmer sur son nom l'injustice
& l'envie,

Faire

Faire au poids du bon sens peser tous
 ses écrits,
 Et donner à ses vers leurs legitimes
 prix

* * *

Et qui voyant un jour la douleur ver-
 tueuse
 De Phédre, malgré soi, perfide, in-
 cestueuse,
 D'un si noble travail justement étonné
 Ne bénira d'abord le Siècle infortuné,
 Qui, rendu plus fameux par tes il-
 lustres veilles,
 Vit naître sous tes mains ces pompeu-
 ses merveilles.

Je ne saurois mieux finir cette légère
 comparaison de Corneille & de Racine,
 que par les vers, que Despreaux avoit
 fait pour mettre au bas du Portrait de
 Mr. de Racine.



* Du Théâtre François l'honneur & la
merveille

Il fut, resusciter Sophocle en ses écrits
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs &
les esprits,

Surpasser Euripide & balancer Cor-
neille.

Voici une Note, qu'a fait le célèbre
Commentateur de Despreaux sur ces vers:
mais, encore une fois, je répète ici, de
nouveau, que je me garde bien de vou-
loir me donner les airs de décider entre
Racine & Corneille. Je viens à la Note
du Commentateur: mes Lecteurs en pen-
seront ce qu'ils voudront.

„ *Balancer*
„ *Corneille*, c'est à dire, *balancer la ré-*
„ *putation de Corneille.* Nôtre Auteur
„ d'abord dispose son vers ainsi: *Balan-*
„ *cer Euripide, & surpasser Corneille:* &
„ il ne le changea que pour ne point irri-
„ ter les partisans outrez de Corneille.
„ *Je ne serois point fâché*, disoit-il,
„ *que, dans la suite du tems, que que*
„ *Critique se donne la licence de rétablir*
„ *nom*

* Despreaux Tom. II. pag. 257. Edit. d'Amsterd.



quarts d'un gros Recueil d'Oeuvres posthumes, imprimé par ces Editeurs, qui vivent des sottises des morts.

Les connoisseurs conviennent tous, que les Fables de la Fontaine sont au dessus de ses Contes; autant que l'esprit, qui s'allie à la bonne morale, est au-dessus de l'esprit, qui se livre, entièrement, à des saillies ingénieuses, mais nuisibles aux bonnes mœurs. Il y a dans les Fables de la Fontaine, un fond de Philosophie, qu'on trouve, rarement, dans les meilleurs ouvrages: il avoit puisé les sentimens Philosophiques, qu'il a répandus dans presque toutes les Fables, chez les Auteurs Anciens les plus distinguez, dont la lecture faisoit sa principale occupation. C'est un fait, que nous apprend Mr. l'Abbé d'Olivet: & les preuves, qu'il en donne, sont convaincantes. *On ne s'imagineroit pas, * dit-il, que la Fontaine faisoit ses délices de Platon & de Plutarque. J'ay tenu les exemplaires, qu'il en avoit; il sont notez de sa main à chaque page:*

* Hist. de l'Académie François Tom. II. p. 340.



autre espèce, qui sont de petites histoires morales, gracieusement contées, & qui pourroient être véritables. C'est, ordinairement, dans ses Contes, qu'il a mis ses plus beaux préceptes de morale. Je me contenterai de citer ici un exemple, qui ne peut manquer de plaire à tous les gens de génie; puisque c'est, peut-être, le plus court, mais le meilleur Panegyrique, qu'on ait fait, de l'esprit, la plus naïve & la plus vive Satyre de l'impertinence des riches ignorans.

* Entre deux Bourgeois d'une Ville
 S'emût jadis en différent,
 L'un étoit pauvre, mais habile;
 L'autre étoit riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage;
 Prétendoit que tout homme sage
 Etoit tenu de l'honorer.
 C'étoit tout homme sot: car pour quoi révéres
 Des biens dépourvus de mérite?
 La raison m'en semble petite,
 Mon ami, disoit-il souvent,
 au Savant.
 Vous

* Fable 160.



Vous vous croyez considérable;
 Mais dites moi; tenez vous table?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment?
 Ils sont toujours logez à la troisième chambre;
 Vêtus au mois de Juin, comme au mois de Décembre;
 Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
 La République a bien affaire
 De gens, qui ne dépensent rien:
 Je ne fai d'homme nécessaire,
 Que celui, dont le luxe épand beaucoup de bien.
 Nous en usons, Dieu fait, nôtre plaisir occupe
 L'Artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
 Et celle, qui la porte, & vous qui dédiez
 A Messieurs les gens de Finance
 De méchans livres bien payez.
 Ces mots, remplis d'impertinence,
 Eurent le fort, qu'ils méritoient.
 L'homme lettré se tut: il avoit trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une Satyre.
 Mars détruisit le lieu, que nos gens habitoient:
 L'un & l'autre quitta sa Ville.
 L'ignorant resta sans azile,
 Il recut par tout des mépris;
 L'autre recut par tout quelque faveur nouvelle;
 Cela décida leur querelle.
 Laissez dire les sots: le savoir a son prix.

Il y - a encore, dans plusieurs Fables
de la Fontaine, des traits de Physique, qu'il

y-a placez d'une manière très ingénieuse. Ce n'est pas qu'il s'appliquât beaucoup à la Physique ; mais les conversations & les entretiens journaliers, qu'il avoit eus avec Bernier, le Traducteur & l'Abréviateur des Ouvrages de Gassendi, l'avoient rendu Physicien, pour ainsi dire, sans qu'il s'en appercût. Ce Bernier logeoit, avec lui, chez Madame de la Sablière, qui avoit un génie supérieur, & qui aimoit les Sciences & les Savans. La Fontaine disoit, en parlant de son esprit, *qu'il avoit beauté d'homme, avec grace de Femme*. Cette Dame pourvut, pendant vingtans, aux besoins de la Fontaine, qui, peut être, sans elle, après avoir mangé le peu de bien, qui lui restoit, se seroit trouvé dans de grands embarras.

Le premier Maître de la Fontaine fut Malherbe : Ce fut dans les écrits de ce Poète, qu'il puisa le goût de ses premiers Ouvrages. Mais ensuite il prit Horace, Virgile & Térence pour guides. Il crut entrevoir, dans les Auteurs Latins, une cer-

** Voyez la Fable 188. Sur l'Ami des bêtes: la 38. Sur l'Astrologie Judiciaire &c.*



taine naïveté noble & ingénieuse, qu'il ne trouvoit point dans Malherbe, qui lui paroissoit pécher par être trop beau, ou plutôt, trop embelli. Il s'explique, assez clairement, sur ce sujet, dans l'Épître à l'illustre Mr. Huet, en lui envoyant un Quintilien.

Je pris certain Auteur autrefois pour
mon Maître :

Il pensa me gêner. A la fin, grace aux
Dieux,

Horace, par bonheur ; me dessilla les
yeux.

L'Auteur avoit du bon, du meilleur :
& la France

Estimoit, dans ses vers, le tour & la
cadence.

Qui ne les eût prisés ! j'en demeu-
rois ravi :

Mais ces traits ont perdu quiconque
l'a suivi.

Parmi les Auteurs modernes, Rabe-
lais est celui, qu'il estimoit le plus : cette
préférence pour Rabelais est bien flat-
teuse



teuse pour lui ; quoique disent aujourd-
 huy quelques Critiques sévères. Despréaux
 n'estimoit guères moins Rabelais ,
 que le faisoit la Fontaine : *Il appelloit
 cet Auteur la raison babillée en masque.*
 Un Ecrivain, qui a pour lui les suffrages
 de la Fontaine & de Despréaux, qui n'a-
 voient aucun intérêt particulier de le
 louer, & qui n'étoient point leur Con-
 temporain, ne sauroit être un génie mé-
 diocre ; ou bien il n'y- a plus rien de
 certain dans la République des Lettres. A
 qui s'en rapporter, si les jugemens des
 deux plus grands hommes doivent n'être
 d'aucun poid ? Enfin, quoiqu'il en soit,
 il est certain, que la Fontaine, non seule-
 ment, estimoit, mais même admiroit, Ra-
 belais. Mr. l'Abbé d'Olivet rapporte, à
 ce sujet, une aventure singulière, & qui
 marque bien le caractère ingénu, naturel
 & distrait de la Fontaine. * *Tout le mon-
 de, dit cet Abbé, a entendu raconter là-
 dessus une saillie, dont Mr. de Valincourt
 fut*

* Hist. de l'Academie Françoise Tom. II, pag. 338.

fut témoin. Etant chez Mr. Despreaux, avec Messieurs Racine, Boileau le Docteur & quelques autres personnes, on y-parloit fort de St. Augustin: la Fontaine écoutoit avec cette stupidité, qui étoit, ordinairement, peinte sur son visage. Enfin, il se réveilla, comme d'un profond sommeil, & demanda, d'un grand sérieux, au Docteur, s'il croyoit, que St. Augustin eût plus d'esprit que Rabelais ? Ce Docteur l'ayant regardé, depuis la tête jusqu'aux pieds, lui dit, pour toute réponse ? Prénez garde, Mr. de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers : & cela étoit vrai en effet.

Un autre Auteur, que la Fontaine, estimoit beaucoup, c'étoit Marot, dont il a imité le stile, propre au génie du Conte & de la Fable, à cause de sa charmante naïveté. Le Roman de l'Astrée de Mr. D'Urfé étoit encore un des Livres favoris de la Fontaine: il en tiroit ses images champêtres, dont il a enrichi ses Ouvrages, & embelli sa Poësie. Le portrait, par exemple, qu'il fait de la solitude, dans une de ses Fables, est aussi gracieux, que touchant,

* Elle

* Elle offre à les amans des biens sans
 embarras ;
 Biens purs, préiens du Ciel, qui naissent
 sous les pas ;
 Solitude, où je trouve une douceur se-
 crée ;
 Lieux, que j'aimai toûjours, ne pourrai-
 je jamais,
 Loin du monde & du bruit, goûter
 l'ombre & le frais ?
 O qui m'arrêtera sous vos ombres a-
 ziles ?
 Quand pourront les neufs sœurs, loïn
 des Cours & des Villes ;
 M'occuper tout entier, & m'apprendre
 des Cieux
 Les divers mouvemens, inconnus à nos
 yeux,
 Les noms & les vertus de ces clartez
 errantes
 Par qui sont nos destins & nos mœurs
 différentes !
 Que si je ne suis né pour de si grands
 projets, Du

* Fable 349. *Le songe d'un habitant du Mogol.*

de
 nie
 pro
 il n
 naï
 ses



Du moins, que les ruisseaux m'offrent
de doux objets !

Que je peigne en mes vers quelque
rive fleurie !

La Parque à filets d'or n'ourdira point
ma vie ;

Je ne dormirai point sous de riches
lambris :

Voit-on que le sommeil en perde de
son prix ?

En est-il moins profond & moins plein
de délices ?

Je lui vouë au désert de nouveaux sa-
crifices.

Quand le moment viendra, d'aller trou-
ver les morts,

J'aurai vécu sans soins, & mourrai sans
remords.

La variété, qui regne dans les Fables
de la Fontaine, leur donne une grace infi-
nie : il n'est aucun état de la vie, aucune
profession, aucune vertu, aucun vice, dont
il n'ait fait un portrait aussi spirituel, que
naïf. Il a eu raison de dire, dans une de
ses Fables.

* Gra-



* Graces aux Filles de Mémoire,
 J'ay chanté des Animaux :
 Peur - être d'autres Héros
 Mauroient acquis moins de gloire.
 Le loup en langue des Dieux
 Parle aux chiens dans mes ouvrages ;
 Les bêtes, à qui mieux mieux,
 Y - font divers personnages,
 Les uns fous, les autres sages ;
 De telle sorte pourtant,
 Que les fous vont l'emportant :
 La mesure en est plus pleine.
 Je mets aussi sur la Scène
 Des trompeurs, des scélerats,
 Des Tyrans, & des ingrats,
 Mainte imprudente pécore,
 Force sots, force flatteurs :
 Je pourrois y - joindre encore
 Des Légions de menteurs.

Monfieur de Voltaire voudroit, que
 la Fontaine eût accourci une grande par-
 tie de ses Contes : il a raison. Il y - en a
 plu-

* Fable 169. *Le Dépositaire infidèle.*

plusieurs , en effet , qui sont trop longs , & dans lesquels il se permet des digressions ingénieuses , mais d'une trop grande étendue : on peut même dire , que ses Contes , qui , d'ailleurs , ont des agréments & des tours inimitables , ont , pourtant , moins de pureté & d'exactitude , que ses Fables. Mais , ce qui donne un entier avantage à ses Fables sur les Contes , c'est que les premiers forment le cœur & l'esprit , & que les Contes , quelque ingénieux qu'ils soient , sont capables de jeter , dans la débauche & même dans la crapule , les jeunes-gens , qui les lisent , avec peu de précaution : ils sont même plus dangereux pour les Femmes , que pour les hommes ; parce qu'ils leur apprennent à mépriser un certain point d'honneur , dont il est essentiel , pour leur bonheur , qu'elles ne se départent jamais. Je consens qu'une femme aimable aît un Amant : l'amour est la foiblesse des grands cœurs , je dirois presque volontiers , la vertu ; mais je ne veux point qu'elle soit une Catin. Les Contes de la

M

Fon-

Fontaine n'inspirent point de l'amour,
 mais du libertinage : il semble même
 qu'en plusieurs endroits, cet Auteur
 veuille fournir des armes aux Courtisa-
 nes les plus avides. S'il avoit été payé
 par quelques unes, auroit-il pâ tenir un
 langage, qui fût plus à leur gré, que ce-
 lui-ci ?

* Femmes, voilà souvent comme on
 vous traite.

Le seul plaisir est ce qu'on souhaitte.

Amour est mort : le pauvre Com-
 pagnon

Fut enterré sur les bords du Lignon :

Nous n'en avons ici ni vent ni voye.

Vous y -servez de jouët & de proye

A jeunes gens indiscrets, scélérats :

C'est bien raison qu'au double on le
 leur rende.

Le beau prémier, qui sera dans vos
 lacs,

Plumez le moi, je vous le recom-
 mande.

Voilà

Voilà une morale & des préceptes , qui
 feront fort du goût des coquettes les plus
 outrées. Quant à moi, je les croi aussi
 mauvais , que les excuses, que la Fon-
 taine a donné , pour défendre la licence,
 qui régné dans ses Contes: il prétend qu'il
 n'apprend aux jeunes - Filles , qui les li-
 sent, les obscénitez les plus blâmables &
 les plus indécentes, que pour les empê-
 cher d'être trompées & séduites par
 leurs Amans. En vérité, voilà une pré-
 caution bien sensée & bien utile.

* C'est dans la vûe & dans l'intention

Qu'on se méfie en telle occasion.

J'ouvre l'esprit & rend le Sexe habile

A se garder de ces pièges divers.

Sorte ignorance en fait trébucher mille

Contre une seule, à qui nuiroient mes

vers.

Il faut, pourtant, convenir, que tous les
 Contes de la Fontaine ne sont point,
 également, dangereux ; il y - en a, qui,
 loin de détruire l'amour & de mettre la

M 2

dé-



débauche à sa place, font, de cet amour, un portrait flatteur, qui plait aux cœurs, naturellement, tendres & vertueux. Le Conte du Faucon est si touchant, qu'il a fourni le sujet d'une fort jolie Comédie ; celui de la Courtisane amoureuse m'a souvent fait répandre des larmes, par son ingénieuse & tendre naïveté ; la douceur aimable de Camille, les épreuves, auxquelles Constance mit sa tendresse, sont dépeintes avec toutes les graces possibles. Il y - a, dans ce Conte, des endroits d'une finesse infinie & d'une délicatesse charmante. Les réflexions, que fait la Fontaine, au sujet d'une Courtisane, qui aime véritablement, sont prises dans la nature même.

Ce que possible on ne croira pas vrai,
 C'est que Camille, en caressant la belle,
 Des dons d'Amour lui fit goûter l'essai.
 L'essai ! Je faux, Constance en étoit-
 elle

Aux élémens : Ce que la belle avoit
 Pris & donné de plaisirs en sa vie,
 Conter pour rien jusqu'alors se devoit.
 Pourquoi cela ? Quiconque aime le d'e.

La Fontaine a raison : l'amour seul procure des plaisirs véritables ; la débauche donne & fournit , en abondance, des emportemens luxurieux : Ceci soit dit en passant, je n'ai jamais compris, comment un galant homme, qui avoit goûté, une fois en sa vie, la douceur d'aimer une Maitresse aimable, & d'en être aimé pouvoit sentir la moindre satisfaction dans la crapule & dans la débauche: je ne crois pas même, qu'il y - ait quelque chose de bien flatteur dans ces prétendues bonnes fortunes passagères. Je ne penserai jamais ce que la Fontaine fait dire dans le Conte du Berceau.

* Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les momens de la nuit,
Son tems venu ne fait longue demeure:
Au lit de camp s'en va droit & sans
bruit.

Pas ne trouva la pucelle endormie ;
J'en jurerois. Colette aprit un jeu,
Qui, comme on fait, lasse plus qu'il
n'ennuye.

M 3

Treue

* Tom. II. Conte *Le Berceau*.

Treuve se fit ; mais elle dura peu :
 Larcins d'amour ne veulent longue
 pause.

Je le répète encore : ce n'est point avec
 une Fille, qu'on débauche, en passant,
 dans un cabaret, comme fit Pinucio, qu'on
 goûte de véritables plaisirs. Il faut que
 l'on soit épris d'une passion forte & vé-
 ritable ; il faut que l'esprit soit aussi
 séduit que le cœur, pour qu'on puisse
 dire, véritablement, que ce *jeu lasse plus
 qu'il n'ennuye*. Ce n'est qu'avec une
 Maitresse, véritablement, aimée, que
larcins d'amour ne veulent longue pause :
 mais il semble, que la Fontaine, dans
 presque tous ses Contes, se soit fait un
 véritable plaisir de fournir des armes au
 libertinage, pour détruire l'amour. Dans
 la Joconde, qu'il a pris de l'Arioste, il
 fait un portrait du Roi Astolphe & de son
 Confident, qui semble copié sur celui de
 deux jeunes Mousquetaires, qui entre-
 tiennent une grifette, à frais communs.
 Cependant il loue beaucoup Astolphe &
 son Confident, de leur sage conduite &
 de leur goût sensé. * Ayons

† Ayons quelque objet en commun ;
 Pour tous les deux c'est assez d'un.
 J'y-consens, dit Joconde, & je fais une Dame,
 Près de qui nous aurons toute commodité ;
 Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
 D'un des premiers de la Cité.

Rien moins, reprit le Roi, laissons la qualité :
 Sous les cotillons des grifettes,
 Peut loger autant de beauté,
 Que sous les jupes des coquettes.

Dailleurs, il n'y faut point faire tant de façon.
 Etre en continuel soupçon,

Dépendre d'une humeur fiere, brusque ou volage,
 Chez les Dames de haut parage ;

Ces choses sont a craindre & bien d'autres encor-
 Une grifette est un trésor :

Car, sans se donner de la peine,

Et sans qu'au bal on la promène,

On en vient aisément à bout :

On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout,
 Le point est d'en trouver une, qui soit fidele.

Choifflons la toute nouvelle,

Qui ne connoisse encor ni le mal, ni le bien.

Prénon, dit le Romain, la fille de notre hôte :

Je la tiens pucelle sans faute,

Et si pucelle, qu'il n'est rien

De plus puceau, que cette belle ;

M 4

Sa

† Tom. I. Conte premier.



La poupée en fait autant qu'elle.

Jy songeois dit le Roi, parlons lui dès ce soir :

Il ne s'agit que de sçavoir,

Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,

Si son cœur se rend à nos vœux,

La première leçon du plaisir amoureux.

Je sai que cet honneur est pure fantaisie ;

Toute fois étant Roi, l'on me le doit céder :

Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie :

Vous auriez droit de prétendre le pas :

Mais il s'agit d'un autre cas

Tirons au sort, c'est la justice,

Deux pailles en feront l'office,

On ne peut narrer plus naturellement
& plus spirituellement : mais, pour peu
d'attention qu'on fasse en lisant ces vers,
on verra, qu'il n'en est pas un seul, qui
n'établisse une maxime, qui tend à tour-
ner en ridicule cet amour, qui fait le bon-
heur des cœurs. Tout Amant délicat
doit exhorter sa Maitresse à ne lire jamais
les Contes de la Fontaine, & j'oserai dire,
que toute Femme, qui aime la gloire de
son Sexe, doit peu les estimer. Il semble
qu'ils

qu'ils n'ayent été, presque tous, inventez, que pour deshonorer le beau Sexe, & le dépeindre comme occupé à tromper les hommes. Le Comte des trois Commerces est une Satyre des plus violentes ; ce sont trois femmes, qui se font un honneur de tromper leurs maris : & celle, qui y-reuffit le mieux, passe pour la plus spirituelle ; celui de la Fiancée du Roi de Garbe, fait l'apologie d'une Princeſſe, qui s'abandonne à dix ou douze perſonnes ; celui des Cordeliers de Catalogne change en Catins toutes les Femmes d'une grande Ville ; & celui du Muletier est inventé, pour servir d'excuse, à une Reine, qui couche avec un Muletier.

Nulle beauté n'étoit alors égale
 A Teudelinde, & la couche Royale
 De part & d'autre étoit, assurément,
 Aussi complete, autant bien assortie,
 Qu'elle fut onc. Quand Meſſer Cupi-
 don,
 En badinant, fit cheoir de son brandon
 Chez Agiluf, droit deſſus Pécurie,

M 5

Sans



Sans prendre garde, & sans se soucier
 En quel endroit, dont, avecque furie,
 Le feu se prit au cœur d'un Muletier.
 Ce Muletier étoit homme de mine,
 Et démentoit en tout son origine

* * *

En ses présens le Ciel est toujours
 juste,
 Il ne départ à gens de tous états
 Mêmes talens. Un Empereur Auguste
 A les vertus propres à commander;
 Un Magistrat fait les points décider;
 Au jeu d'amour le Muletier fait rage.
 Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Voilà quelque chose de bien instructif
 pour une jeune personne, dont on
 veut former l'esprit & le cœur. Les dé-
 vots se sont élevez contre les Contes de
 la Fontaine, ce n'étoit pas eux seuls, qui
 auroient dû blâmer des Poësies aussi dan-
 géreuses. Les gens du monde, & sur tout
 les amans, auroient du condamner ce li-
 vre

vre, comme le plus pernicieux, qu'on ait jamais écrit. Si j'étois encore assez fortuné pour être aimé de quelque belle, j'aimerois mieux qu'elle fut amie de la plus déterminée coquette de Paris, que si elle prénoit du goût à la lecture des Contes de la Fontaine. Cet Auteur a réduit en préceptes, toutes les actions les plus capables de perdre le cœur d'une jeune personne; il a assaisonné ses maximes de tout l'esprit & de tout l'enjouement possible; elles se gravent, aisément, dans la mémoire: & elles s'offrent, si souvent, à l'imagination, qu'il est très dangereux, qu'après s'être complu longtems à leur souvenir, on ne soit tenté de les mettre en pratique. Enfin, quand même il ne seroit pas vrai, que les Contes de la Fontaine fussent aussi dangereux, qu'ils le sont, pour le beau Sexe; toujourns est il certain, qu'ils contribueroient à diminuer l'estime que les hommes doivent avoir pour les femmes. Si l'on ôte cette estime de la Société civile, on la détruit, si l'on fait croi-

re



re aux maris, que leurs femmes sont des Catins, aux Amans, que leurs Maitresses sont des gourgandines ; si l'on établit enfin pour principe, que les Filles, qui paroissent les plus sages, sont, rarement, pucelles, on perd cette estime & cette affection mutuelle, qu'il faut entretenir entre les deux Sexes, pour la tranquillité & pour l'augmentation des familles. Je demande, si un homme, qui méditera sur les vers suivans, où Astolphe & son ami, après avoir cherché, avec soin, une pucelle, ne trouvent qu'une Catin, concevra une bonne opinion des Filles, qui paroissent les plus sages & les plus innocentes.

De la chappe à l'Evêque, hélas ils se battoient
 Les bonnes gens qu'ils étoient,
 Quoiqu'il en soit, joconde eut l'avantage
 Du prétendu pucelage.
 La belle étant venuë en leur chambre le soir,
 Pour quelque petite affaire,
 Nos deux Aventuriers près d'eux la firent seoir ;
 Louèrent sa beauté, tâcherent de lui plaire ;
 Firent briller une bague à ses yeux,
 A cet objet si précieux,
 Son cœur fit peu de résistance.

Le

Le marché se conclut, & des la même nuit,
 Toute l'Hotellerie étant dans le silence,
 Elle vient les trouver sans bruit.
 Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
 Tant qu'enfin la chose se passe
 Au grand plaisir des trois, & surtout du Romain,
 Qui crut avoir rompu la glace,
 Je lui pardonne, & c'est en vain
 Que de ce point on s'embarasse,
 Car il n'est si forte après tout
 Qui ne puisse venir à bout
 De tromper à ce jeu le plus sage du monde
 Salomon, qui grand Clerc étoit,
 Le reconnoit en quelque endroit,
 Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
 Il se tint content pour le coup,
 Crut qu'astolphe, y-perdoit beaucoup
 Tout alla bien & maitre.pucelage
 Joua des mieux son personnage,
 Un jeune gars pourtant en avoit essayé.

Quoique ces vers soient bien capables
 d'inspirer des sentimens très défavanta-
 geux pour le beau Sexe; il y en a encore
 dans le même Conte, qui sont, a mon a-
 vis plus pernicieux: ce sont ceux, dans
 lesquels il est parlé de ce Livre, où Astol-
 phe

phe & son Compagnon Joconde écrivent
 les noms de toutes les belles, qu'ils avoient
 mis à mal, pendant leur voyage, L'idée
 est fingulière & plaisante ; mais elle n'en
 est pas moins contraire, aux égards, qu'on
 doit avoir pour tout ce qui peut contri-
 buer au bien de la Société

Joconde approuva fort le dessein du voyage.

Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
 Pour mettre le nom de celles,
 Qui ne seront pas rebelles ;
 Chacune selon son rang,
 Je consens de perdre la vie,
Si, devant, que sortir des Confins d'Italie,
 Tout nôtre Livre, ne s'emplit,
Et si la plus sévère à nos voeux ne se range.
 Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit ;
Avec cela, bonnes lettres de change :
 Il faudroit être bien étrange,
 Pour résister à tant d'appas,
 Et ne pas tomber dans les lacqs
De gens, qui sèmeront l'argent & la fleurette,
 Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le Livre sur tout,
 Nos galans se mettent en voye
Il ne viendrois jamais à bout,

De



De nombrer les faveurs, que l'amour leur envoie,
 Nouveaux objets, nouvelle proye,
 Heureuses les beautez, qui s'offrent à leurs yeux!
 Et plus heureuse encor celle, qui peut leur plaire!
 Il n'est, en la plupart des lieux,
 Femme d'Echevin ni de Maire,
 De Podestat, de Gouverneur,
 Qui ne tienne à fort grand honneur,
 D'avoir en leur Régistre place &c.

Je ne saurois mieux finir ce que j'ai
 à dire sur les Contes de la Fontaine, qu'en
 citant le sage Despreaux, qui ayant fait une
 Dissertation, pour montrer que Mr. de
 la Fontaine étoit supérieur à l'Arioste,
 dans la manière de conter agréablement,
 & qu'il avoit mieux compris l'idée & le ca-
 ractère de la Narration, (ce sont ses propres
 termes) a cependant condamné sévère-
 ment, dans un autre endroit la licence,
 qu'il a prise & la manière libre, dont il
 a écrit.

* Que vôtre ame & vos mœurs peintes
 dans vos ouvrages,
 N'of-

* Despreaux Art. Poet. Chant, IV.

N'offrent jamais de vous que de nobles
 images.
 Je ne puis estimer ces dangereux Au-
 teurs,
 Qui de l'honneur en vers infames défer-
 teurs,
 Trahissant la vertu sur un papier cou-
 pable,
 Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le
 vice aimable.

La Fontaine reconnut, sur la fin de
 ses jours, combien les Contes étoient per-
 nicieux, il les condamna publiquement.
 Voici ce que dit, à ce sujet Mr. l'Abbé
 d'Olivet, dans son Histoire de l'Acadé-
 mie. * *Prêt à recevoir le Viatique, il
 détesta ses Contes, les larmes aux yeux, &
 fit amende honorable devant Messieurs de
 l'Academie, qu'il avoit prié de se rendre
 chez lui par députez pour être témoins de
 ses dispositions présentes : protestant, que,
 s'il revenoit en santé, il n'employeroit son*
 ta.

* Histoire de l'Academ. pag. 344. Tom. II.



talent pour la Poësie, qu'à écrire sur des matières pieuses, & qu'il étoit résolu à passer le reste de sa vie, autant que ses forces le permettroient, dans l'exercice de la pénitence. Quand la Fontaine n'auroit point été dévot, dans les derniers momens de sa vie, il auroit dû, comme honnête homme, être fâché d'avoir, composé ces Contes; puisqu'ils ne sont guères moins contraires au Citoyen qu'au Chrétien.

Je viens aux Ouvrages posthumes, dont on a publié un ample Recueil. Mr. de Voltaire a raison de vouloir en supprimer la plus grande partie. La Fontaine lui-même convenoit, que tous ses ouvrages n'étoient pas d'un prix égal; il avoit voulu essayer trop de genres différens: il nous apprend lui même que c'étoit là son défaut.

Papillon du Parnasse, & semblable aux
abeilles,

N

A

A qui le bon Platon compare nos mer-
 veilles,
 Je suis chose légère, & vole à tous su-
 jets,
 Je vai de fleur en fleur & d'objets en
 objets ;
 A beaucoup de plaisir je mêle un peu
 de gloire.
 J'irois plus haut peut être au Temple
 de Mémoire,
 Si dans un genre seul, j'avois usé mes
 jours,
 Mais quoi ! je suis volage en vers com-
 me en amours.

Mr. l'Abbé d'Olivet prétend, que le
 même esprit, qui présidoit à la conduite
 de la Fontaine, présidoit à ses compo-
 sitions. Esprit simple, ingenu, sensé, galant ;
 mais inconstant, distrait, paresseux, il ne
 mettoit pas toujours la dernière main à
 ses ouvrages, mais jusqu'aux morceaux,
 qu'il a le plus négligez, tout décele en lui
 un grand Maître. Le même Abbé assure,
 qu'il est regardé, par tous les gens de goût,
 com-

comme * l'un de nos cinq ou six Poètes, pour lesquels le tems aura du respect, & dans les ouvrages desquels, on cherchera les débris de nôtre langue, si jamais elle vient à périr.

La Fontaine a fait un Roman intitulé *les amours de Psyché & de Cupidon*. Il est écrit spirituellement, ainsi que tous ses ouvrages : il en a pris le sujet, dans Apulée ; mais il l'a embelli. Son but principal étant de plaire, il lui parut qu'il devoit se conformer au goût de son Siècle, porté au galant & à la plaisanterie : & comme le sujet, qu'il traitoit, étoit plein de merveilleux, mais d'un merveilleux badin, il a falu qu'il aît badiné, depuis le commencement jusqu'à la fin de son ouvrage. La Fontaine dit, quelque part, que, quand il ne l'auroit pas falu, son inclination l'y eût porté ; il affüroit cependant, qu'il * avoit trouvé de plus grandes difficultez, dans cet ouvrage, qu'en aucun autre, qui fût sorti de sa plume.

N 2

§.

* Obidem.

* Dans la Préface de ce Roman.

SUR CORNEILLE LE CADET.

Si nous en devons croire un des plus Savans & des plus ingénieux Ecrivains, qu'aît eu la France, Thomas Corneille, Frère cadet du grand Corneille, a fait des Pièces, qui peuvent être placées parmi les meilleures du Théâtre, & qui effacent les plus excellentes des Grecs. Un pareil éloge paroîtra outré a bien des gens, j'avouë qu'il me paroît tel, & que je ne saurois être, sur ce point, du sentiment de Mr. de Fontenelle. *Les meilleures Pièces, * dit-il, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane ne tiendront guères devant Cinna, Ariane, Andromaque, Phédre, le Misanthrope & un grand nombre d'autres Tragedies & Comédies du bon tems. Voilà l'Ariane mise au-dessus de la Phédre, d'Euripide, & à côté de celle de Racine. En vérité, il faloit que l'amitié, que Mr. de Fontenelle avoit pour Thomas Corneille,*

de

* Fontenelle digression sur les Anciens &c. pag.274.



de qui il étoit le Neveu, lui fit illusion: car enfin cette Ariane si vantée est une Pièce médiocre; elle a plu sur le Théâtre, parce que l'Actrice, qui jouoit le Role d'Ariane, le seul beau qu'il y aît dans la Pièce, le jouoit dans la perfection: mais un seul personnage fait-il une bonne Tragédie, lorsque tous les autres sont défectueux? Le caractère de Phedre est foible, languissant & odieux; celui de Thésée ne l'est pas moins, il est même méprisable; celui d'Oenarus Roi de Naxe est presque ridicule; c'est un bon homme, qui aime Ariane, sans trop savoir pourquoi, qui l'ennuye de deux ou trois déclarations, dans le moment, qu'il la croit prête à épouser Thésée, & qui, vers la fin de la Pièce, paroît fort contant de pouvoir, au risque du cocuage, la recevoir comme veuve des mains de Théée. Pirithous est un mal-honnête homme, qui fait l'office de Mercure; il aide Thésée à tromper Ariane, & à débaucher sa Soeur. Voila, au vrai, les caractères de la Pièce. Quant



à la distribution des Scènes, elle est très simple: & il n'y-a, ni coup de Théâtre, ni intrigue intéressante, ni situation brillante. Thésée dit, assez froidement, à Ariane, qu'il ne l'aime plus, & qu'il en est très fâché. Le même Thésée ne dit rien, ni de bien vif, ni de bien brillant, dans les Scènes, où il se trouve seul avec Phédre. Enfin, si l'on ôte le Role d'Ariane, le reste de la Pièce mérite à peine d'être lû. Il est vrai, qu'il y-a, dans ce Role d'Ariane, les morceaux les plus tendres & les plus pathétiques: & comme il est très considérable, & qu'il étoit joué par une grande Comédienne; il n'est pas surprenant, que la Pièce ait réüssi à la représentation, & qu'on la représente encore très souvent; toutes les grandes Comédiennes étant bien aise de jouer un Role, qui les fait briller. La Scene quatrième du troisième acte est merveilleuse: Thésée y-parle fort peu; mais Ariane y-dit les choses du monde les plus touchantes & les plus naturelles.

Tu

Tu ne peux rien de plus! qu'aurois-tu
fait parjure,

Si, quand tu vins du monstre éprou-
ver l'avanture,

Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arretée à plaindre ton mal-
heur?

Pour mériter ce cœur, qui pouvoit seul
me plaire,

Si j'ay peu fait pour toi, que falloit-il
plus faire?

Et que s'est-il offert que je pusse tenter
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint
d'exécuter?

Pour te sauver le jour, dont ta rigueur
me prive,

Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil ont-ils pu m'é-
tonner?

Te suivre c'étoit plus que me voir cou-
ronner,

Fatigues, peines, maux, j'aimois tout
pour ta cause.

Dis moi que non ingrat, si ta lacheté
l'ose,

Et défavouant tout, ébloui moi si bien,
 Que je puisse penser que tu ne me dois
 rien.

Il y-a beaucoup de morceaux, dans
 le Role d'Ariane, aussi tendres, que ce-
 lui-là : sur tout dans les deux dernières
 Scènes du cinquieme acte, qui sont très
 belles; mais qui sont, pour ainsi dire deux
 monologues. Les Acteurs, qui se trou-
 vent sur le Théâtre, disant, a peine, quin-
 ze vers, pour trois-cent, qu'en récite A-
 riane, dans ces deux Scènes. Il y-a plu-
 sieurs vers, dans ces trois-cent, que Ra-
 cine n'auroit point desavoué dans ses plus
 belles Pièces.

- - - Non parjure Thésée,
 Ne crois pas que jamais je puisse être
 appaisée.
 Ton amour y-feroit des efforts super-
 flus
 Le plus grand de mes maux est de ne
 t'aimer plus.
 Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
 Pourvû

Pourvû qu'à te gêner le remords s'é-
tudie.

Qu'il te livre sans cesse à de secrets
bourreaux.

C'est peu, pour m'étonner, que les plus
grands des maux,

J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injus-
tices.

Tu m'as bravé, il faut qu'à ton tour tu
gémisse.

Mais, quelle est mon erreur! Dieux je
menace en Pair!

L'ingrat se donne ailleurs, quand je
crois lui parler!

Il goûte la douceur de ses nouvelles
chaines!

Si vous m'aimez, Seigneur, suivons le
dans Athènes,

Avant que ma rivale y-puisse triompher
Partons, portons y-plus que la flamme
& le fer.

Que par vous la perfide entre mes mains
livrée

Puisse voir ma fureur de son sang eny-
vrée.

Par ce terrible éclat signalez ce grand
jour:

Et méritez ma main en vengeant mon
amour.

Ce sont plusieurs endroits pareils a celui-là, qui ont rendu brillant le Role d'Ariane, & qui ont soutenu la Pièce ; mais je le répète encore, cette Tragédie, considérée dans son entier, est médiocre.

Le Comte d'Essex me paroît, incomparablement, meilleur que l'Ariane ; les caractères en sont infiniment plus nobles : & s'il y-a, dans les Ouvrages de Thomas Corneille, une Pièce, qui puisse être comparée avec celles de Racine & du grand Corneille, sans doute c'est celle-la. Le caractère d'Elisabet est grand, noble, fier, conforme à l'histoire ; & cependant tendre. Celui de la Duchesse est intéressant, aimable ; c'est un personnage épisodique des mieux introduits & des plus sagement amenez, qu'il y-ait dans les meilleures Tragédies modernes. Celui du Comte d'Essex est, peut-être, un des plus beaux & des plus nobles, qu'on ait mis sur le Théâtre. Le sujet de cette Tragédie est, excessivement, simple ; mais il est conduit avec tant d'art, qu'il remplit les cinq Actes sans récits, sans déclamation, enfin
sans

sans aucun de ces secours, aux quels les Poëtes médiocres ont recours, pour pouvoir se tirer d'affaire; lors qu'ils n'ont point assez de force & de génie, pour suppléer à la simplicité de leur sujet.

Il y-a encore quelques Tragédies de Thomas Corneille, qui ne sont point méprisables. La mort d'Annibal, la mort d'Achille, Antiochus, me paroissent, après le Comte d'Essex, les trois meilleures. Ces Pièces sont, fort sagement, conduites &, peut être, ne diroit-on rien de bien extraordinaire, si l'on disoit qu'elles le sont avec autant d'art, que les meilleures de Pierre Corneille. Si Thomas Corneille avoit conçu des caractères aussi grands, que ceux, que son Frère mit sur le Théâtre, & qu'il leur eût fait dire des choses aussi sublimes, je ne balance point à dire, qu'il eût été au-dessus de lui; ces Pièces étant toujours conduites avec beaucoup de régularité; mais ce qui, pour l'ordinaire, a manqué à Thomas Corneille, ce sont les idées & les

les expressions. Si l'on veut connoître combien il étoit au deffous de son Frère & de Racine, il faut comparer quelques endroits de ces Pièces, où il traitoit des sujets approchans, les mêmes que ceux qu'ont traité ces deux grands hommes. On juge alors, aisément, de la différence, qu'il y-a entre eux & lui. Parmi plusieurs exemples, que je pourrois citer, je me contenterai d'un seul. J'ai rapporté les vers, où Racine fait parler Mithridate expirant. Thomas Corneille fait, de même, parler Annibal dans ses derniers momens, & le met, précisément, dans la même situation, que Mithridate. Ce Roi du Pont s'étoit blessé, mortellement, pour éviter de tomber dans les mains des Romains; Annibal s'étoit empoisonné, pour le même sujet; ils meurent, tous les deux, pleins de leur haine contre les Romains; l'un dans les bras de son fils; l'autre de sa Fille. Il est difficile de trouver des situations aussi ressemblantes: Voyons combien Thomas Corneille reste, pour les idées, au deffous de Racine.

Anni-

ANNIBAL a sa Fille.

C'est trop, il ne faut plus que vôtre amour
 se cache :

Le Prince vous mérite, il est enfin sans
 tache.

Prenez le pour Epoux, & dans tous
 vos desseins,

Ayez pour seul objet la perte des Ro-
 mains.

Après un trop long faste, un jour vien-
 dra peut être,

Où ces Tyrans du monde adoreront un
 Maître,

Et tremblans sous le joug, qu'ils
 m'osoient destiner,

Se soûmettront aux loix, qu'ils n'ont
 pume donner.

Puissent-ils, attendant ce honteux escla-
 vage,

Tourner contre leur sein leur plus san-
 glante rage ;

Se déchirer l'un l'autre, & d'un acier
 fatal

Eux

Eux-mêmes s'immoler aux manes d'Annibal,

ELISE.

Aux manes d'Annibal !

ANNIBAL.

Quoi ! vous auriez pu croire,
Que j'eusse pris si peu l'intérêt de ma
gloire,

Qu'aux mains de mes Tyrans m'étant vu
sans secours

Je leur eusse laissé quelque droit sur mes
jours ?

Cet anneau m'a fourni de quoi ne les pas
craindre.

Je meurs empoisonné.

NICOMEDE.

Dieux !

ANNIBAL.

Gardez vous de me plaindre.
Avecque trop d'éclat j'ai su remplir
mon sort,

Pour

Pour vous donner sujet de regretter ma
mort.

Vivez, pour hair Rome, & Maître de
vos vies

Si d'un jaloux destin elles sont pour-
suivies,

Envisageant toujours sa rigueur sans
effroi,

Bravez la Tyrannie, & mourez comme
moi.

Bien loin d'être mauvais, ces vers sont
beaux ; mais combien ne sont-ils pas infé-
rieurs à ceux de Mithridate ?

Thomas Corneille a fait plusieurs
Comédies. Elles ne sont point mal écrites :
il y-a des Scènes très ingénieuses ; l'intrigue
en est, ordinairement, bien conduite ; mais
ces Comédies ont un défaut : c'est qu'elles
peignent, rarement, des caractères mar-
qués ; elles amusent, beaucoup plus quel-
les n'instruisent : elles ressemblent trop au
Pièces des Poètes Espagnols. Ce qui do-
mine dans ces Comédies, n'est point une
Cri-

Critique vive & enjouée des défauts, qui nuisent à la Société: Ce sont des intrigues, des incidens, des erreurs de nom, des deguisemens, des Lettres interceptées, des aventures nocturnes. Les moeurs & les caractères y-sont très negligez à peine touchés légèrement, & comme en passant. Ces Pièces sont pourtant pleines d'esprit & de saillies vives & plaisantes; mais elles sont aussi inférieures à celles de Molière, que les Tragédies du même Auteur sont au dessous de celles de Corneille son Frère.

Quand à la versification de Thomas Corneille, elle est souvent, obscure, & presque toujours, foible. Le Comte d'Essex, Ariane & la mort d'Achille, sont ses trois Tragédies les mieux écrites. Cependant il y-a bien des endroits obscurs, embarrassés dans la mort d'Achille; la versification d'Ariane & du Comte d'Essex est foible en général, quoiqu'il y-ait des morceaux de ces Pièces versifiez assez

no-

noblement ; La versification des Scènes
 du Comte d'Essex & de la Duchesse est
 la meilleure qu'il y - ait, dans les Tragé-
 dies de Thomas Corneille, si l'on ex-
 cepte celle des deux dernières Scènes de
 l'Ariane & de quelques endroits répandus
 dans la mort d'Achille : il y - a aussi
 d'assez beaux vers dans une Scène entre
 Elisabeth & le Comte d'Essex.

Et n'as - tu pas , perfide , armant la
 Populace,

Essayé, mais en vain, de te mettre en
 ma place ?

Mon Palais investi ne te convainc-t - il
 pas

Du plus grand, du plus noir de tous
 les attentats ?

Mais, dis-moi, car enfin le corroux,
 qui m'anime

Ne peut faire céder ma tendresse à ton
 crime,

Et si, par sa noirceur, je tâche à
 t'étonner,

Je ne te la fais voir, que pour te par-
 donner,

O

Pour-



Pourquoi vouloir ma perte, & qu'avoit
 fait ta Reine,
 Qui dût à sa ruine intéresser ta haine ?
 Peut-être ai-je pour toi montré quelque
 rigueur,
 Lorsque j'ai mis obstacle au penchant
 de ton cœur ?
 Suffole t'avoit charmé ; mais si tu
 peux te plaindre,
 Qu'apprenant cet amour j'ai taché de
 l'éteindre,
 Songe à quel prix, ingrat, & par
 combien d'honneurs,
 Mon estime a sur toi répandu mes
 faveurs ?
 C'est peu dire qu'estime : & , tu la
 pâ connoître,
 Un sentiment plus fort de mon cœur
 fut le maître.
 Tant de Princes , de Rois , de Héros
 méprisez,
 Pour qui, cruel, pour qui les ai-je
 refusé ?
 Leur hymen eût, sans doute, acquis
 à mon Empire.

Ce

Ce comble de puissance , où l'on fait
que j'aspire

Mais quoiqu'il m'assûrât ce qui m'â-
toit à toi,

Ne pouvoit rien avoir de sensible pour
moi.

Ton cœur , dont je tenois la con-
quête si chère,

Etoit l'unique bien capable de me
plaire :

Et si l'orgueil du Trône eût pu me le
souffrir,

Je t'eusse offert ma main , afin de
l'acquérir.

Espère, & tache à vaincre un scrupule
de gloire,

Qui combattant mes vœux s'oppose à
ta victoire,

Mérite , par tes soins, que mon cœur
adouci

Consente à n'en plus croire un im-
portun fouci &c.

Quant aux caractères, Thomas Corneille
en a mis d'assez beaux sur le Théâtre.



Celui d'Annibal , entr'autres , soutient bien l'idée , que nous en donne l'histoire : il est grand, noble, magnanime, implacable ennemi des Romains, fier dans l'adversité, encore plus que dans la prospérité.

PRUSIAS

- - - - vouloir quitter un Roi,
 Qui ne réserve rien pour vous prouver
 sa foi ;
 Qui vous fait partager la puissance
 suprême ;
 Respecter dans sa Cour à l'égal de lui-
 même !
 Et pour votre repos.

ANNIBAL.

c'est me connoître mal.
 Quoi, parler de repos pour moi, pour
 Annibal !
 Instruit de ses travaux avez vous lieu
 de croire
 Qu'à s'exiler soi-même il auroit mis
 sa gloire,
 Pour



Pour venir en ces lieux, démentant
 sa fierté,
 Languir dans une ingrate & lâche
 oisiveté ?
 Si l'ardeur du repos eût touché mon
 envie,
 J'aurois vêcu, Seigneur ; au sein de
 ma Patrie,
 Et joui des honneurs, dont le traité
 de paix,
 Laissoit, parmi les miens, le choix à
 mes souhaits.
 Mais Rome, pour avoir triomphé de
 Carthage,
 N'avoit pas d'Annibal surmonté le
 courage :
 L'Afrique, n'osant plus lui faire d'en-
 nemis,
 Pour l'attaquer d'ailleurs, il se croit
 tout permis :
 Et son País n'a point de douceur, qui
 l'entraîne,
 Lorsque pour les Romains il n'y - voit
 plus de haine.
 Voilà ses sentimens : réglez vous là-
 dessus.



Les vers, que je viens de citer, peuvent servir à deux choses différentes; à montrer que Corneille a bien peint Annibal; & à donner un exemple de l'obscurité de sa versification,

Mais Rome, pour avoir triomphé de
Carthage,
N'avoit pas d'Annibal surmonté le
courage:

L'Afrique, n'osant plus lui faire d'en-
nemis,

Pour l'attaquer d'ailleurs, il se croit
tout permis.

On ne sait, si ce vers *l'Afrique n'osant plus lui faire d'ennemis*, se rapporte à Rome, ou à Annibal; & il y a un sens très louche dans cette expression. Voici encore un endroit, qui caractérise bien Annibal.

de Prusias je crains peu la surprise:
Il peut vouloir me perdre, en former
l'entreprise;

Dans ce lâche projet se montrer af-
fermi.

Mais

Mais *le Ciel* me réserve un plus noble
ennemi.

Il ne m'a pas sauvé des Tyrans, que je
brave,

Pour me laisser périr aux mains de leur
esclave,

Et souffrir qu'un *parjure*, au mépris
de sa foi,

M'ose faire un destin, si peu digne de
moi.

Il fait ce qu'il me doit : & s'il avoit pu
croire,

Que Rome eût mérité l'éclat de tant
de gloire,

Il eût su de ma perte honorer les grands
Noms,

Prendre les Fabius, choisir les Scipions.

Moi seul je puis prétendre à cet hon-
neur suprême :

Et pour perdre Annibal, il faut An-
nibal même.

Il y-a encore, dans ces vers, des sen-
timens nobles & élevez ; mais il y-a
aussi un ou deux endroits, où le sens est

embarrassé : on ne fait pas d'abord, si ce vers il fait ce qu'il me doit, & s'il avoit pu croire &c. le rapporte au parjure ou au Ciel.

De tout ce que je viens de remarquer, sur les ouvrages de Thomas Corneille, on peut en conclure, qu'un Critique * a eu raison de dire, que ces Pièces ne sont point indignes du grand nom de Corneille ; mais qu'elles sont, dans la République des Lettres, à l'égard de celles de son Frère, ce qu'un Cadet est à l'égard de l'Ainé, dans la maison du Père. Racine semble avoir un peu plus élevé Thomas Corneille, que ce Critique, & paroît l'approcher davantage de son Frère. Dans le Discours, qu'il prononça à l'Académie Françoisé, lors de la reception de ce Poëte Tragique, il lui adressa la parole, dans ces termes. * *Vous auriez pu, bien mieux que moi, Monsieur, lui rendre ici les justes honneurs, qu'il mé-*
rite :

* Rousseau Sentimens sur quelques Ouvrages, qu'il a lus pag. 69.

* Racine Tom. I.



rite, si vous neussiez, peut-être apprehendé, avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un Frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité, que nous avons tous eu en vûë, lorsque, tous d'une voix, nous vous avons appelé, pour remplir sa place, persuadez, que nous sommes, que nous retrouverons en vous, non seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme; mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'Académie. Voilà un éloge bien flatteur, mais bien véritable, du caractère, des sentimens & de la probité de Pierre Corneille.

J. IX.

SUR CAMPISTRON.

Campistron fut ami de l'illustre Racine, dont il fut estimé & chéri. L'amitié d'un aussi grand homme que Racine, forme un préjugé considérable en faveur

O 5 d'un



d'un Poëte Tragique, à qui il l'accordoit à cause de ses talens. Ce fut ce même Racine, qui fut l'Auteur de la fortune de Campifron: il lui procura la connoissance de Mr. le Duc de Vendôme, qui le fit d'abord son Secretaire; ensuite, par la protection de ce Prince, il devint Secretaire général des Galères & du Gouvernement de Provence; il fut même honoré de l'Ordre de St. Michel.

Les Tragédies de Campifron sont conduites avec beaucoup d'art; elles sont parfaitement suivies; les Scènes fort bien amenées; les bienséances y-sont observées avec sagesse; l'action principale y-est toujours conduite à sa fin sans interruption; la regle des vingt-quatre heures, & celle de l'unité de lieu, y-sont observées, aussi exactement que celle de l'unité d'action. Il est certain que Mr. de Campifron a parfaitement connu le Théâtre; ses ennemis même en conviennent: & ceux qui veulent condamner ses Pièces, ne peuvent s'empêcher d'avouer, qu'elles sont fort

fort bien ordonnées. Mr. de Voltaire dit
quelque part, * dans nôtre Alcibiade, Pièce
très suivie, mais foiblement écrite, & ainsi
peu estimée, on a admiré, longtems, ces mau-
vais vers, que récitoit, d'un ton séduisant,
l'Esopus du dernier siecle.

Ah! lorsque pénétré d'un amour véri-
table,

Et gémissant aux pieds d'un objet ado-
rable,

J'ai connu dans ses yeux timides ou dis-
traits,

Que mes soins de son cœur ont pu
troubler la paix;

Que par l'aveu secret d'une ardeur mu-
tuelle

La mienne a pris encore une force nou-
velle:

Dans ces momens heureux, j'ai cent
fois éprouvé,

Qu'un mortel peut goûter un bonheur
assuré.

Je

* Voltaire Pref. de la Tragédie de Brutus.

Je remarquerai trois choses, dans la Critique de Mr. de Voltaire. La première, c'est qu'il convient que la Tragédie d'Alcibiade & est *très survie* : & cela confirme ce que je viens de dire ; la seconde, qu'elle est *foiblement écrite, ainsi peu estimée* : c'est ce que j'examinerai bientôt, la troisième, que les *vers*, qu'il cite, sont *mauvais*. Je conviens, qu'ils ne sont point d'une beauté à être citez pour exemple ; mais ils marquent, parfaitement, le caractère d'Alcibiade, qui quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, nous est dépeint, par l'Histoire, comme coquet & même petit-Maitre, si j'ose me servir de ce terme. D'ailleurs, les vers, qui précèdent & qui suivent ceux, que critique Mr. de Voltaire, les rendent excusables.

H las! qu'est il besoin de m'en entretenir?

Mon penchant à l'amour, je l'avouerai sans peine,

Fut

Fut de tous mes malheurs la cause trop
certaine.

Mais bien qu'il m'ait causé des chagrins
des soupirs,

Je n'ai pu refuser mon ame à ces plaî-
sirs.

Car enfin Amyntas, quoiqu'on en puisse
dire,

Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous
inspire.

Ou trouve-t'on ailleurs cette vive dou-
ceur,

Capable d'enlever & de calmer un
cœur?

Ha! lorsque pénétré d'un amour véri-
table &c.

On voit qu'Alcibiade se dépeint lui-
même à Amyntas son confident : &, par
l'aveu, qu'il fait de ses foibleffes & de son
penchant à l'amour, Campistron trouve
le secret de développer, habilement, aux
spectateurs le caractère de son premier
Acteur, & du principal personnage de la
Pièce. Cependant, comme cet aveu pour-
roit

roit prévenir les spectateurs contre Alcibiade, Campifron sauve, sagement, ce qu'il a de choquant. Amyntas répond à Alcibiade.

Ah! quel indigne aveu, Seigneur, osez vous faire?

ALCIBIADE.

Je le fais, Amyntas, sans honte & sans mystère.

Ah! si j'ai succombé dans mes premiers transports,

Toute la Grece a vû les fruits de mes remords.

J'aurois lieu de rougir si, sans aucun scrupule,

J'abandonnois mon coeur aux ardeurs, dont il brule;

Si toujours aveuglé par l'amour des plaisirs,

Leurs appas eussent seuls attiré mes desirs.

Mais sur moi ma raison a pris assez d'empire,

Pour

Pour m'arracher cent fois au penchant,
 qui mattire.
 Toi-même, tu m'as vû, confus de mes
 erreurs,
 Changeant de laches feux en de nobles
 fureurs,
 Pour effacer des traits honteux de ma
 mémoire
 D'un pas plus affâré courir après la
 gloire.
 Enfin, si de ma vie on observe le cours,
 On y-pourra conter quelques uns de
 mes jours
 Passéz dans le repos, perdus dans la
 mollesse.
 Mais pour un de ces jours, marquez par
 ma foiblesse.
 On y-verra des ans l'un à l'autre en-
 chainez,
 Par mille exploits fameux justement
 couronnez.
 Tu vois que, sans chercher d'excuse à
 mes caprices,
 J'avoue également mes vertus & mes
 vices.

Cet



Cet aveu, qu'Alcibiade fait de ses foiblesses & de son penchant à l'amour, est d'autant plus nécessaire, qu'il aime Palmis, Fille de l'Empereur des Perses, & qu'il fait, adroitement, retomber, sur la force de son tempérament, l'égarement, dans lequel, tout malheureux qu'il est, il est tombé de nouveau. Plus j'examine ces vers, & moins je suis porté à les blâmer,

Monsieur de Voltaire dit, qu'Alcibiade est une Pièce *foiblement écrite*: il n'a pas tort, sur ce point, & c'est assez le défaut des Tragédies de Campifron; mais, lorsqu'il dit qu'elle est *peu estimée*, je croi qu'il se trompe. Depuis plus de quarante ans, Alcibiade se souûtient sur nôtre Théâtre, & s'y souûtient avec des applaudissemens, toûjours, nouveaux. D'ailleurs, en convenant que les Pièces de Campifron sont *foiblement écrites*, j'entends qu'elles le sont, eû égard aux Pièces de Racine & à celles de Mr. de Voltaire: mais elles ne le sont point assez, pour qu'on puisse ne pas goûter les autres beautez, dont

dont elles sont remplies. D'ailleurs il y-a de tems en tems, des morceaux fort nobles & remplis de grandeur. Tel est, parmi un nombre infini d'endroits, que je pourrois citer, la superbe & fiere réponse, que fait Alcibiade à Artaxerxe, lorsque ce Prince le consulte sur le dessein, qu'il a de faire la guerre aux Grecs. Je ne citerai qu'une petite partie de ce morceau; parce qu'il est fort long, mais toujours également beau.

Les Grecs sur leur valeur fondant tout
leur espoir,
De l'affiété des lieux n'osent se prévaloir.
Tout est égal pour eux, quand le peril
commence.

Ils volent vers l'endroit, où l'ennemi
s'avance.

De leur seule vertu jusqu'au bout soute-
nus,

Toujours fiers, toujours prêts & jamais
prévenus.

Ce n'est pas tout encore: ha! si dans ces
contrées

P

Par

Par de si vastes mers des vôtres séparées
 Affoibli de Soldats & privé de secours,
 Quelque revers troubloit le bonheur
 de vos jours,

Soûtiendriez vous des Grecs la valeur
 triomphante ?

Vous en avez, Seigneur, une preuve
 éclatante.

Ils ont terni l'éclat de cet Empire heu-
 reux :

Darius & Xerxès ont-ils rien pu con-
 tre eux ?

L'un vit à Marathon éclater sa foiblesse;
 Les seuls Athéniens y-vengèrent la Grèce;
 Xerxes, qui le suivit dépeupla ses Etats;
 Il fit gémir les mers du poid de ses sol-
 dats ;

Des monts les plus affreux il perça les
 barrières :

Et son immense camp épuisa les ri-
 vières.

Que produit enfin l'amas prodigieux
 D'hommes & de vaisseaux, qu'il tira
 de ces lieux ?

Frois

Trois cent Grecs, retranchez au pas des
 Termopyles,
 Rendirent, en un jour, les efforts inu-
 tiles :

Et les Athéniens aimèrent mieux cent
 fois.

Abandonner leurs murs, que d'attendre
 les Loix.

Pignore le succès, que le Ciel vous
 destine :

Mais, Seigneur, regardez Platée & Sa-
 lamine.

Ce portrait des anciens Grecs est très
 beau : & Campistron a, parfaitement,
 dépeint dans cette Pièce, leur caractère,
 leurs mœurs & leur esprit. Il a même
 trouvé le moyen, de ramener à son sujet
 ce qui s'est passé de plus mémorable entre
 Darius, Xerxes, Artaxerxes & les Grecs.
 La Scène d'Alcibiade & de Palmis est é-
 crite avec beaucoup de délicatesse: & si
 Campistron a manqué de force, dans la
 maniere d'écrire, il a réparé ce défaut
 par les sentimens nobles & naturels, qu'il
 a répandus dans toutes ses Pièces, & qu'il

a rendu d'une manière tres spirituelle. La Tragédie d'Alcibiade eut un succès prodigieux, & la quarantième représentation fut aussi suivie que la première.

Arminius est, à mon gré, la meilleure Pièce de Mr. de Campifron. Elle est remplie de sentimens nobles & de pensées brillantes: l'Auteur estimoit plus cette Tragédie qu'aucune autre des siennes; je suis, entièrement, de son goût. *Favou* dit-il dans une Préface générale de ses ouvrages, *qu'il y-a peu de Pièces, où il y aît plus de sentimens & plus de grandeur, que dans celle-ci. Fay une furieuse prévention pour cet ouvrage, je ne dirai point tout ce que j'en pense.* Il est certain, que cette Pièce est excellente: On la joue cependant fort peu aujourdhuy. Mais, pour une fois qu'on représente le Misanthrope, on jouë, trois ou quatre fois, Don Japhet & le Legataire universel. Les Comédiens ont, en général, le goût trop superficiel, pour que la disposition, qu'ils font des Pièces, qu'ils doivent donner au Public

blic, dans le cours d'une année, doit influer sur le jugement, qu'on doit porter d'une Pièce. Le second Acte d'Arminius est très-brillant; le cinquième ne l'est pas moins. Les Héros de cette Tragédie ont, très souvent, la grandeur & la noblesse de ceux de Corneille.

de Segeste est-ce la le langage?

Regarde en quel malheur tu t'es précipité.

Vois de nous deux enfin qui doit être imité.

Tu respects Varus, tu le crains, je le brave.

Je ne parle qu'en Roi; tu parles en esclave:

Et captif désarmé, je suis plus Souverain,

Que tu ne l'as été les armes à la main.

Andronic est encore une tres bonne Pièce: il y-a moins de grandeur que dans Arminius; mais le sujet en est plus tendre, Plus touchant. Mr. de Campistron a allié

P 3 dans



dans cette Pièce, avec l'amour la Politique la plus profonde; il a dépeint les intrigues de la Cour en grand Maître, & les Scènes entre les Ministres Marcene & Crispe, tous les deux favoris de l'Empereur, sont dans leur espèce, d'une beauté parfaite. Le caractère d'Andronic est grand, noble, tendre, fier: il a toutes les qualitez, que demande Aristote, pour rendre un caractère intéressant: il a même quelques légers défauts, qui relèvent ses vertus; comme les ombres, dans un tableau servent à faire briller les clairs. J'appelle défaut, le projet, qu'il forme, de se sauver chez les Bulgares, sans l'aveu & sans la permission de son Père. Le caractère d'Irène est un des plus beaux qu'on ait mis au Théâtre; elle aime: mais la vertu l'emporte toujours sur l'amour, au reste, cet amour a toute la délicatesse de celui des Héroïnes de Racine; & sa vertu, toute la grandeur de celles de Corneille. Cette Pièce est conduite avec beaucoup d'art, le trouble augmente de Scène en Scène: & le sort infortuné d'Andronic arrache toujours

jours plus de larmes, plus il approche de
 la fin; l'intrigue de la Pièce se développe
 comme d'elle même, & si naturellement,
 qu'il semble que l'art n'y-ait point de part.
 Mr. de Campistron a, parfaitement, suivi,
 dans cette Tragédie, le précepte de Des-
 preaux.

Que le trouble toujours croissant de
 Scène en Scène
 A son comble arrivé se débrouille sans
 peine.

La Scène d'Andronic & de l'Empereur
 son Père est fort belle; le caractère fier
 d'Andronic y-est mis dans tout son jour,
 & il est, fort spirituellement, opposé à la
 rigueur & à la dureté de celui de l'Empé-
 reur, La dernière Scène du cinquième
 Acte est remplie des plus nobles senti-
 mens. La mort d'Irene est très-tou-
 chante.

Tiridate a eu, & a encore aujourd'hui,
 un succès aussi brillant, qu'Andronic.

Le sujet de cette Pièce est, véritablement, Théâtral, & propre à émouvoir la pitié & la terreur. Mr. de Campiftron s'est servi, très heureusement, de l'amour incestueux de Tiridate pour sa Soeur. La violence de la passion de ce Prince opposée aux remords, qu'il en a, forment un contraste merveilleux, & qui est propre à causer les plus forts mouvemens dans l'esprit & le cœur des spectateurs. Le caractère de Talestris est plein de grandeur: il a cependant toute la tendresse & toute la délicatesse possible. Celui d'Erinice est doux, vertueux, modeste & tel qu'il doit être, pour reléver celui de Tiridate. Il y a des Scènes, dans cette Pièce, très pathétiques: telle est celle de la déclamation de Tiridate à Erinice sa soeur. Il y-en a d'un goût singulier, & conduites avec beaucoup d'art; comme celle de Tiridate & d'Ab Bradate son rival. Tiridate, excepté à la fin de la Scène, ne répond jamais qu'un ou deux mots aux prières de son rival. Campiftron est, parfaitement, entré dans la

la nature. Tiridate est vertueux ; il ne veut point insulter un rival, qu'il estime ; il sent toute l'horreur, qu'il y-a d'aimer sa Soeur: cependant, emporté par sa passion, il ne veut point céder sa Soeur à ce même rival ; il veut même le banir & lui laisser ignorer, ainsi qu'au reste de l'univers l'amour incestueux, qu'il ressent. Campistron, dans une situation aussi délicate, pouvoit-il rien faire de mieux, que de faire garder le silence à Tiridate, & de ne mettre, dans sa bouche, que quelques mots, qui paroissent s'en échapper malgré lui.

Il y-a plusieurs endroits, dans cette Pièce, d'une très grande délicatesse: & si j'osois donner mon sentiment, comme une décision, je ne balancerois pas à mettre Tiridate au-dessus d'Andronic & d'Alcibiade ; quoique ces deux Pièces ayent beaucoup de partisans.

Monsieur de Campistron a fait encore trois autres Tragédies, dont deux n'approchent point de celles, dont je

viens de parler : & la troisiéme, quoique bonne, me paroît leur être inférieure. Ces trois Tragédies sont Virginie, qu'il composa étant très jeune ; Adrien, Pièce Sainte, qui m'a toujours paru très froide, en la lisant, & que je n'ai jamais vû représenter. Mr. de Campistron la regardoit comme une de ses meilleures Tragédies: il dit, en parlant d'elle, *Ignore le jugement, qu'on fera de cet ouvrage ; mais je sai bien que, pour les vers, l'ordre & les mouvemens, il ne doit céder à aucun de ceux, qui sont sortis de ma plume, & que d'excellens connoisseurs l'ont beaucoup mis au-dessus.* Le grand Corneille disoit, à peu près la même chose, en parlant de son Othon, Pièce médiocre & presque inconnue aujourd'hui. Ainsi, il ne faut jamais avoir égard aux décisions, que les Auteurs font sur leurs propres ouvrages.

La troisiéme Tragédie, que je ne regarde point comme égale au plus belles de Campistron, mais que je mets bien au-dessus

dessus de Virginie & d'Adrien, est Phocion. Cette Pièce me paroît un peu froide, dans certains endroits : il y-a quelques Scènes, qui languissent ; mais les caractères principaux en sont fort beaux. Celui de Phocion est grand ; celui de Chrisis interessant ; celui d'Alcinous tendre & magnanime ; celui d'Agonide méchant, vindicatif, ambitieux, & tel qu'il le faut, pour faire briller les vertus des autres. Les sentimens de Phocion sont, véritablement, ceux d'un ancien Grec, dans le coeur duquel rien ne pouvoit effacer l'amour de la Patrie.

C'en est fait : tout mon sang se glace
dans mes veines.

Grande Divinité, Protectrice d'Athènes,
Minerve daigne encor soutenir sa grandeur.

Ecoute, & pénétrant jusqu'au fond de
mon coeur ;

Sois témoin que, malgré sa poursuite
cruelle,

Le dernier de mes voeux t'est adressé
pour elle.

Cam-



Campiftron a fait deux Comédies ; la première intitulée *le Jaloux désabusé*, en vers : C'est une Pièce très bien conduite, écrite pour les honnêtes gens ; sans basse plaisanterie, elle conserve toujours le langage de la bonne compagnie : cette Comédie approche des bonnes de Molière, (je dis approche) on voit, par conséquent, qu'il y-a encore de la distance entre elle & les autres. La seconde Comédie est *l'Amante Amant* : c'est une Pièce en prose assez ingénieuse ; mais écrite, comme trente autres, qui sont médiocres, ainsi qu'elle.

On a joint, à la fin des Oeuvres de Campiftron, quelques Epitres en vers : l'une au Roi de Naples ; l'autre au Duc de Vendôme ; la troisième à la Princeffe des Ursins. Il y-a aussi un Discours prononcé à l'Académie des Jeux Floreaux, partie en prose, partie en vers. Ces Pièces ne sont point mauvaises ; mais elles n'auroient pas mené elles seules Campiftron à l'immortalité.

SUR CREBILLON.

Si Mr. de Crebillon n'a point égalé Corneille & Racine, il les a cependant assez approché, pour pouvoir être regardé comme un des plus grands Poètes Tragiques. Il y-a plusieurs endroits, dans les Pièces, qui sont si beaux, qu'ils peuvent aller de pair avec ce qu'on admire de plus dans le Théâtre, Grec & François. En général, les Tragédies de Mr. de Crebillon n'ont aucun défaut choquant ; mais elles n'ont pas tout l'art, qu'elles pourroient avoir. Il y-a des Scènes, qui pourroient être amenées avec plus de précaution & plus de finesse. Il y-a quelques endroits de déclamation ; quelques récits, longs & même obscurs ; quelques monologues un peu languissans. Ces fautes légères sont réparées par une grande quantité de belles choses.

On a reproché à Mr. de Crebillon d'avoir traité, quelque fois, des sujets trop cruels

pré-
vers:
crite
plai-
gage
édie
e dis
qu'il
& les
man-
assez
ente
lle.
s de
ers :
e de
e des
non-
artie
s ne
oient
im-
X.



cruels & trop barbares; ses ennemis ont voulu lui en faire un crime capital; ils'en est plaint lui-même avec juste raison. Quoiqu'on se soit, * dit-il, laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On me fit pourtant l'honneur de l'invention; on me chargea de toutes les iniquitez d'Atrée: & l'on me regarde encore, dans quelques endroits, comme un homme noir, avec lequel il ne fait pas sur de vivre, comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le coeur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection, il faut comparoître devant le Public; une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Ceux qui ont blâmé Mr. de Crebillon d'avoir fait Atrée fourbe & cruel, n'avoient pas réfléchi, sans doute, que la Tragédie est la représentation d'une action, qui doit exciter la pitié & la terreur.

L'Atrée

* Préface d'Atrée.

L'Atrée de Mr. de Crebillon est beaucoup moins cruel, que celui de Seneque, qui boit, réellement, dans la coupe, le sang de son Fils, que lui offre Thyeste son Frère, & qui mange les membres de ce même Fils.

* ATREUS.

Quidquid e gnatis tuis
Supereſt, habebis : quod non ſupereſt,
habes.

THYESTES.

Utrumne ſavis pabulum alitibus ja-
cent ?
An belluis ſervantur ? an paſcunt feras ?

ATREUS.

Epulatus ipſe es impia gnatos dape.
Toute cette Scène, dans Seneque, eſt ter-
rible & même affeuſe. Monſieur de Cre-
billon en a ôté une partie de l'horreur : il
ſ'eſt contenté de faire craindre à Thyeſte
la coupe, que ſon Frère lui prépare ; mais
il

* L. An. Senec. Thyestes. Act. V. Scen. 3.



il n'y porte pas même les lèvres. Pour-
 quoi faire un crime à un Auteur moderne
 d'une chose, qu'on ne blâme point dans
 un Ancien ; sur tout, lorsque le moderne
 a été tout ce qu'on pouvoit y-trouver de
 condamnable? Le sujet d'Atrée & de Thyeste
 est, véritablement, Théatral ; il est
 fait, pour exciter une forte terreur mêlée
 de pitié ; mais n'est-ce pas-là le but de la
 Tragédie? N'est-ce pas même un des
 principaux préceptes des Maîtres de
 l'art ?

* Ainsi, pour nous charmer, la Tra-
 gédie en pleurs

D'Oedippe tout sanglant fit parler les
 douleurs ;

D'Oreste parricide exprima les allar-
 mes.

Et, pour nous divertir, nous arracha
 des larmes.

La belle Scène de Cléopatre, dans Ro-
 dogune, où cette Reine, après avoir fait
 assassiner un de ses Fils, veut empoisonner
 l'autre

* Despreaux. Art Poëtiq. chant III.



l'autre & lui présente elle même du poison, dans une coupe, sous le prétexte d'appeller les Dieux à témoins de l'hymen, que ce même Fils va conclurre; cette belle Scène, dis je, est aussi forte que celle d'Atrée & de Thyeste, traitée & adoucie comme elle l'a été par Mr. de Crebillon.

On reproche encore à cet Auteur, d'avoir fait, dans la même Pièce, une double réconciliation, qui fait comme une espèce de duplicité d'action, contre le précepte d'une des trois règles fondamentales du Théâtre. Mr. de Crebillon me paroît s'être si bien justifié, que je rapporterai ici les propres paroles.

**Pour ce qui regarde la double réconciliation, qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée eleve Phlistene, pour faire périr, un jour, Thyeste, par les mains de son propre Fils: surprend un serment à ce jeune Prince, qui désobeït cependant, à la*

Q

vûë

* Preface d'Atrée.

vûë de Thyeste. Atrée n'a donc plus de res-
 source, que dans la dissimulation ; il feint
 une pitié, qu'il ne peut sentir ; il se sert
 ensuite des moyens les plus violens, pour
 obliger Phlistene à exécuter son serment :
 ce qu'il refuse de faire. Atrée, qui veut
 se vanger de Thyeste, d'une manière digne
 de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une
 seconde réconciliation. J'ose dire, que tout
 ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est
 mis en oeuvre par ce Prince cruel : il est im-
 possible, que Thyeste lui-même, fut-il aussi
 fourbe que son Frère, ne donne dans le piè-
 ge, qui lui est tendu. Les raisons de Mr.
 de Crebillon me paroissent très bonnes :
 tous les connoisseurs (j'entends ceux, que
 la jalousie n'anime point contre lui) con-
 viennent, qu'on ne fauroit regarder, com-
 me une duplicité d'action, les deux diffé-
 rentes réconciliations d'Atrée. Les spec-
 tateurs sont instruits, avant la fin de la
 Scène, où se fait la première, qu'elle est
 feinte & qu'elle ne va servir qu'à mieux
 préparer la vengeance d'Atrée : en effet,
 dès

dès que son Frère le quitte, il dit à son confident.

Toi, fai les avec soin observer Euristhene;

Disperse les soldats les plus chers à Philitene;

Ecarte les amis de cet audacieux :

Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

Electre est encore une Pièce, dont Mr. de Crebillon a pris le sujet chez les Anciens. Sophocle l'avoit traité. La Tragédie du Poëte Grec a plus de simplicité; mais, en vérité, le préjugé de l'antiquité à part, elle n'a pas de morceaux plus brillans, que certains, qui sont, en grand nombre, dans celle du François. La reconnoissance d'Oreste & d'Electre est la Scène la plus touchante: celle, où Palamede instruit Oreste du secret de sa naissance, est d'une grandeur & d'une noblesse infinie.

PALAMEDE.

Perfide ! il est donc vrai, je n'en puis plus douter !

Q 2

Ni

Ni de v^otre innocence un moment me
flatter !

Quoi, pour le sang d'Egyfte, aux yeux
de Palamede,

Tydée ose avouer l'amour, qui le pos-
sede ?

S'il vous rend, malgré moi, criminel
aujourd'hui,

Cette main vous rendra vertueux mal-
gré lui.

Fils ingrat, c'est du sang de v^otre in-
digne amante

Qu'à vos yeux trop charmez je veux
l'offrir fumante.

TYDEE.

Il faudra donc, avant que de verser le
sien,

Commencer aujourd'hui par répandre
le mien.

Puisqu'à v^otre courroux il faut une
victime.

Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'au-
teur du crime.

PALA-

PALAMEDE.

Juste Ciel ! se peut-il qu'à l'aspect de
ces lieux,

Fumans encor d'un sang pour lui si pré-
cieux,

Dans le fond de son coeur la voix de la
nature

Nexcite, en ce moment, ni trouble ni
murmure ?

TYDEE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon ?

Quel intérêt si saint m'attache à ce
grand nom

Pour lui sacrifier les transports de mon
ame ?

Et le prix glorieux qu'on propose a ma
flamme ?

Et pourquoi votre Fils lui doit-il im-
moler.

PALAMEDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trem-
bler.

Q 3

Vous

Vous n'êtes point mon Fils, ni digne en-
cor de l'être.

Par d'autres sentimens vous le feriez
connoître.

Mon Fils infortuné, soûmis, respectueux,
Noffroit à mon amour qu'un Héros ver-
tueux.

Il n'auroit point brulé pour le sang de
Thyeste :

Un si coupable amour n'est digne que
d'Oreste.

Mon Fils de son devoir eût été plus
jaloux.

TYDEE.

Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste ?

PALAMEDE.

c'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi! Seigneur, Dieux, qu'en-
tends-je!

PALAMEDE.

oui, vous-même.

Qui ne devez vos jours qu'à ma tendres-
se extrême.

Le

Le traître, dont ici vous protégez le
 sang,

Auroit, sans moi, du vôtre épuisé votre
 flanc,

Ingrat, si désormais ma foi vous paroît
 vaine,

Retournez à Samos interroger Tyrrhene
 &c. &c.

* * *

ORESTE.

Poursuivez, ce transport n'est que trop
 légitime.

Egalez, s'il se peut, le reproche à mon
 crime.

Accablez en, Seigneur, un amour
 odieux,

Trop digne du courroux des hommes
 & des Dieux.

Qui, moi, jay pu bruler pour le sang de
 Thyeste!

A quels forfaits, Grands Dieux, réservez
 vous Oreste!

Ha! Seigneur, je frémis d'une secrette
 horreur.

Je ne sai quelle voix crie au fond de
 mon coeur.

Q 4

Hélas,

Hélas, malgré l'amour, qui cherche à
 le surprendre,
 Mon Père mieux que vous a su s'y-faire
 entendre.
 Courons, pour appaiser son ombre &
 mes remords,
 Dans le sang d'un barbare éteindre mes
 transports.
 Honteux de voir encor le jour, qui nous
 éclaire,
 Je m'abandonne à vous : parlez, que
 faut-il faire ?

Monsieur de Crebillon a mis des reconnois-
 sances dans toutes ses Pièces : elles sont,
 également, touchantes & bien amenées.
 Celle de Phlistene & d'Egiste son Pere,
 dans Atrée, forme une Scène des plus tou-
 chantes & des plus Théatrales ; celle de
 Ninias & de Tenefis, dans Semiramis, est,
 aussi finement que spirituellement, amenée ;
 celle de Semiramis & de Ninias son Fils
 inspire les deux passions, que doit exciter la
 Tragedie, la terreur & la pitié. Mais de tou-
 tes les reconnoissances, qui sont dans les
 Tragédies de Mr, de Crebillon, celle, qui
 me

me p
 Rada
 tant p
 bien
 nobi
 mor
 Cete
 elle
 mor
 voil
 ne
 noif
 lect
 la
 che
 bea
 qu'
 céro
 de
 mi
 aiu
 que
 me
 fen



me paroît la plus touchante, est celle de Radamiste & de Zenobie : elle est d'autant plus belle, qu'elle étoit très difficile à bien traiter. Radamiste a poignardé Zenobie sa femme, par jalousie ; il la croit morte, depuis longtems : cependant, cette même Zénobie retrouve son mari ; elle est vertueuse ; mais elle le croioit mort, & aimoit Arsame son Frère : voilà la situation la plus délicate. Je ne rapporterai point ici cette reconnaissance : la Scène est trop longue ; mes lecteurs la liront, s'ils veulent, dans la Tragédie. Mais je ne puis m'empêcher de placer ici huit ou dix vers, bien beaux & bien délicats, qui marquent jusqu'ou l'amour le plus fort & le plus sincère peut être porté par la jalousie. Mr. de Crebillon a excuté le crime de Radamiste par l'excès de son amour : ceux qui aiment & qui sont jaloux, sentiront, mieux que les autres hommes, combien habilement Mr. de Crebillon a développé les sentimens les plus secrets du cœur.

Qr

Quoi!

Quoi! loin de m'accabler, grands
 Dieux! c'est Zenobie,
 Qui craint de me hair, & qui s'en jus-
 titie!
 Ha! punis moi plutôt: ta funeste bon-
 té,
 Même en me pardonnant, tient de la
 cruauté.
 N'épargne point mon sang, cher objet,
 que j'adore ;
 Prive moi du bonheur de te revoir
 encore.
 Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes
 genoux?
 Songe au prix de quel sang je devins
 ton Epoux.
 Jusques à mon amour, tout veut que
 je périsse.
 Laisser le crime en paix, c'est en être
 complice.
 Frappe; mais souviens-toi que, malgré
 ma fureur,
 Tu ne sortis jamais un moment de
 mon cœur.
 Que si le repentir tenoit lieu d'inno-
 cence,
 Je n'exciterois plus ni haine ni ven-
 geance:

Que

Que, malgré le courroux, qui te doit
 animer,
 Ma plus grande fureur fut celle de t'ai-
 mer.

Mr. de Crebillon a menagé, quelque fois, dans ses Pièces, les situations les plus belles & les plus avantageuses: il en a profité habilement, & les a fort bien mises en oeuvre. Quant aux caractères, qu'il a donnez à ses Personnages, il les a toujours soutenus. Atrée est toujours fourbe; Thyeste, grand dans son infortune; Radamiste, jaloux & presque furieux, dans les momens même, où il sembleroit connoître son crime; Oreste est amoureux, mais la vengeance & la gloire l'emportent dans son cœur.

Je pourrois citer ici un grand nombre d'exemples, pour montrer combien Mr. de Crebillon a fait naître, dans ses Pièces, des situations heureuses, par la manière, dont il a disposé, quelque fois ses sujets, (car, à cet égard, il n'a pas toujours agi de même) & combien il a dem-
 nè

nè de noblesse & d'élevation à ses caractères. Je me contenterai de faire mention de la Scène de Palamede, d'Oreste & d'Electre. Palamede voit tous ses desseins arretez par l'amour d'Oreste & d'Electre; il est étonné de ce qu'ils paroissent hésiter, s'ils vengeront leur Père. Lisons les choses grandes & nobles, qu'il leur dit, à ce sujet.

ELECTRE.

L'entraîner aux Autels! Ah, projet qui m'accable!

Itys y-périmoit! Itys n'est point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'est point, Grands Dieux! Né du sang, dont il sort,

Il l'est plus qu'il ne faut, pour mériter la mort.

Juste Ciel est-ce ainsi que vous vengez un Père?

L'un tremble pour la Soeur, & l'autre pour le Frère;

L'Amour triomphe ici. Quoi! dans ces lieux cruels,

Il fera donc toujours d'illustres criminels?

Est-

Est-ce donc sur des cœurs, livrez à la
vengeance,

Qu'il doit un seul moment, signaler sa
puissance?

Rompez l'indigne joug, qui vous tient
enchaînez.

Eh, l'amour est-il fait pour les infortu-
nez?

Il a fait les malheurs de toute vôtre
race.

Jugez, si c'est à vous d'oser lui faire
grace.

Songez, pour mieux dompter le feu,
qui vous surprend,

Que le crime, qui plait, est toûjours le
plus grand.

* * *

Mais je vois que l'honneur, en vain,
vous sollicite,

De nos amis en vain j'ai rassemblé l'é-
lite.

C'en est fait, de ce pas, je vai les dis-
perser,

Et conserver ce sang, que vous n'osez
verser.

En effet, que m'importe à moi de le
répandre?

Ce

Ce n'est point, malgré vous, que je dois
l'entreprendre.

Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que
j'ai pû.

Mais vous n'avez point fait ce que vous
avez du.

Auparavant que de s'emporter contre l'a-
mour d'Orelle & d'Electre, Palamede a-
voit exposé à leurs yeux le portrait le plus
frappant de la mort tragique de leur Pè-
re.

Oreste, c'est-ici, que le barbare Egyste,
Ce monstre détesté, souillé de tant
d'horreurs,

Immola vótre Père à ses noires fureurs.
La plus cruelle encor, pleine des Eu-
ménides,

Son Epouse sur lui porta les mains per-
fides.

C'est-ici que, sans force & baigné dans
son sang,

Il fut, long-tems, trainé le couteau dans
le flanc.

Mais



Mais c'est-là, que du fort lassant la bar-
 barie,
 Il finit, dans mes bras, ses malheurs &
 sa vie.
 C'est-là, que je recus, impitoyables
 Dieux,
 Et ses derniers soupirs, & ses derniers
 adieux.

Mr. de Crebillon, non seulement, a des
 endroits, où il approche de Racine, &
 de Corneille; mais, en vérité, il en est plu-
 sieurs, où il les égale. Tout le monde
 connoît la belle Scene de Radamiste & de
 Pharasmane: je me contenterai d'en rap-
 porter quelques vers.

Mais quel soin vous conduit en ce País
 barbare?

Est-ce la guerre enfin que Néron me
 déclare?

Qu'il ne s'y trompe point; la Pompe
 de ces lieux,

Vous le voyez assez, n'éblouit point
 les yeux.

Jusques aux Courtisans, qui me ren-
 dent hommage,

Mon

Mon Palais, tout ici n'a qu'un faste fau-
vage.

La Nature marâtre, en ces affreux cli-
mats,

Ne produit, au lieu d'or, que du fer des
soldats.

Son sein tout hérissé n'offre au desir de
l'homme,

Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.

Mais, pour trancher ici d'inutiles dis-
cours,

Rome de mes projets veut traverser le
cours.

Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit
informée,

N'a-t-elle pas encore assemblé son Ar-
mée?

Que font vos Légions, ces superbes
vainqueurs

Ne combattent-ils plus que par Amba-
sadeurs?

C'est la flamme à la main, qu'il faut, dans
l'Ibérie,

Me distraire du soin d'entrer dans l'Ar-
ménie ;

Non, par de vains discours, indignes
des Romains,

Quand



Quand je vai, par le fer, m'en ouvrir
les chemins :

Et, peut être, bien plus dédaignant Ar-
taxate,

Et le fier Corbulon, jusqu'aux bords de
l'Euphrate.

Ces vers font d'une grande beauté &, par-
faitement, placez dans la bouche d'un Roi
d'Jbérie : je doute, que Corneille l'eût
fait parler plus noblement, & qu'il lui eût
mieux conservé le caractère, qui lui con-
vient.

Monfieur de Crebillon a encore ex-
cellé dans une chose essentielle à la Tra-
gédie : il a fait de fort beaux récits, &
presque toujours pathétiques. J'ai rap-
porté, ci-dessus, celui de la mort d'Agamemnon, je placerai encore ici celui de
la Tempête d'Idomenée. Mr. de Crebil-
lon étoit fort jeune, lorsqu'il fit cette Pié-
ce ; elle est moins parfaite, que les autres :
cependant, il y-a bien des bonnes choses
au nombre desquelles je place ce récit.

R

La



La Crete paroissoit, tout flattoit mon
 envie,
 Je distinguois déjà le Port de Sidonie.
 Mais le Ciel ne m'offroit ces objets
 ravissans,
 Que pour rendre toujours mes désirs
 plus pressans.
 Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
 Déroba, tout à coup, ces objets à ma
 vûë.
 La mort seule y-parut. ... Le vaste sein
 des mers
 Nous entr'ouvrit, cent fois, la route
 des Enfers.
 Par des vents opposez les vagues ramassées
 De l'abîme profond jusques au Ciel
 poussées,
 Dans les airs embratez agitoient mes
 vaisseaux,
 Aussi prêts d' y périr, qu'à fondre sous
 les eaux.
 D'un déluge de feu, l'onde comme allumée

Sem-

Sembloit rouler sur nous une mer enflammée:

Et Neptune en courroux à tant de malheureux

N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.

Que te dirai-je enfin... Dans ce péril extrême

Je tremblai Sophronisme, & tremblai pour moi-même,

Pour apaiser les Dieux, je priai... je promis

Non, je ne promis rien: Dieux cruels!
... j'en frémissis.

Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,

S'empara de mon cœur, en dicta, la promesse.

S'il ne m'eût inspiré ce barbare dessein
Non, je n'aurois jamais promis du sang humain.

Sauve des malheureux si voisins du naufrage,

Dieu puissant, m'écriai-je, & rend nous au rivage;

R 2

Le



Le premier des sujets rencontré par son
 Roi
 A Neptune immolé satisfera pour moi.
 Mon sacrilège voeu rendit le calme à
 l'onde,
 Mais rienne put le rendre à ma dou-
 leur profonde:
 Et l'effroi succédant à mes premiers
 transports,
 Je me sentis glacer en revoyant ces
 bords.
 Je les trouvai deserts: tout avoit fui
 l'orage.
 Un seul homme allarmé parcouroit le
 rivage.
 Il sembloit de ses pleurs mouiller quel-
 que debris:
 J'en approche, en tremblant, hélas!
 c'étoit mon Fils!
 A ce récit fatal, tu devine le reste,
 Je demourois sans force à cet objet fu-
 neste:
 Et mon malheureux Fils eut le tems de
 voler

Dans

Dans les bras du cruel, qui devoit l'im-
moler!

Il s'en faut bien que je veuille donner mon sentiment pour une décision ; mais j'avoue que je pense, qu'il faut avoir peu de goût pour ne pas trouver cette narration sublime, touchante & pathétique. Pour moi je confesse, que, toutes les fois que je l'ai lue, elle a produit dans mon cœur les deux effets, que doit causer la Tragédie, la pitié & la terreur. Le Stile entrecoupé, dont Monsieur de Crebillon s'est servi, dans quelques endroits, convient, parfaitement à la situation d'Idomenée, qui est encore frappé, tout à la fois, & de l'horrible tempête, qu'il a essuyée, & du voeu, qu'il a fait, pour se garentir d'être submergé.

La versification de Mr. de Crebillon est fort bonne en général : elle est, cependant, quelque fois, un peu trop enflée, si j'ose me servir de ce terme. Il y-a aussi plusieurs endroits, dans les deux premiers Actes d'Electre, qui sentent trop la déclama-

mation. Il y-a, dans Pyrrhus, la première Scène, ou le monologue de Glaucias, qui me paroît aussi obscur que celui d'Æmilie, dans la première Scène de Cinna, & qui n'est pas moins susceptible du reproche de déclamation.

Vous, à qui j'offre ici tant de voeux inu-
tiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protec-
teurs des aziles,
Que le soin de vous plaire & de vous
imiter
Contre un Roi généreux semble encor
irriter,
Si les pleurs, que j'oppose a vos décrets
terribles,
Si ma juste douleur vous éprouve infle-
xibles;
Du moins, ne laissez pas succomber ma
vertu
Sous les transports divers, dont je suis
combattu &c.

Il y-a encore une soixantaine de vers, dans
ce

Ce monologue, qui fait la première Scène de la Pièce, qui sont aussi inutiles, que ceux que je viens de réciter, à l'instruction des auditeurs, & qu'on pourroit ômettre, tout comme on omet aujourd'hui la première Scène de Cinna. Voilà de ces endroits, dont j'ai entendu parler lorsque j'ai dit que Mr. de Crebillon manquoit, quelque fois, d'art. L'Acteur, qui paroît le premier sur le Théâtre, au-lieu de s'amuser à réciter des vers pompeux, où personne n'entend rien, ne peut assez se hâter d'instruire les spectateurs. Le sage Despreaux a eu raison de dire.

J'aurois mieux encor, qu'il déclinat
son nom.

Et dit je suis Oreste ou bien Agamem-
non;

Que d'aller, par un tas de confuses mer-
veilles,

Sans rien dire à l'esprit, étourdir les
oreilles.

Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

En condamnant la première Scène de Pyrrhus, je ne cherche point à diminuer le mérite de cette Tragédie, une des belles qu'il y-ait sur le Théâtre François, & une des meilleures de Mr. de Crebillon: aussi a-t-elle eu un très grand succès, & elle a montré aux ennemis de ce Poëte, qu'il étoit en état de faire une Pièce, qui ne finit point par une catastrophe funeste, & qu'il savoit plaire, de toutes les manières, aux spectateurs. En parlant de Scène obscure, je ne puis m'empêcher de condamner ici la première Scène de Radamiste. Le récit, que fait Zenobie, est aussi long qu'il est obscur: &, après la dixième lecture de cette Pièce, à peine le comprend-on bien. Mais je passe ce défaut à Mr. de Crebillon, en faveur de la manière, dont il l'a réparé dans le reste de sa Pièce: le sujet de Radamiste étant, excessivement, chargé & embarrassé, soit par la multiplicité d'intérêts, soit par les faits qui se sont passés avant le tems où commence la représentation. Mr. de Crebillon a jetté tout l'embarras de sa Pièce dans

ce

ce premier récit : & il a presque rendu toutes les belles Scènes de sa Pièce indépendantes de ce récit. Dès qu'on fait, seulement, que Radamiste a poignardé la Femme; qu'il la croit morte; qu'il vient déguisé à la Cour de son Père, & sous le caractère d'Ambassadeur des Romains, pour tâcher de se venger de ce qu'il lui a fait perdre Zenobie, la Scène de la reconnoissance entre Radamiste & Zenobie, celle de ce même Radamiste parlant en Ambassadeur à son Pere, deviennent claires, & ne se ressentent point de l'obscurité, qui regne, en général, dans l'exposition du sujet.

J'ai, peut-être, lû autant de fois Radamiste qu'elle a eu de représentations sur le Théâtre de Paris: &, toutes les fois que je l'ai lûe, elle m'a fait un nouveau plaisir. Jamais Pièce n'a été jouée, lorsqu'elle parut, aussi longtems & avec autant d'applaudissement. Que les ennemis de Mr. de Crebillon disent ce qu'ils voudront, ils n'empêcheront point ses

ouvrages d'aller a la posterité: &, dès qu'il sera mort, il aura le sort de tous les grands hommes, au nombre desquels il mérite, si justement, d'être placé; il sera loué beaucoup plus qu'il ne l'est aujourd'hui, parce qu'il n'excitera plus l'envie. Hé quoi! Est-ce que cette foule d'*Insectes Littéraires*, qui cherche, vainement, à détruire & à flétrir les plus beaux ouvrages, ne voudra jamais revenir de l'erreur, où elle est? Se figurera-t-elle qu'elle pourra, à son gré, déchirer & aneantir les plus belles productions de l'esprit humain? Petits Auteurs, Ecrivains de la dixième classe, gens pétris de folie & d'ignorance, que ne profitez vous de la leçon, que vous a donné le sage la Fontaine dans la Fable du Serpent, qui veut ronger une lime d'acier.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,

Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.

Vous

Vous vous tourmentez vainement.
 Croyez vous que vos dents impriment
 leurs outrages
 Sur tant de beaux ouvrages?
 Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de
 diamant.

Mr. de Crebillon a un Fils plein d'esprit, qui a donné au public quelques Romans, écrits avec beaucoup de délicatesse: il est surprenant qu'étant encore aussi jeune il connoisse si bien le cœur humain. Les *Egaremens de l'esprit & du cœur* contiennent d'excellentes choses. Les différens caractères de cet ingénieux Roman sont excellens: celui sur tout, de Madame de l'Urfai est pris dans la nature. Les autres Romans du même Auteur, quoique fort bons, me paroissent inférieurs à celui-là. Il y-a des portraits inimitables; des réflexions fines & remplies de sel, une imagination vive & abondante y-regne par tout. Le stile de Mr. de Crebillon le Fils est, quelque fois, un peu guindé: Peut-être est-ce la faute du Siècle, beaucoup plutôt que

que la sienne. Il est pourtant très vrai, qu'il s'en faut bien qu'il donne dans les excés, où sont tombez quelques beaux esprits de ces derniers tems, qui ont changé un *Chou* en *Phénomène potager*, & un *Sergent* en *Exploit ambulant*. *L'Ecumoire* me paroît écrit, plus simplement & plus naturellement, que les *Egaremens du cœur* & de *l'esprit*: & ce dernier, plus spirituellement que *l'Ecumoire*.

§. XI.

SUR DESPREAUX, SUR GILLES BOILEAU SON FRERE, SUR REGNIER ET QUELQUES AUTRES AUTEURS.

Nicolas Boileau Sieur Despréaux a fait, & fait encore aujourd'hui, autant d'honneur à la France, qu'Horace en fit à l'Italie: non seulement les François, mais tous les étrangers, qui ont du génie & de l'esprit, regardent Despréaux comme un des plus grands Poètes, qu'il y-ait eu. Le

ce-

célebre Mr. Spanheim, grand partisan des Grecs & des Latins, convient que la France l'emporte sur ses voisins pour la Satyre, & qu'elle le dispute avec l'ancienne Rome. Il ajoûte * que si la gloire de l'invention est dûe à Lucilius, celle de l'avoir égalé ou surpassé à ceux, qui le suivirent; la gloire d'y avoir excellé, soit par la beauté & la facilité des vers, soit par un sens droit & juste, soit par une licence, qui a ses bornes & ses bienséances requises, n'en peut-êtré contestée à Mr. Despréaux. On feroit un énorme Volume *in Folio* pour la grosseur, si l'on vouloit rassembler tous les éloges, que les plus grands génies de l'Europe ont donné, comme à l'envie, aux excellens ouvrages de Despréaux: cependant, il s'est trouvé des gens, que l'ardeur de la dispute & l'esprit de parti a porté jusqu'à l'excès de condamner ces ouvrages, approuvez de l'Univers entier. Dans le fameux démêlé, qui s'éleva sur la fin du

der-

* Spanheim Pref. sur la Traduction Françoisé de Julien l'Empéreur. pag. 15.

dernier Siécle, sur la préférence entre les Anciens & les modernes, Mr. de Fontenelle, partisan des Modernes, fit une Epigramme contre la dixieme Satyre de Despréaux, qui, après la neuvième, est, sans contredit, la plus belle. On doit bien se garder d'ajouter foi a cette Epigramme: ce n'est point l'esprit de justesse, qui l'a dicté, c'est celui de parti.

Il y-a eu un grand nombre d'Auteurs, qui ont écrit contre Despréaux; mais, en vérité, ce seroit leur faire trop d'honneur que de s'arrêter à les réfuter sérieusement. J'ay parlé de l'Epigramme de Mr. de Fontenelle, parce qu'elle part d'un homme plein d'esprit & de mérite, & qu'il est dangereux, par conséquent, qu'elle ne puisse faire quelque impression sur ceux, qui n'ont point assez de connoissance de l'Histoire Littéraire, pour connoître les motifs, qui l'ont produite. Mais quel mal peuvent faire aujourdhuy les Critiques de Pradon, de Desmarets & de quelques Ecrivains de cette sorte, dont les noms ne
sont



font plus connus que de ceux, qui veulent avoir tous les Poëtes dans leurs Bibliothèques, ou de quelques Auteurs, qui pour étaler leur érudition, parlent, également, de Gacon & de Racine, de Corneille & de Pelletier?

Despreaux eut un démêlé pour un point d'érudition avec le Clerc & Mr. Huet. Comme il s'agissoit peu de goût & de délicatesse, dans cette dispute, & qu'il n'étoit question que d'un fait, où la Langue Hébraïque influoit beaucoup, il me paroît que Despréaux fut battu par ses adversaires, quoiqu'il eût Longin de son côté. On a imprimé, dans les dernières Editions de Despréaux, toutes les Pièces de cette fameuse dispute. Le Clerc, homme savant, mais emporté, s'est répandu, dans ses réponses, en invectives contre Despréaux; mais on doit aussi faire peu de cas des fausses critiques, qu'il a faites des Ouvrages de Despréaux, que des impertinences, qu'ont écrit, dans ces derniers tems, contre ces mêmes Ouvra-

vrages, * un Fanatique Suisse & un * visionnaire Parisien, dont le stile étoit aussi ridicule que le génie peu sensé. La colère a fait dire à le Clerc ce que la folie, jointe au pédantisme & à l'ignorance, a fait dire aux autres.

Les Ouvrages de Despréaux doivent être distribuez en trois classes différentes, Dans la première, je place les Epitres & les Satyres ; Dans la seconde, l'Art Poétique ; & dans la troisième le Lutrin. Quant à la Traduction du Traité du sublime, & à ses remarques Critiques sur le même Traité, quoique cela fasse d'excellens ouvrages, ils appartiennent, en quelque manière, beaucoup plus au Littérateur qu'au Poète. C'est donc, uniquement, comme Poète que je considère actuellement Despreaux. Ses Satyres & ses Epitres me paroissent d'une beauté parfaite : elles sont écrites avec une force infinie, l'esprit y-regne par tout ; mais c'est un esprit assaisonné de tout ce que

* Murat, dans ses *Lettres sur les François & les Anglois.*

* L'Abbe Cartaut de la Villate dans son *Essai sur le goût.*

que le bon sens a de plus solide; & ce qu'il y-a de plus estimable dans ses Satyres & dans ses Epitres, c'est qu'il n'y-a pas un mot, qui puisse faire rougir, je ne dis pas un galant homme, mais la femme la plus scrupuleuse. Mr. Bayle n'a pas hésité à mettre Despréaux au-dessus d'Horace & de Juvenal. *Les Satyres, dit il,* qui avoient toujours été un égoût de saleté ont pris, par le moyen de Mr. Despréaux, un caractère de pudeur, qui est, pour le moins, aussi admirable que l'esprit, le tour, le sel & les agrémens, que ce Poëte y-a fait glisser --- Juvenal & Horace sont bien éloignez de ce degré de perfection.* Voilà un des plus Savans & des plus spirituels Critiques, qui met Despréaux au-dessus d'Horace & de Juvenal. Pour moi, je n'oserois pas dire, tout à fait, la même chose, quoique je le pensasse assez volontiers: ainsi je me contenterai de placer le Satyrique François à côté d'Horace & au-dessus de Juvenal.

S

Ceux

* Bayle, Nouvelles de la Rep. des Lett. Mois de Juin 1684. pag. 363.



Ceux qui veulent rabaïſſer la gloire de Despréaux, diſent qu'il a ſouvent imité Horace & les autres bons Poètes Anciens. Il eſt vrai qu'il s'eſt ſervi, quelque fois, de leurs idées : mais il les a renduës ſi noblement, que, loin de pouvoir paſſer pour Traducteur, il eſt, ordinairement, au-deſſus de ceux, qu'il imite. D'ailleurs, on peut dire de lui ce que diſent les connoiſſeurs de Mr. le Brun : ce Peintre a imité, dans ſes Batailles quelques figures des Tableaux de Raphael ; mais celles, qu'il a placées auprès de celles, qu'il ſ'approproïoit, ſont ſi belles, qu'on ſent bien que l'imitateur inventoit auſſi bien, que celui qu'il imitoit. Après tout, il y-a, peut-être, deux-cent vers, tout au plus, des Poètes Anciens, que Despréaux a enchaſſé & preſque touſjours embelli dans ſes ouvrages : il reſte cinq ou ſix-mille vers, qui lui appartiennent en propre, & ſur leſquels toute l'Antiquité n'a rien a réclamer. En vérité, Despréaux avoit raiſon de ſe mocquer de ceux, qui vouloient rabaïſſer ſon

son mérite par un endroit, qui auroit dû le reléver. Rien ne montre mieux l'égalité qu'il y-a entre les ouvrages & ceux d'Horace, que de voir que les plus beaux endroits du Poète Latin, rendus aussi bien qu'ils puissent l'être, n'effacent point ceux du Poète François. Rien n'est aussi plus ingénieux, que la façon badine, dont Despreaux plaisante sur le reproche, qu'on lui faisoit d'être plagiaire.

* Gardez vous, dira l'un, de cet esprit critique :

On ne fait bien souvent quelle mouche le pique.

Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis,

Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.

Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.

Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?

S 2

Peut

* Despreaux, Sat. IX. v. 119. & suiv.

Peut-on si bien prêcher, qu'il ne dorme
au Sermon ?

Mais lui, qui fait ici le Régent du Par-
nasse,

N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles
d'Horace.

Avant lui Juvenal avoit dit en Latin
Qu'on est assis à l'aïse aux Sermons de
Cotin.

* * *

L'un & l'autre, avant lui, s'étoient plaints
de la rime :

Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son
crime.

Il cherche à se couvrir de ces noms glo-
rieux.

J'ay peu lû ces Auteurs : mais tout n'i-
roit que mieux,

Quand de ces médifans l'engeance tou-
te entière

Jroit, la tête en bas, rimer dans la ri-
vière.

En jettant les yeux sur les ouvrages de
De-

Despréaux, je trouve, dans le moment, une dizaine de vers, qui pourront servir d'un très bon exemple, pour montrer comment Despréaux imitoit les Anciens: car il se trouve, par un cas assez singulier, que Virgile, Ovide & Horace ont dit, précisément, la même chose. Les Cotins de l'Antiquité auroient pu accuser ces trois grands hommes de s'être pillés mutuellement. Ce qu'il y-a de certain, c'est que Despréaux ne reste point au dessous des trois Poètes Anciens. Ceux qui entendront le Latin, pourront en juger eux-mêmes. Je rapporterai d'abord les vers de Despréaux, & je placerai au bas de la Page ceux des Auteurs Latins. *

S 3

Hé-

* *Molli paulatim flavescet campus arista,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva:
Et duræ quercus sudabunt roscida mella*

* * *

*Non rastros patietur humus, non vinea falcem.
Robustus quoque jam tauris iuga solvet arator.*
Virgil. Eclog. IV. vers. 28

Virgile s'est copié lui même dans un autre de ses ouvrages.

- - - - - ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

Ille



Hélas, avant ce jour, qui perdit ses
 Neveux,
 Tous les plaisirs couroient au devant
 de ses vocux.

La

Ille malum virus serpentibus addidit atris,
 Prædariusque lupos iussit, pontumque moveri:
 Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
 Et passim rivis currentia vina repressit:
 Virgil. Georgic. lib. I v. 127. & seq.

* * *

Mox & frumentis labor additus, ut mala culmos
 Effet rubigo, segnisque horreret in arvis
 Carduus. Virg. ibidem v. 150. & seq.

* * *

Mollia securæ peragebant otia mentes,
 Ipsa quoque immunis rostroque intacta, nec ullis
 Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus

* * *

Mox etiam fruges tellus inarata ferebat:
 Nec renovatus ager gravidis carebat aristis.
 Flumina jam lactis, jam flumina Nectaris ibant:
 Flavaque de viridi stillabant ilice mella.
 Ovidii Metamorph. lib. I. v. 100. & seq.

* * *

Petamus arva, divites & insulas,
 Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
 Et imputata florêt usque vinea:
 Germinat & nunquam fallentis termes olivæ,
 Suamque pulla fies ornat arborem.
 Mella cava manant ex ilice: montibus altis
 Levis erepante lympha desilit pede.
 Illic injussa veniunt ad mûlctra capellæ:
 Refertque tenta grex. amicus ubera:
 Horat. Epodon. lib. Epod. XVI. v. 42. & seq.

La faim aux animaux ne faisoit point
la guerre.

Le blé, pour se donner, sans peine ou-
vrant la terre

N'attendoit point qu'un boeuf pressé
de l'eguillon

Traçat à pas tardifs un pénible fillon.

La vigne offroit par tout des grappes
toûjours pleines,

Et des ruisseaux de lait serpenoient
dans les plaines.

Mais de ce jour Adam, déchû de son
état,

D'un tribut de douleur paya son atten-
tat.

Il salut qu'au travail son corps rendu
docile

Forçat la terre avare à devenir fertile.

Le chardon importun hériffa les gué-
rets.

Le serpent venimeux rampa dans les
forêts.

La canicule en feu désola les Campa-
gnes.

L'Aquilon en fureur gronda sur les
montagnes.

S 4

Alors



Alors, pour se couvrir durant l'âpre
 saison,
 Il falut aux brébis dérober leur toison.
 La peste, en même tems, la guerre &
 la famine
 Des malheureux mortels jurèrent la
 ruïne.
 Mais aucun de ces maux n'égala les ri-
 gueurs,
 Que la mauvaise honte exerça dans les
 cœurs.

Quand on imite de cette façon, je le ré-
 pete, on est aussi original que les Auteurs,
 qu'on imite. Les pensées, que Des-
 préaux a jointes, dans ces vers, à celles
 des Anciens, sont, pour le moins, aussi
 brillantes que les leurs. Je me suis fait
 même un plaisir de citer cinq ou six vers
 de plus, que l'imitation, que j'indique,
 pour que ceux, qui entendent les deux
 langues, jugent, plus aisément, que Des-
 préaux parlant lui seul, ne doit rien à
 Despréaux, qui parle avec Horace.

Les



Les Satyres de Despréaux sont si communes, elles sont si généralement connues, que je n'en citerai point ici quelques passages, pour en donner une idée plus juste à ceux de mes Lecteurs, qui pourroient ne pas les connoître. Quelque grande que puisse être la barbarie d'un homme, dès qu'il sait lire & qu'il entend le François, on doit supposer qu'il a lû les Satyres de Boileau. - Jay connu un homme, vivant depuis sa naissance dans les affreuses Montagnes de la haute Provence, cet homme ne connoissoit précisément, de ce monde, que nous habitons, que ce qu'il en avoit appris dans les vers de Boileau. Il savoit qu'il y-avoit des Hollandois & des Anglois; mais il ignoroit qu'il y-avoit des Venitiens & des Danois: on croira, peut-être, que je plaisante; la chose est vraie, au pied de la lettre, & ce qu'il y-a de plus surprenant, c'est que cet homme avoit trente ans passés, & qu'il étoit homme de condition. Le Curé de sa Paroisse lui avoit prêté les

apre
son.
&
t la
s ri-
s les
e ré-
eurs,
Des-
elles
aussi
s fait
vers
que,
deux
Des-
en à

Les



Satyres de Boileau: Ce Curé, presque aussi barbare que son Seigneur, avoit acheté, dans un voyage de huit jours, qu'il fit à Marseille, une fois en sa vie, les Ouvrages de Boileau, les fables de la Fontaine & les Comédies de Molière: c'étoit les trois seuls livres, qui avec son Bréviaire, composoient sa Bibliothèque. Admirons comme le hazard peut suplérer au défaut du goût; ne pouvant acheter que trois livres, qu'auroit pris le meilleur Académicien?

Je viens à l'Art Poétique de Despréaux. Selon moi, c'est son chef-d'oeuvre, & j'ose dire que c'est celui de l'esprit humain, en fait de critique. Il falloit un génie supérieur, pour vaincre les difficultés, qu'il y-avoit à surmonter dans la composition d'un pareil ouvrage. Ces difficultés sont si considérables, qu'un des plus grands hommes & des plus éloquens, que la France ait eu, ami intime de Mr. Despréaux, quelque mérite qu'il
lui

lui connût d'ailleurs, crut qu'il échoueroit & fit ce qu'il put pour le détourner de son dessein, dont l'exécution a été si utile au public: c'est le Commentateur de Despréaux, qui m'apprend cette particularité, *Le célèbre Mr. Patru, dit-il, * a qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fut possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les regles générales de la Poësie, à l'exemple d'Horace, mais pour les regles particulières, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en vers François. Mr. Patru se détrompa dans la suite: & lorsqu'il eût vû une partie de l'ouvrage de Despréaux, frappé, dit l'Auteur, que je viens de citer, de la noble audace, avec laquelle l'Auteur entroit en matière, il changea de sentiment, & l'exhorta bien sérieusement à continuer.*

Trois choses contribuent à l'estime qu'on doit faire de l'Art Poétique: la difficulté

* Pref. de l'Art. Poëtiq. par le Commentateur.

ficulté de l'entreprise ; la beauté des vers ; & l'utilité de l'ouvrage. Nous venons de voir ce que pensoit un homme d'un génie supérieur, de l'entreprise. Quant à la beauté des vers, c'est une chose convenüe généralement de tous les connoisseurs ; & quand à l'utilité, elle est si grande, que les gens de goût s'accordent tous en ce point, que c'est à Despréaux que la France est, principalement, redevable de la justesse & de la solidité, qu'on trouve dans les Ecrivains, qui ont suivi ses regles & les conseils. Ses ennemis ne purent s'empêcher de convenir, qu'il avoit donné d'excellens préceptes : ils voulurent seulement lui ôter la gloire dans être l'Auteur : & ils prétendirent, qu'il n'avoit fait que traduire la Poétique d'Horace. Despréaux répondit, fort sagement, à cette acculation. *Bien loin, dit-il, * de rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du soin, qu'ils prennent de publier que ma Poétique est une traduction de la Poétique d'Horace : car*

puis-

* Pref. de l'Art. Poetiq.



puisque, dans mon ouvrage, qui est d'onze cent vers, il n'y-en a pas plus de cinquante ou soixante, tout au plus, imitez d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste, qu'en le supposant traduit de ce grand Poëte.

Ce qu'il y-a de plus beau & de plus instructif, dans l'Art Poëtique de DesPréaux, c'est qu'en donnant les regles des divers genres de Poësie, il en donne l'exemple. Ainsi, en écrivant quel doit être le caractéresimple & pastoral de l'Idylle, il fait, adroitement & comme imperceptiblement, une Idylle.

* Telle qu'une bergère au plus beau jour
de fête

De superbes rubis ne pare point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus
beaux ornemens :

Telle, aimable en son air, mais humble
dans son stile,

Doit éclatter sans pompe une élégante
Idylle.

Son-

Art. Poëtiq. Chant. II.

Son tour simple & naïf n'a rien de fas-
tueux :

Et n'aime point l'orgueil d'un vers pré-
somp tueux.

Il faut que sa douceur flatte, chatouille,
éveille ;

Et jamais de grands mots n'épouvante
l'oreille.

Mais souvent dans ce file un rimeur
aux abois

Jette-là de dépit la flutte & le haut-bois,
Et follement pompeux dans sa verve in-
discrète

Au milieu d'un Eglogue entonne la
Trompette,

De peur de l'écouter Pan fuit dans les
roseaux :

Et les Nymphes d'effroi se cachent sous
les eaux &c.

Au-contre, cet autre abject en son
langage

Fait parler ses bergers comme on parle
au village.

Ses vers plats & grossiers dépouillez
d'agrément

Toujours baissent la terre & rampent
tristement,

On

On diroit que Ronsard sur ses pipeaux
 rustiques,
 Vient encor frédonner ses Jdylles Go-
 thiques,
 Et changer sans respect de l'oreille &
 du son
 Licidas en Pierrot, & Philis en Toinon.
 Entre ces deux excès la route est dif-
 ficile,
 Suivez, pour la trouver Théocrite &
 Virgile,
 Que leurs tendres écrits par les graces
 dictez.
 Ne quittent point vos mains : jour &
 nuit feuillitez,
 Seuls dans leurs doctes vers ils pourront
 vous apprendre
 Par quel art sans bassesse un Auteur
 peut descendre ;
 Chanter Flore, les champs, Pomone,
 les vergers ;
 Au combat de la flute animer les ber-
 gers ;
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce
 amorce ;
 Changer Narcisse en fleurs, couvrir
 Daphné d'écorce ;

Et

Et par quel art encor l'Eglogue quelque
 fois
 Rend digne d'un Consul la Campagne
 & les bois.
 Telle est de ce Poëme & la force & la
 grace.

On voit que, dans ces vers, les préceptes
 même y-servent d'exemple & que le Poëte
 a employé, précisément, le stile, qui con-
 vient à l'Idylle. Lorsqu'il trace les regles
 de l'Elégie, il prend le Stile Elégiaque.

* La plaintive Elégie en longs habits de
 deuil
 Sait les cheveux épars gemir sur un cer-
 cueil.
 Elle peint des Amans la joye & la
 tristesse,
 Flatte, menace, irrite, appaise une Mai-
 tresse. &c.

C'est cette façon savante & spirituelle de
 donner des préceptes, qui a fait préférer
 l'Art Poétique de Despréaux à celui de tous
 les autres Auteurs, & qui même lui a fait
 obtenir, chez plusieurs gens de goût, la
 prééminence, quant a ce point, sur celui
 d'Ho-

* Art. Poétique Chant second.

d'Ho
 de bi
 dre.
 s
 l'Art
 beau
 amu
 le gé
 me c
 que
 d'un
 un L
 Desp
 font
 n'y-
 taill
 les l
 que
 que
 le C
 pré
 né l
 déc
 d'u



d'Horace dont la Poétique, au jugement de bien des Savans, n'a point assez d'ordre.

Si le Lutrin n'est point aussi utile que l'Art Poétique, il est dans son espèce, aussi beau: C'est le Poème le plus badin le plus amusant qu'on ait jamais fait. Il falloit le génie de Despréaux pour faire un Poème de six Chants sur un sujet aussi simple que celui de la dispute d'un Chantre & d'un Prélat sur la place que doit occuper un Lutrin. Les traits de Satyre, que Despréaux a répandu dans cet ouvrage, sont pleins de sel & d'enjouement. Il n'y-a rien de si charmant que la bataille des Chanoines, qui combattent avec les livres, qu'ils enlèvent dans la boutique de Barbin. La revûe de la Bibliothèque de Don Quixotte par la servante & le Curé a pu donner cette idée à Despréaux; mais il l'a embellie & lui a donné bien plus de force & de vivacité. Les décisions du Curé sentent un peu celles d'un Critique de profession. Dans le Lu-

T TRIN

trin les remarques & les critiques les plus judicieuses sont mêlées & assaisonnées d'une plaisanterie fine & légère. Le Curé de Michel de Cervantes instruit simplement: Les combattans de Despréaux instruisent & divertissent.

*L'Eleve de Barbin commis à sa Boutique

Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique.

Les volumes sans choix à la tête jettez,
Sur le perron poudreux volent de tous cotez.

Là près d'un Guarini Terence tombe à terre.

La Xénophon en l'air heurte contre la Serre.

O que d'écrits obscurs & de livres ignorez,

Furent en ce grand jour de la poudretirez!

Vous

*Lutrin Poëme Héroi Comiq. chant cinquieme,

Vous en futes tirez Almerinde & Si-
mandre,

Et toi, rebut du Peuple, inconnu Co-
loandre:

Dans ton repos, dit-on, saisi par Gail-
lerbois,

Tu vis le jour alors pour la première
fois.

Chaque coup sur la chair laisse une
meurtrissure:

D'un le Vayer épais Giraud est renver-
sé.

Marineau d'un Bréseuf à l'épaule blessé
En sent par tout le bras une douleur a-
mére,

Et maudit la Pharsale aux Provinces si
chère.

D'un Pinchesne *in quarto* Dodillon é-
tourdi

A longtems le tein pâle & le cœur af-
fadi

Au plus fort du combat le Chapelain
Caragne

Vers le sommet du front atteint d'un
Charlemagne



Des vers de ce Poëme effet prodigieux
 Tout prêt à s'endormir baille & ferme
 les yeux.

Aureste, ce qu'il y-a de plus admirable dans le Lutrïn, c'est qu'il n'y-a aucune badinerie, qui ne sente le galant homme. Despréaux ne s'est jamais abaissé à dire des impertinences: & bien loin que son sujet l'ait obligé à de mauvaises & basses plaisanteries, il l'a élevé & lui a même souvent prêté les plus beaux ornemens des Poëmes Héroïques. Il faut convenir que Despréaux a eu raison de dire, en parlant de son Poëme, * *C'est un burlesque nouveau, dont je me suis avisé dans nôtre langue: car au-lieu que dans l'autre burlesque Didon & Enée parloient comme des harangères & des crocheteurs, dans celui-ci une horlogere & un horloger parlent comme Didon & Enée.*

Jay déjà dit que la Traduction du
 Traité du Sublime de Longin est excel-
 lente

* Pref. du Lutrïn.



lente : je me contenterai de placer ici, pour appuyer mon opinion, ce qu'en a pensé le Père Rapin. Il dit* *qu'elle est le chef d'oeuvre de cet Auteur, & qu'elle a plus l'air d'original que de traduction.* Quant aux Réflexions Critiques sur quelques passages de Longin, il est certain qu'elles forment le meilleur ouvrage, qu'on ait écrit pour la défense d'Homère & pour celle des Anciens : il auroit été à souhaiter, que l'Auteur eût conservé plus de moderation, & ne se fût point emporté à des excès très blâmables. Il est étonnant que Despréaux, ayant la raison de son côté, ait disputé avec cette violence, qui est le partage de ceux, qui soutiennent une mauvaise cause.

Je finirai ces réflexions par examiner si l'on peut regarder Despréaux comme un véritable honnête homme. Pour moi, j'avoue que j'ai de la peine à le considérer comme tel ; malgré les éloges, qu'il a reçûs d'un grand nombre de gens illustres par leur naissance, par leur méri-



te & par leur esprit. Il paroît que Despréaux a beaucoup moins voulu critiquer les mauvais ouvrages, que nuire à certains Auteurs. Dès qu'il se raccommoît avec quelques uns d'eux, il effaçoit son nom & substituoit celui d'un autre à sa place: c'est pourquoi on voit qu'il a souvent mis à la fin du même vers Bourfault, Quinault, Hainault, selon qu'il étoit bien ou mal avec eux, pendant les différentes Editions de ses ouvrages. Lorsqu'un Auteur se raccommoît avec Despréaux, ses écrits en devenoient-ils meilleurs? Par quelle raison cessoit-il de les critiquer s'il n'en vouloit qu'à eux seuls! Mr. l'Abbé d'Olivet, nous apprend dans son Histoire de l'Académie Française les raisons, qui déterminèrent Despréaux à tourner en ridicule bien des Auteurs, dont plusieurs ont eu du mérite. „Pour Despréaux
 „ *dit-il, le fait est que ses premiers ouvrages commençant à faire bruit sur le
 „ Parnasse, il souhaita d'en montrer quelques essais à l'Hotel de Rambouillet,
 „ alors souverain tribunal des beaux esprits.

* D'Olivet. Hist. de l'Academ. Franc. T. 2. p. 108.



„ pris. Chapelain, Ménage & Cotin y-é-
 „ toient, le jour qu'il y-parut. Arteni-
 „ ce & Julie louèrent le jeune Poëte ;
 „ mais, en même tems, lui conséillèrent,
 „ par bonté & avec cette politesse, dont
 „ les personnes de leur rang savent tou-
 „ jours affaisonner un avis, de consacrer
 „ ses talens à une espece de Poësie moins
 „ odieuse & plus généralement approuvée,
 „ que ne l'est la Satyre. Chapelain, Mé-
 „ nage & Cotin appuyèrent la même thèse ;
 „ mais durement & avec l'aigreur de gens
 „ que l'intérêt personnel anime. Des-
 „ préaux en fut piqué : & jura dès lors
 „ *in petto* de se vanger en tems & lieu.
 „ Une autre source de sa haine pour
 „ l'Abbé Cotin, c'est que celui-ci étoit
 „ intime ami de Gilles Boileau, & que,
 „ dans les brouilleries, qui survenoient
 „ entre les deux Frères, il prénoit tou-
 „ jours le parti de l'Ainé, & n'oublioit
 „ rien pour susciter des chagrins domes-
 „ tiques au cadet., On voit, dans ces
 „ anecdotes, la source d'une partie des Cri-
 „ tiques de Despréaux : aussi ai-je beaucoup

Des-
 quer
 rains
 it a-
 nom
 ace:
 vent
 Qui-
 n ou
 es E-
 Au-
 eux,
 ours ?
 quer
 l'Ab-
 son
 esrai-
 tour-
 t plu-
 réaux
 s ou-
 sur le
 quel
 uillet,
 x es-
 prits,
 p. 108

plus de foi en lui, lorsqu'il louë, que lorsqu'il blâme. Il n'a jamais donné des louanges à des Ecrivains sans mérite; mais il lui est arrivé, quelque fois, d'avoir condamné, & même durement, de très bons Auteurs. Je dirai un mot ici en passant, de plusieurs auxquels ils me paroît n'avoir pas rendu justice.

Ménage n'étoit point bon Poëte François, quoiqu'il ait composé quelques Pièces assez jolies; mais il a fait de très bons vers Latins. Il étoit, au reste Savant & beaucoup plus que Despréaux. Les remarques & les notes, qu'il a faites, sur Diogene Laerce sont d'un savoir profond & d'une érudition consommée. Il a fait une réfutation de l'ouvrage de Baillet fort bonne: il a écrit encore plusieurs ouvrages de Littérature estimés. Ainsi, je passe à Despréaux d'avoir lancé, dans ses Satyres, quelques traits contre lui en qualité de Poëte; mais point en qualité de Savant: c'est cependant ce qu'il a fait. Ce-
la

la n'a pas empêché, que tous les Savans de l'Europe ne se soient empressez de donner, dans toutes les occasions des marques de l'estime qu'ils avoient pour la vaste érudition de Ménage.

Despréaux a maltraité Brébeuf, dans deux ou trois endroits: si l'on veut l'en croire, il n'y-a que des Provinciaux, qui admirent sa traduction de Lucain.

Et maudit la Pharsale aux Provinces si chère.

Dans un autre endroit, il se plaint que, malgré les critiques, il y-a des gens, qui estiment cet ouvrage.

En tous lieux cependant la Pharsale approuvée

Sans crainte de mes vers va la tête levée.

La Traduction de Brébeuf n'est point un ouvrage méprisable, comme a voulu nous le persuader Despréaux. Le Traducteur a, parfaitement, pris l'esprit & le génie de

T ; son



son original: & si l'on trouve certains défauts dans Lucain, ce n'est pas la faute de Brébeuf. Il y-a de fort beaux morceaux de vers dans cette Traduction: & le grand Corneille auroit voulu donner la meilleure de ses Tragédies pour avoir fait ces quatre sur l'Écriture.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux

De peindre la parole & de parler aux yeux :

Et par les traits divers des figures tracées

Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Quinaut, contre lequel Despréaux s'est si fort acharné, & qu'il a voulu faire regarder comme aussi mauvais, que Virgile est excellent, a eu des parties, dans lesquelles il a excellé. Despréaux a beau dire.

Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,

La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.

Il est vrai que Quinaut a fait de fort mauvaises Tragédies. Il seroit inutile de chercher à les justifier : on ne pourroit jamais en venir a bout. Mais il a fait des Opera Charmans : il est certain que, pour les vers Lyriques & propres à être mis en Musique, jamais personne n'eut un mérite pareil à celui de Quinaut. Lulli, qui devoit connoitre les vers, qui s'allioient aisément à la Musique, préfère ceux de Quinaut a ceux de tous les autres Poètes. Mr l'Abbe d'Olivet * dit, que *la cause de cette préférence fut, que Lulli trouva dans Quinaut diverses qualitez, dont chacune avoit son prix en particulier, & dont l'assemblage faisoit un homme unique en son genre ; une oreille délicate, pour ne choisir que des paroles harmonieuses ; un goût tourné à la tendresse, pour varier, en cent & cent manières, les sentimens consacrez à cette espèce de Tragédie.* Despréaux fut obligé de convenir lui-même du mérite de Quinaut pour les vers Lyriques. Toute la France se souleva contre lui, à cause
du

* Hist. de l'Academ. Franc. Tom. 2. pag. 142.

du mépris, qu'il affectoit dans tous les ouvrages pour un Auteur aussi tendre qu'ingénieux. *Je n'ai pas prétendu nier, dit-il, qu'il n'y-ait beaucoup d'esprit dans les ouvrages de Monsieur Quinaut, quoique si éloigné de la perfection de Virgile. J'ajouterais même, sur ce dernier, que dans le tems, où j'écrivois contre lui nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont acquis, dans la suite, une juste réputation.* Cette réparation si authentique n'a pas empêché, que Despreaux n'ait, plusieurs fois, lancé les traits les plus piquans contre les charmans Opera de Quinaut. Mais ces traits se sont tout emoulez, & n'ont fait aucune blessure à la reputation de cet aimable Poëte Lyrique. Il semble que l'amour ait pris soin d'accorder sa lyre; il n'y-a rien de plus charmant qu'Atis; rien de plus tendre qu'Armide. Un des talens particuliers de Quinaut c'étoit de dire, spirituellement & de la manière la plus galante, les choses les plus simples par elles mêmes.

Vous

Vous juriez autrefois que cette onde
rebelle

Se feroit vers sa source une route nou-
velle,

Plûtôt qu'on ne verroit nos deux coeurs
dégagez.

Voyez couler ces eaux dans cette vaste
plaine ;

C'est le même penchant, qui toujours
les entraîne :

Leur cours ne change point, & vos
voeux sont changez.

Voici encore un autre passage aussi natu-
rel, qu'il est spirituel & galant.

Le Zéphir fut témoin, l'onde fut at-
tentive,

Quand la Nymphé promet de ne changer
jamais.

Mais le Zéphir léger & l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens, qu'el-
le a fait.

Quinault a souvent allié, dans ses Opera,
le Sublime & le grand au naturel & au
gracieux: il ne faut pas croire qu'il n'y-
ait aucun endroit d'élevé & de noble dans
ses



ses Poëmes, dictez par les graces & par
l'amour : il y a des endroits que Racine
& Corneille n'auroient point délavouez.

Les Dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur, que le Ciel irrité
N'abaïsse, quand il veut, & ne réduise en poudre.
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Je viens à Gilles Boileau, Frère Aîné
de Despréaux. Nous avons de lui deux
Traductions ; celle d'Epictete, qui est
encore fort estimée ; & celle de Diogène
Laërce, qui est presque inconnue au-
jourd'hui : ce n'est pas qu'elle soit mauvai-
se, mais les personnes à qui la lecture de
Diogène Laërce peut plaire étant des gens
de lettres, ils aiment mieux lire ses ou-
vrages originaux. Gilles Boileau avoit
une tres grande facilité à écrire, dont peut
être il ne se défioit point assez : & quoi-
qu'il eût beaucoup d'esprit & même d'éru-
dition, il demeura toujours bien éloigné
de ce point de perfection, où son Frère
avoit

avoit atteint. Il a traduit, en vers, le quatrième livre de l'Enéide: il y-a de fort beaux morceaux, & qui font regretter que le caractère trop vif de l'Auteur ait empêché, que tout le reste de l'ouvrage ne réponde à la perfection de ces morceaux.

Je ne sai si l'on doit aussi attribuer à la vivacité du tempérament, les mauvaises manières, que Gilles Boileau eut, quelque fois, pour Despréaux son Frère; ou s'il faut les imputer à une jalousie d'Auteurs; comme l'ont cru quelques Ecrivains.

Vous demandez pour quelle affaire,
Boileau le rentier aujourd'hui
En veut à Despréaux son Frère.
C'est qu'il fait des vers mieux que lui.

Ce qu'il y-a de certain, c'est que Gilles Boileau faisoit sa cour à Chapelain, chargé de distribuer les pensions aux gens de lettres, & qu'il déservoit son Frère dans le public, pour tâcher d'obtenir une pension. C'est à cette conduite blâmable, que

que Despréaux a fait allusion, lorsqu'il a dit :

Cependant, pour flatter ce rimeur tutelaire,

Le Frère, en un besoin, va renier son Frère.

Dans la suite du tems, Gilles Boileau se réconcilia avec son Frère : & Mr. l'Abbé d'Olivet m'apprend, que Despréaux remit à Mr. de Toureil les deux tiers de la Traduction de la Poétique d'Aristote, que son Frère ne put achever entièrement ; une mort prématurée l'ayant enlevé.

Regnier est le seul Poète Satyrique François, qui, avant Despréaux, méritât quelque estime : il avoit beaucoup de feu, d'imagination, il écrivoit pour son tems assez correctement, il avoit même des pensées fines & délicates. Telle est celle, où il se plaint, spirituellement, qu'il est la victime & la dupe du faux honneur, dans le moment même qu'il écrit contre lui.

Mais,

Mais mon Dieu, que ce traître est d'une
étrange sorte!

Tandis qu'à le blâmer la raison me trans-
porte,

Que de lui je mêdis, il me flatte & me
dit

Que je veux, par ces vers, acquérir son
credit.

Il n'avoit pas toujours des pensées aussi
délicates : quelque fois, il rendoit, trop
cruement, si j'osé me servir de ce terme,
certaines idées, qui, mieux exprimées,
auroient été plus nobles.

Si Virgile, le Tasse & Ronsard sont des
Anes,

Sans perdre en ce discours le tems, que
nous perdons,

Allons, comme eux, aux Champs, &
mangeons des chardons.

Le fond de cette pensée est bon ; mais
il est mal rendu. Regnier a souvent i-
mité les Anciens ; mais il en a plutôt ren-
du la force que les graces & la légéreté.

U

Sa

Satreizième Satyre, qu'il a intitulée *Mavette*, est, presque toute, traduite de la huitième Elégie du premier livre des Amours d'Ovide; La septième Satyre est une copie de la quatrième Elégie du second livre des mêmes Amours.

Regnier me paroîtroit beaucoup plus estimable, s'il n'avoit point écrit avec une licence, qui fait rougir tous ceux, qui ont quelque pudeur. Sa onzième Satyre est une description horrible & effrontée d'un lieu de débauche. Despréaux, qui estimoit, infiniment, Regnier, condamne sa manière d'écrire, contraire aux bonnes mœurs. Il le regarde cependant comme un véritable disciple d'Horace & de Juvenal.

* De ses Maîtres Savans disciple ingénieux,

Regnier seul parmi nous formé sur leurs modèles

Dans

Despréaux Art. Poët. chant. second,

Dans son vieux stile' encore a des gra-
ces nouvelles,
Heureux, si les discours craints du chas-
te Lecteur
Ne se sentoient des lieux, que fréquen-
toit l'Auteur:
Et si du son hardi de ses rimes Cyni-
ques,
Il n'allarmoît souvent les oreilles pudî-
ques.

§. XII.

SUR MOLIERE , REGNARD ET
QUELQUES AUTRES AUTEURS
COMIQUES.

Jay déjà parlé de Molière & de la
mauvaise critique qu'a fait Baillet de ses
excellentes Comédies; je ne puis m'empê-
cher de dire encore un mot de ce grand
homme. Tous les connoisseurs convien-
nent qu'avant Molière la bonne Comédie
étoit presque inconnue chez les Moder-
nes. Mr. l'Abbé d'Olivet, après avoir fait,
U 2 dans

dans son Histoire de l'Académie Française, l'éloge de plusieurs Comédies, qui avoient paruës avant celles de Moliere, finit cet éloge par ces paroles bien remarquables, & qui font le véritable portrait de Moliere. * *Mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit inconnüe, on ne songeoit point aux moeurs & aux caractères; on alloit chercher bien loin le ridicule dans les événemens imaginez avec beaucoup de peine & on ne s'avisoit point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. Moliere est le premier, qui l'a été chercher-là, & celui qui l'a le mieux mis en oeuvre. Homme inimitable, & à qui la Comédie doit autant, que la Tragédie à Corneille. Lorsqu'on lit le Misanthrope, l'Ecole des Femmes, l'Ecole des Maris, le Tartuffe, les Femmes Savantes n'est on pas enchanté, ravi de voir avec quelle vérité, avec quelle naïveté, avec quelle grace, avec quel enjouement Moliere a développé les différens ressorts, qui*

* Hist. de l'Académ. Franc. Tom. 2. pag. 167



qui agitent le cœur humain, & qui sont les principales causes des sottises des hommes?

Toutes les Pièces de Molière ne sont pas de la même beauté: il y-en a même, qui paroissent indignes de lui. Despréaux n'a pas eu tort de dire.

Dans ce sac ridicule, où Scapin s'enveloppe

Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.

En effet les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, George Dandin, sont des Farces. Mais il faut prendre garde que Molière, en les compotant, a eu dessein de faire des Pièces, qui plussent à la populace, qui attirassent beaucoup de monde à la Comédie & qui fissent gagner de l'argent aux Comédiens. Ainsi, il y-a une injustice de vouloir faire un crime à Molière d'une chose absolument nécessaire: puisqu'enfin il étoit nécessaire, qu'il



pourvût à la nourriture des Comédiens,
 & que trois Pièces de suite, comme le
 Misantrope & les Femmes savantes, les au-
 roient fait mourir de faim. Tout le
 monde sait, que le Misantrope, le chef
 d'oeuvre du Théâtre Comique, tomba
 dans les premières représentations. Mo-
 lière avoit beau dire, *je ne ferai pourtant*
jamais mieux: le Peuple ne pouvoit se
 résoudre à goûter une Pièce faite, unique-
 ment, pour les gens d'esprit. Les Fem-
 mes Savantes eurent le sort du Misantrope.
 Cette Comédie, que les gens de goût
 mettent dans le rang des meilleures Pié-
 ces de Molière fut reçûë très froidement.
 Il falut que Louis XIV dont le goût étoit
 plus sûr que celui de bien des Savans, lui
 acquît, par une louange, les suffrages de
 la Cour & de la Ville. Aujourd'huy, les
 connoisseurs placent cette Pièce à côté du
 Tartuffe & du Misantrope: je trouve mê-
 me qu'elle l'emporte sur ces deux, par
 son dénouement, qui a quelque chose
 de plus plaisant, que celui du Misantrope.
 Quant à celui du Tartuffe, il m'a paru

toû-

toûjours très médiocre & indigne d'une
 auffi belle Pièce. Je reviens à ce que j'ay
 dit, qu'il ne faut point faire un crime à
 Molière d'avoir voulu nourrir ses Comé-
 diens & d'avoir travaillé, quelque fois,
 pour leur faire gagner de l'argent. Je
 ne puis souffrir, que Despréaux, ne distin-
 guant point assez des ouvrages inimitables
 de Molière quatre ou cinq Farces qu'il a
 faites pour le Peuple, veuille lui ôter la
 primauté des Poètes Comiques.

* C'est par là que Molière illustrant ses
 écrits,

Peut-être de son Art eut remporté le
 prix:

Si moins ami du Peuple, en ses doctes
 peintures,

Il n'eût point fait souvent grimacer ses
 figures.

Quitté pour le bouffon l'agréable &
 le fin:

Et, sans honte, a Térence allié Tabarin.



Molière n'a point *allié* Térence à Tabarin dans ses bonnes Comédies ; elles sont, entièrement, écrites dans le goût des gens d'esprit, & Molière n'y-a eu aucune complaisance pour le Peuple ; il n'a déferé à son goût que dans ses farces. D'ailleurs, comment Despréaux a-t-il pu écrire *que Molière peut être de son Art eut remporté le prix ?* Mr. de Voltaire a eu raison de dire *qui aura donc ce prix, si Molière ne l'a pas ?* Pour les Poètes Comiques Modernes, Despréaux avoit trop de goût pour les comparer à Molière : & quant aux Anciens, il faudroit être aveugle pour oser mettre Aristophane à côté de Molière. Plaute & Térence lui sont aussi inférieurs. Térence a écrit avec beaucoup de pureté ; il a peint parfaitement ; il a rendu fort bien les caractères, qu'il a mis sur le Theatre. Mais ses caractères sont, presque toujours, les mêmes : on retrouve, dans toutes ses Pièces, des Pères avarés, des Fils amoureux & prodigues, des valets & des esclaves fourbes. Quelle différence

n'y

n'y-a-t-il pas dans les caractères de Molière? Tous les divers états de la vie y sont dépeints avec une variété charmante. L'Avare, le Prodigue, le Fourbe, l'Etourdi, le Petit-Maitre, le Savant, la Coquette, le Bigot, le Charlatan, le Bourgeois orgueilleux, enfin tout ce que la vie humaine nous offre, se trouve représenté dans les Pièces de Moliere, tel qu'il est effectivement. Quant à Plaute, pour comprendre la supériorité, que Molière a sur lui, il ne faut que comparer l'Avare & l'Amphytrion, qu'ont fait également ces deux Poètes. Les Pièces du François sont infiniment au-dessus de celles du Latin, soit pour la politesse, soit pour la justesse des caractères, soit enfin par la beauté des portraits. Ce n'est pas que je veuille mépriser Plaute, qui eut de très grandes parties pour le Théâtre Comique; comme je le montrerai dans l'ouvrage, qui suivra celui ci, & qui roulera sur les Auteurs Anciens.

Molière avoit le coeur aussi bon qu'il

U 5

avoit

avoit l'esprit beau & naturel; il étoit charitable, généreux, bon, affable. Mr. de Voltaire rapporte un trait de lui, qui montre bien quel étoit son caractère. * *Il venoit, dit il, de donner l'aumône à un pauvre: un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit, Monsieur vous n'aviez peut être pas dessein de me donner un Louis-d'or, je viens vous le rendre. Tiens mon ami dit Molière en voila un autre: & il s'écria: où la vertu va-t-elle se nicher! Exclamation, qui peut faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, & qu'il étudioit par tout la nature, en homme qui la vouloit peindre.*

C'est à Molière à qui le public est redevable, en partie, des Tragédies de Racine: ce fut lui qui l'encouragea à travailler pour le Théâtre. Dans la suite du tems, ces deux grands hommes se brouillèrent. Faut-il que des génies aussi supérieurs soient sujets aux foibleffes des plus simples mortels? Je leur

passé-

* Voltaire vie de Molière pag. 14.



passerois volontiers les fautes, que l'amour peut faire commettre ; mais jamais celles de la colére ou de la jalousie. Je ne pardonne point à Racine d'avoir manqué à son ami : mais je regarde, avec indulgence, la raison pour laquelle il cessa d'écrire pour le Théâtre. Il avoit aimé, & avoit été aimé, pendant plus de quinze ans de la Chammelé, la plus grande Comédienne qu'aît eu le Théâtre Francois : elle lui fit une infidélité, en faveur du Comte de Clermont Tonnerre. Racine ne put supporter la perte d'un cœur ; qui lui avoit été si cher ; il cessa d'écrire pour le Théâtre & devint dévot. Il répondit un jour à quelqu'un, qui le pressoit de faire encore une Tragédie. *Après avoir été aimé pendant quinze ans de la plus aimable des Créatures, on ne peut se consoler de sa perte, qu'en se jettant entre les bras du Créateur.*

Quoique le mérite de Molière fut connu & récompensé pendant sa vie, & que Louis XIV. l'honora d'une protection
mar-

marquée, cependant une partie du Public
ne lui rendit, véritablement, justice qu'a
près sa mort.

*Avant qu'un peu de terre obtenu par
priére
Pour jamais sous la tombe eût enfermé
Molière,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si
vantez
Furent des sots esprits à nos yeux re-
butez.
L'ignorance & l'erreur à ses naissantes
Pièces
En habit de Marquis, en robe de Com-
tesse,
Venoient pour diffamer son chef
d'oeuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus
beau.
Le Commandeur vouloit la Scène plus
exacte ;
Le Vicomte indigné sortoit au second
Acte ;

L'un

° Despréaux Epit. VII. a Mr. de Racine.



L'un, défenseur Zelé des bigots mis
en jeu,

Pour prix de ses bons mots le condam-
noit au feu ;

L'autre, fougueux Marquis, lui déclara-
nt la guerre,

Vouloit vanger la Cour immolée au par-
terre.

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales
mains

La Parque l'eut-rayé du nombre des hu-
mains,

On reconnut le prix de sa Muse éclipsee.

L'aimable Comédie avec lui terrassée,

En vain d'un coup si rude espéra re-
venir :

Et sur ses brodequins ne put plus se
tenir.

Qui pourroit se figurer qu'on eut refusé,
après sa mort, à Molière un peu de terre
pour l'inhumer ? Il falut cependant un or-
dre exprès du Roi pour l'obtenir. Ce
qu'on a dit de mieux, à ce sujet, a été dit
par



par la Bejart, Femme de Molière. Quoi: s'écrioit-elle partout, *on refusera la sépulture à un homme, qui a mérité des Autels !*

Despréaux dit qu'après la mort de Molière *la Comédie fut terrassée*. Il avoit raison dans le tems, qu'il écrivoit. Mais s'il vivoit aujourd'hui, il l'auroit un peu moins. Je vai parcourir, le plus succinctement qu'il me sera possible, les principaux ouvrages de nos Poètes Comiques.

Regnard a fait plusieurs Comédies, qui ont été souvent représentées, & qui le sont encore aujourd'hui. Il y-a, dans ces Pièces, quelques bonnes Scènes, telle est celle de Cléanthis & de son mari, dans Démocrite amoureux : mais, en général, ces Comédies sont médiocres. Dans le joueur, qui passe pour la meilleure Pièce de Regnard, à peine y-a-t-il un ou deux caractères, qui soient peints d'après Nature; celui du Joueur est bon; celui d'An-

d'Angélique est vrai ; celui de la Comtesse commence à se sentir de la Farce ; quant à celui du Marquis, il n'a pas l'ombre du sens commun ; celui d'Hector est faux & entièrement opposé à la vérité : il ne conserve pas même les bienséances les plus simples. Par exemple, est-il naturel qu'Hector dise à son Maître des injures grossières dans le moment, où il est dans sa plus grande colère, & qu'il le traite d'Ane.

- heureusement, vous n'avez pas le sou,
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter
un licou,

Qu'on ne dise pas que les valets, dans une Comédie, prennent des familiaritez, que ne prendroient pas des valets réels : dès qu'on viole, jusqu'à ce point, la vraisemblance, on est impardonnable. De toutes les Pièces de Regnard la meilleure est Démocrite. Les Folies amoureuses ne sont qu'une Farce un peu deguisée. Le Distrain est tres médiocre. Le Legataire universel ne vaut guères mieux ; j'en excepte

cepte la Scène de Mr. Cliftozel. Les trois quarts de ce qu'il y-a de bon dans les Menechmes est pris & traduit de Plaute. Les petites Pièces en un Acte sont des bagatelles assez divertiffantes. Regnard a, plus ou moins bien fait, selon que Molière l'a, plus ou moins, soutenu: des qu'il perdoit ce grand homme de vûë, ce qui lui arrivoit assez souvent, il tomboit dans le bas & donnoit dans le bouffon.

Palprat a fait plusieurs Comédies assez médiocres; mais il en a composé une bonne & digne de Molière. Le Grandeur est une excellente Pièce. On pretend que Palprat avoit fait cette Comédie en un seul Acte; mais qu'un de ses amis à qui il l'envoya, la mit en trois, pour la vendre plus cher aux Comédiens. Lorsque Palprat vit sa Pièce en trois Actes, il s'écria *Jarnidious j'avois envoyé à ce coquin une petite jolie montre d'Angleterre, il m'en a fait un tourne-broche.*

Le

Le Philosophe marié & le Glorieux de Destouches sont deux bonnes Comédies. Les caractères sont vrais; l'intrigue est bien conduite; les Portraits bien peints.

Mr. de la Chaussée a fait quelques Comédies fort bien écrites; le ton de la bonne Compagnie y-regne; il y a de l'esprit & de la morale.

Le Théâtre Italien a eu quelques Auteurs, qui l'ont illustré depuis quelques années. De Lille avoit fait quelques Pièces d'un goût assez singulier: il y a, dans Timon misantrope, dans Arlequin sauvage, dans le Faucon, de la morale: il y a des Scènes amusantes; mais ces Pièces manquent d'intrigue, surtout Arlequin sauvage.

De tous les Auteurs, qui ont écrit pour le Théâtre Italien, je n'en trouve point, qui soit aussi estimable que Mr. de Mariveaux. Ses Pièces sont bien condui-

duites & pleines d'une certaine Metaphysique aimable & gracieuse. Ses caractères sont toujours vrais & puisés dans la nature. Sa morale est assaisonnée de tout l'esprit possible ; mais il y-a, dans ses Pièces, d'ailleurs très jolies & très amusantes, un défaut ; c'est qu'elles pourroient être presque toutes intitulées *la surprise de l'amour*. Mr. de Marivaux a fait une Pièce de Théâtre appelée *la surprise de l'amour* ; ce sont deux personnes, qui viennent à s'aimer, tout à coup. La même chose arrive dans la double inconstance, dans le Portrait &c. Il seroit à souhaiter que le stile de ces Comédies, d'ailleurs très bien écrites, fut un peu plus naturel : on a reproché a Mr. de Marivaux d'écrire d'une maniere un peu guindée. Quand on a autant d'esprit, qu'il en a, on devroit négliger de chercher à en faire trop paroître.

On m'a demandé, quelque fois, ce que je pensois du vieux Théâtre Italien : jay répondu qu'il faudroit composer un petit

petit Volume de quelques Scènes déta-
chées assez spirituelles & amusantes; bru-
ler ensuite les cinq autres Volumes, qui
ne sont remplis que de sottises & de
puérilités.

§. XIII.

SUR ROUSSEAU, MALHERBE, RA-
CAN, MADAME DESHOULIERES, LA
COMTESSE DE LA SUZE ET
FONTENELLE.

Rousseau doit être regardé comme
un des plus grands Poètes, qu'aît eu la
France; c'est l'Horace des Modernes. Il
est aussi au-dessus de tous les Poètes Ly-
riques, que Corneille & Racine le font
des Poètes Tragiques. Personne n'a
mieux suivi ni mieux exécuté que lui les
différens préceptes, que les Maîtres de
l'art prescrivent aux Poètes Lyriques.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins
d'énergie

X 2

Ele-

Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec
les Dieux.

Les Odes sacrées de Rousseau sont des
conversations sublimes avec la Divinité :
il est impossible de n'être pas frappé des
idées grandes, majestueuses &, en même
tems, naturelles, qu'il y a dans ces Odes.

Jay vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort déployant ses ailes
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté, dont je jouis :
Et dans cette nuit funeste
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

* * *

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons, que j'en ai reçu.

Elle

Elle vient couper la trame
 Des jours, qu'elle m'a tiffu,
 Mon dernier Soleil se lève,
 Et votre soufle m'enleve
 De la terre des vivans :
 Comme la feuille séchée,
 Qui de la tige arrachée
 Devient le jouet des vents.

Les charmes de la Poësie, les idées les plus sublimes, les images les plus charmantes se réunissent dans ces vers.

Les Odes profanes de Rousseau ne sont point inférieures, dans leur genre, aux sacrées : elles sont encore, précisément, selon les regles & les préceptes des plus habiles Maîtres

*Aux Athlètes dans Pise elle ouvre la
 barrière ;

Chante un vainqueur poudreux au bout
 de la carrière ;

Méne Achille sanglant aux bords du
 Simois,

X 3

Ou

Despreaux Art. Poëtiq. Chant second.

Elle

Ou fait flechir l'Escaut sous le joug de
Louis.

L'Ode sur les Conquérans est une des plus belles, quoiqu'elle ne réunisse pas, en sa faveur, tous les suffrages : on convient bien de sa beauté ; mais quelques uns lui préfèrent l'Ode sur la raison à Mr. de la Fare ; quelques autres l'Ode à Mr. le Comte du Luc ; il y-a enfin des gens, mais le nombre n'est point aussi considerable, que celui des autres, qui regardent, comme la plus belle Ode de Rousseau, celle à l'ombre de Malherbe contre les détracteurs des Anciens. Toutes ces Odes sont très belles, & doivent être considérées comme des chefs-d'oeuvres. Quant à moi, je me déclarerois assez volontiers pour celle sur les Conquérans. Il y-a plusieurs strophes d'une beauté ravissante. Peut-on rien de plus parfait que celle-ci, soit pour les images, soit pour l'harmonie des vers.

Quels traits me présentent vos fastes,

Im-

Impitoyables Conquérens ?

Des voeux outrez, des projets vastes,
 Des Rois vaincus par des Tyrans;
 Des murs, que la flamme ravage;
 Des vainqueurs fumans de carnage;
 Un peuple aux fers abandonné ;
 Des Mères pâles & tremblantes,
 Arrachant leurs Filles sanglantes
 Des bras du Soldat effréné.

Il est impossible de pouvoir rien faire de plus beau : & si les ennemis de Rousseau vouloient dire ce qu'ils pensent, au fond du coeur, ils en conviendroient naturellement.

Rousseau a composé quelques Epîtres dans le goût Marotique, & quelques Allégories. Les premières Epitres me paroissent les meilleures. Quant aux deux ou trois dernières, elles sont très foibles, sur tout celle à Mr. de Racine le Fils: elle est absolument indigne de Rousseau ; cependant le sujet, qu'il avoit pris, auroit

pu lui fournir les plus belles & les plus sublimes idées.

Les Epigrammes de Rousseau sont, ordinairement, ingénieuses & versifiées avec beaucoup de goût ; mais les meilleures ont un défaut, qui doit les rendre méprisables & sur tout aux femmes aimables : elles sont remplies des plus indignes obscénitez. Ainsi, je leur applique tout ce que j'ay dit des Contes de la Fontaine.

Les derniers ouvrages de Rousseau sont médiocres : il y-en a même de mauvais. Mais il ne faut pas confondre, dans ses derniers ouvrages, ceux qu'il a fait étant à Vienne, parmi lesquels il y-en a plusieurs, qui vont de pair avec ce qu'il a écrit de plus beau. J'entends, par ces derniers ouvrages, ceux qu'il a composé à Bruxelles, trois ou quatre ans avant sa mort. Je placerai ici quelques morceaux de ses derniers ouvrages, pour qu'on les compare avec ceux, que j'ay cité des pre-

premiers. Voici le commencement de
l'Ode, que Rousseau fit sur la Paralysie,
qu'il avoit eüe.

Celui qui des coeurs sensibles
Cherche a devenir vainqueur,
Doit, pour les rendre flexibles,
Consulter son propre coeur.
C'est nêtre plus sur arbitre :
Les Dieux ne sont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime
C'est qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour, qu'il a pour nous.

Voilà des vers, véritablement, dignes
d'une verve paralitique: en voici encore
de la même Ode, qui ne valent pas mieux.
Les gibets, les rouës & les Potences sont
les idées gracieuses, qu'ils offrent.

Pour le juste & le coupable
Arrêtez dans ses filets,
Sa furie inévitable
N'a que rouës & chevaux.

Un supplice illégitime
 De l'innocence & du crime
 Confond la destruction.
 C'est la même tyrannie :
 Et la seule ignominie
 En fait la distinction.

Il falloit la fermeté de l'Abbé Des-Fontaines pour louer un aussi triste galimatias : encore crois-je qu'il n'eût pu se résoudre à parler, comme il a fait, des derniers ouvrages de Rousseau, si l'envie de chagriner Mr. de Voltaire n'eût affermi son courage, accoutumé à franchir, dans l'occasion, toutes les règles du bon sens & du goût. Au-reste, je ne voudrois point soutenir, comme Mr. de Voltaire le prétend, que, dans les derniers ouvrages de Rousseau, il n'y-a absolument rien de bon : je suis très persuadé du contraire. Je regarde ces ouvrages comme les productions de la vieillesse d'un grand homme, où, parmi bien des choses foibles & mauvaises, on en trouve

en-

encore de bonnes. Dans l'Ode même,
dont je viens de citer ces deux strophes,
il y-a deux ou trois endroits fort beaux:
en voici un.

Près de ma dernière Aurore,
En vain dit-on que les Cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promesse imaginaire !
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, céleste flambeau,
De ta Lumière suprême,
Quand la moitié de moi-même
Est déjà dans le tombeau ?

Tout le monde a entendu parler du mauvais caractère de Rousseau. L'Europe entière connoît les couplets, qu'il avoit faits contre de très honnêtes gens, & qu'il imputa, faussement, à Saurin, habile Mathématicien. Il fut condamné au Pilon et à l'exil par le Parlement de Paris: & il n'évita cette peine, que par sa fuite. Quelques ennemis de Mr. de Voltaire ont voulu

lu



lu faire un effort, & travaillent encore aujourd'hui, pour vouloir innocenter Rousseau dans l'esprit du public. Mais je les avertis, qu'ils ne pourront jamais en venir à bout qu'ils n'ayent auparavant convaincu le premier Tribunal de la France d'ignorance, & qu'ils n'ayent donné un démenti à trente personnes des plus distinguées de l'Allemagne, qui m'ont apprises cinquante traits odieux de Rousseau. On dit que les Editeurs de l'Edition par souscription, qui se fait à Francfort, prétendent justifier le caractère de Rousseau. Je regarde leur projet égal à l'entreprise de blanchir un More, en le lavant avec de l'eau.

Avant Rousseau, le meilleur Poète Lyrique étoit Malherbe, Gentil-homme ordinaire de la Chambre. C'est lui, qu'on peut, & qu'on doit même, regarder comme le Père de la belle Poésie Française. Marot fut le premier, qui badina agréablement : mais Malherbe fut le premier, qui

ver-

versifia noblement, & qui servit de modèle à nos plus grands Poëtes.

*Enfin, Malherbe vint, & le premier
en France

Fit sentir dans ses vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le
pouvoir :

Et réduisit sa Muse aux regles du devoir.

Par ce sage Ecrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille
épurée.

Les Stances avec grace apprirent à tom-
ber ;

Et le vers sur le vers n'osa plus enjam-
ber.

Tout reconnut ses loix : & ce guide
fidèle

Aux Auteurs de ce tems sert encor de
modèle.

Marchez donc sur ses pas ; aimez sa
pureté :

Et de son tour heureux imitez la clarté.

Voilà un éloge magnifique & fait par un
grand

* Despréaux Art Poëtiq. Chant. I.

grand Maître. Je suis d'autant plus charmé de le rapporter, qu'il m'évite d'en faire un, qui pourroit paroître suspect, & dont moi même je me défierois, dans la crainte que le préjugé ne me fit donner des louanges trop fortes.

On a comparé souvent Malherbe à Horace: Je trouve que, dans certaines choses, le Poète François égale le Latin, pour le tour des vers, pour la cadence, pour la noblesse même des pensées: mais il n'a point le naturel, l'aimable & brillante naïveté, & sur tout l'ineffimable briéveté du Poète Latin. Lorsque Malherbe a voulu imiter Horace, il a toujours été obligé de le paraphraser, & il a employé vingt vers pour dire ce qu'Horace disoit en quatre. En voici un exemple.

La mort a des rigneurs à nulle autre pareilles:

On a beau la prier

La cruel'e, qu'elle est, se bouche les oreilles,

Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,

Est sujet à ses loix:

Et

Et la garde, qui veille aux barrières du Louvre
N'en defeud pas nos Rois.

Horace a dit tout cela dans deux vers, & peut-être plus Poëtiqument.

*Pallida mors æquo pede pulsat pauperum
tabernas*

Regumque turres.

En mettant Horace au dessus de Malherbe, je ne prétends point diminuer son mérite: il en avoit un tres rare, & que le tems ne pourra point effacer. Il en étoit lui même persuadé, & il avoit cette noble opinion, qu'ont eu de leurs talens, tout les grands Poëtes. Horace disoit.

* Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius:
Quod nec imber edax, aut Aquilo impo-
tens

Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum.

Malherbe étoit, pour le moins, ausfi persuadé de la durée de ses ouvrages: & il disoit au Roi son Maître.

Mais

• Horat. Od. lib. III. Od. ult.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez
pour temoins

Connoissez le mon Roi, c'est le comble
du soin

Que de vous obliger ont eu les desti-
nées.

Tous vous savent louer, mais non éga-
lement :

Les ouvrages communs vivent quelques
années.

Ce que Malherbe écrit dure éternelle-
ment.

Je crois que la promesse de Malherbe au
Roi aura son effet : du-moins tant qu'on
parlera la langue Françoisé. Il y-a des
beautez, dans ses ouvrages, qui les ga-
rentiront de la nuit des tems. Quel-
ques unes des expressions, dont-il s'est
servi, vieilliront ; mais elles n'empêche-
ront point qu'on admire les belles idées
& les images nobles, qui sont dans ses
vers. Voici une Stance où il y-a le mot
de *vergogne*, dont on feroit difficulté de
se servir aujourdhuy : elle n'en est pas
moins belle cependant.

Quand

Quand un Roi fainéant, la vergogne
des Princes,

Laissant à ses flatteurs le soin de ses Pro-
vinces,

Entre les voluptez indignement s'en-
dort ;

Quoique l'on dissimule, on n'en fait
point d'estime :

Et si la vérité peut se dire sans crime
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa
mort.

Ces vers sont aussi beaux, qu'ils sont ins-
tructifs. En voici, qui ne le sont pas
moins, & qui contiennent d'excellentes Le-
çons pour les Princes. On ne sauroit trop
donner d'avis à des hommes destinez à
gouverner les autres.

Ont ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere,

Que cette Majeste si pompeuse & si fiere,

Dont l'eclat orgueilleux étroittoit l'Univers :

Et dans ces grands tombeaux, où leurs manes hau-
taines

Font encore les vaines,

Ils sont rongez des vers.

* * *

Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
 D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre
 Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de
 flatteur.

Et tombent avec eux d'une chûte commune
 Tous ceux que leur fortune
 Faisoit leur Serviteur.

Parmi les Disciples de Malherbe Honorat du Beuil, Marquis de Racan, fut le plus illustre & celui qui approcha le plus de son Maître. Il écrivit avec beaucoup d'esprit & de netteté; mais il n'eut pas la force & l'énergie de Malherbe. Despréaux semble avoir pensé ainsi que moi, lorsqu'il a dit.

* Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits
 Racan chanter Philis, les bergers & les bois.

Il paroît aussi que Despréaux trouvoit Malherbe plus châtié que Racan. Voici ce qu'il écrivit de ces deux Poètes à Mr. de

* Despréaux Art. Poëtiq. chant 2.



de Maucroix. * *La vérité est pourtant (& c'étoit le sentiment de nôtre ami Patru,) que la Nature n'avoit pas fait Malherbe grand Poëte ; mais il corrige ce défaut par son esprit & son travail : car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paroît assez par le petit nombre de Pièces, qu'il a faites. Notre Langue veut être extrêmement travaillée. Racan avoit plus de génie que Malherbe ; mais il est plus négligé & songe trop à le copier. Il excelle sur tout, à mon avis, à dire de petites choses : & c'est en quoi il ressemble mieux aux Anciens, que j'admire, sur tout, par cet endroit. Plus les choses sont sèches & malaisées à dire en vers, plus elles frappent, quand elles sont dites noblement & avec cette élégance, qui fait proprement la Poësie.*

Le jugement, que Malherbe portoit sur Racan, étoit assez ressemblant à celui de Despréaux : il disoit en parlant de Mainard, qui étoit un autre de ses disciples,

Y 2

* qu'il

* Oeuvres de Despréaux Tom. IV. pag. 176.

* qu'il étoit celui de ses élèves, qui faisoit les meilleurs vers ; mais qu'ils n'avoient point de force : que Racan avoit de la force ; mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers : que le plus souvent, pour s'aider d'une bonne pensée, il prenoit de grandes licences : & que de Mainard & de Racan on feroit un grand Poëte.

L'aimable Madame Deshoulières a fait des Pièces charmantes : ses vers étoient bien tournez ; son stile naturel ; ses pensées ingénieuses & son stile noble dans sa simplicité. Ces vers inspirent souvent une tendresse vive, mais delicate.

Aimez un Amant fidelle,
 Quoiqu'en disé la raison :
 Jeune Jris, tant qu'on est belle,
 Elle n'est pas de saison.
 Contre un amant, qui fait plaire,
 Elle perd toujours son tems.
 Croiez moi, faites la taire,
 Encor quinze ou vingt ans.

Mada-

* Vie de Malherbe. Pag. 36.



Madame Deshoulières ne parloit pas seulement tendresse elle raisonnoit quelque fois très métaphysiquement: il y-a des pensées bien Philosophiques dans plusieurs de ses meilleures Pièces.

Que l'homme connoit peu la mort, qu'il appréhende,

Quand il dit qu'elle le surprend.

Elle naît avec lui, sans cesse lui demande,

Un tribut, dont, en vain, son orgueil se défend.

Il commence à mourir longtems avant qu'il meure.

Il périt en detail imperceptiblement.

Le nom de mort, qu'on donne à notre heure dernière,

N'en est que l'accomplissement.

En général, tous les ouvrages de Madame Deshoulières sont bons: Il faut cependant en excepter un certain nombre de Pi. ces médiocres, qu'on auroit du supprimer, & qui forment une correspondance entre Grisette, Chatte de Madame Deshoulières, & Tata, Chat de Madame la Marquise de Monglas: Cochon, chien de Mr. le Maréchal de Vivonne, entre aussi pour sa part, dans cette correspondance. Madame Deshoulières a fait une Tragé-



die intitulée Genferic, qu'on a imprimée à la fin du premier Tome de ses oeuvres, qui est très médiocre, pour ne pas dire mauvaise. Les deux meilleures Pièces, qu'elle aît faites, sont à mon avis, son Idylle sur les moutons & son Idylle sur un ruisseau, qui commence par ces vers charmans.

Ruisseau nous paroïssons avoir un même sort
 D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre ;
 Vous à la mer, nous à la mort.
 Mais hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course & la nôtre !
 Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur
 A votre pente naturelle ;
 Point deloi parmi vous ne la rend criminelle ;
 La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.

Il y a dans cette même Pièce certains endroits, qui ont fait soupçonner aux dévots, que Madame Deshoulières avoit poussé un peu trop loin la Philosophie.

Taisez vous, Ruisseau : c'est a nous
 A nous plaindre de la Nature,

De tant de passions, que nourrit nôtre cœur.
 Apprenez qu'il n'en est pas une,
 Qui ne traîne après soi le trouble & la douleur,
 Le repentir ou l'infortune.
 Elles déchirent nuit & jour
 Les cœurs, dont elles sont Maitresses :
 Mais de ces fatales foiblesses
 La plus à craindre c'est l'amour.

* * *

Courez, ruisseau, courez, fuyez nous, reportez
 Vos ondes dans le sein des mers, dont vous sortez.
 Tandis que pour remplir la dure destinée,
 Où nous sommes assujettis
 Nous irons reporter la vie infortunée,
 Que le hasard nous a donnée
 Dans le sein du néant, d'où nous sommes sortis.

Est-il permis, avec autant d'esprit, qu'en
 avoit Madame Deshoulières, d'avoir été
 l'amie de Pradon, & l'ennemie de Des-
 préaux & de Racine? Pour moi, je ne puis
 attribuer la cause d'une pareille bizarrerie
 qu'à une jalousie, dont le cœur de Mada-
 me Deshoulières n'a pu se défendre: elle
 sentoit la supériorité des ouvrages de Ra-
 cine & de Despréaux sur les siens; elle ne

pouvoit s'empêcher de les hair. Je connois une jeune personne, qui a l'esprit de Madame Deshoulières & peut-être plus de génie, à qui je parlois, un jour, du travers, que s'étoit donné cette aimable Dame. *Mon Dieu*, me dit elle, *ne le lui reprochez point: elle en a fait pénitence toute sa vie. Et n'est ce pas une pénitence cruelle, que de louer toujours ce qu'on sent être blamable, dans le fond du cœur, & de blâmer ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer?* La jeune personne, qui me fit faire cette sage réflexion, fera un jour l'ornement de sa Patrie & la gloire de son Sexe: elle égalera par le génie tout ce que nous avons eu de Femmes d'esprit.

La Comtesse de la Suze a écrit aussi galamment & peut-être plus tendrement, que Madame Deshoulières; mais non point aussi profondément. La Comtesse de la Suze étoit une Femme d'esprit; Madame Deshoulières a l'esprit joignoit un beau génie. C'est un honneur infini pour les belles lettres & pour les Dames, qui
les

les cultivent, qu'une personne de la naissance de Madame de la Suze n'ait point dédaigné de prendre la qualité d'Ecrivain. Elle étoit Fille du Maréchal de Coligni, & descendoit de ce fameux Amiral aussi illustre par sa gloire & ses vertus que par ses malheurs.

Mr. de Fontenelle s'est acquis, par ses Ouvrages, une réputation immortelle; personne n'a possédé, aussi bien que lui, l'art de dire, naturellement & spirituellement, les choses, les plus abstraites par elles mêmes. On lui a obligation, d'avoir inspiré aux gens du monde du goût & de l'amour pour les Sciences. Son livre sur la pluralité des mondes est un chef d'oeuvre dans son espèce. Il a été souvent imité, rarement approché, & jamais égalé. Lorsqu'on compare le Newtonianisme des Dames de Mr. Algarotti à la Pluralité des mondes de Mr. de Fontenelle, Dieu! quelle différence ne trouve-t-on point entre ces deux ouvrages! Cependant Mr. Algarotti est rempli d'esprit; mais, malgré cet



vantage, pour écrire un livre, fait pour les Dames il a resté aussi au-dessous de Mr. de Fontenelle, qu'il est au-dessus des autres Auteurs, qui ont eu en Italie le même dessein que lui.

Il y-a peu de jours que je lisois, avec l'aimable personne, de qui j'ay parlé dans l'article de Madame Deshoulières, la Pluralité des Mondes : *Jé vous avouë, me dit elle, que jamais Roman, quelque tendre & quelque ingénieux qu'il soit, ne m'a autant attaché & amusé que ce livre : tous les jours je suis plus persuadée de ce que vous m'avez dit quelque fois, que si bien des gens, qu'on regarde, dans les Collèges & dans les Universtitez, comme de grands hommes, ne sont considerez dans le monde que comme des Pédans, on n'en doit accuser que les Savans, qui semblent affecter de chercher tout ce qui peut les rendre ennuyeux. N'imputons point, continua cette spirituelle Personne, à l'ignorance des gens du monde un jugement, qui blesse les trois quarts des auteurs ; attribuez*

buons le à la sévérité & a la dureté scholastique. Il semble, chez la plupart des Philosophes, que le bel esprit soit une hérésie : on diroit qu'Aristote, leur grand Patriarche, leur a défendu, sous peine d'excommunication, de parler comme les autres hommes. Cette ingénieuse Personne raisonoit fort bien. Il dépend des gens de Lettres de rendre respectables leurs talens en les présentant au Public sous une face gracieuse. La nature a fait tous les hommes, pour aimer ce qui est agréable : elle n'a accordé qu'à une petite partie d'entr'eux le talent de goûter le bon, enveloppé d'une écorce amère. La même Personne, qui s'instruira, avec plaisir, de la vérité, sous les auspices de Mr. de Fontenelle, s'ennuyera bientôt de la rechercher avec un Maître, qui fatiguera son attention, sans lui présenter, de tems en tems, quelques images, qui puissent la recréer & l'amuser. Je suis persuadé qu'il en est d'un Philosophe, comme d'un autre Ecrivain, & qu'il doit mêler l'agréable à l'utile. Personne n'a mieux possédé ce talent

lent que Mr. de Fontenelle : il faloit un génie auffi profond &, en même tems, auffi enjoué que le sien, pour répandre une gayeté amufante fur les queftions de Phyfique les plus difficiles, & fur les obfervations Aftronomiques les plus relevées.

Les Dialogues des Morts doivent être regardez comme un ouvrage tres eftimable, qui me paroît cependant inférieur à celui de la Pluralité des Mondes : ce dernier eft un chef-d'oeuvre ; l'autre n'eft qu'un bon livre. Les partifans outre- z des Anciens ont voulu élever Lucien bien au-deffus de Mr. de Fontenelle : je ne fai s'ils ont raifon. Quant à moi je trouve l'agreable Livre de Fontenelle auffi inſtructif que celui de Lucien, peut être plus ingénieux, du-moins auffi eftimable. Ce n'eft pas que ce livre n'ait ſes défauts : le ſtile en eft quelquefois, trop guindé ; il y-a des penſées, qui paroiffent recherchées avec trop de ſoin ; il y-a encore de fauſſes Critiques, des déciſions hazardées. Mais quel eft l'ouvrage,

ge, où l'on ne trouve rien à redire? Pour pouvoir regarder un livre comme bon, ne suffit-il pas que l'excellent l'emporte de beaucoup sur le médiocre? C'est-là précisément, le cas, dont il s'agit.

De tous les ouvrages de Mr. de Fontenelle, celui qui lui a fait le plus d'honneur c'est son Histoire de l'Académie des Sciences, qui contient les Eloges des Membres de cette Académie. Mr. de Fontenelle a trouvé le moyen de renfermer dans les Eloges, non seulement, les principales circonstances de la vie de ceux, dont il fait mention; mais il y fait un précis de leurs opinions & de leurs ouvrages, toujours aussi instructif que le sont ces ouvrages, dont il parle, et souvent beaucoup plus agréable. On peut dire que Mr. de Fontenelle a donné des graces à tous les Systèmes, et qu'il les a dépouillez de ces vêtemens tristes & sérieux, dont on les avoit couverts, Il est peu de découvertes Astronomiques, Physiques, Mathématiques, dont Mr. de Fontenelle n'ait
parlé

parlé, de la maniere la plus claire & la plus spirituelle, dans cet ouvrage. Lorsqu'il a fait mention de quelques anecdotes, qui regardent, ou le genre de vie des Académiciens, ou leurs occupations domestiques, ou leur commerce Littéraire, il les rend agréables par les circonstances, qu'il y-entremêle. Par exemple, en rappelant quels étoient les Savans, avec qui Mr. de Mommort étoit en correspondance, il développe tous les troubles Littéraires, qui s'élevèrent à l'occasion de la fameuse dispute de Leibnitz, & de Newton, dans laquelle toute l'Europe & l'Allemagne s'intéressèrent. Parmi les Eloges de Mr. de Fontenelle, celui de Newton me paroît l'emporter sur tous les autres: il y a des traits d'une délicatesse infinie. Tel est celui, où, après avoir loué le Système de Newton, il fait, comme en passant, cette réflexion, qui renferme la meilleure critique de l'attraction. * *L'attraction & le vuide bannis de la Physique* par

* Elog. des Académ. de l'Acad. des Sciences. Tom. II. pag. 305.



par Des-Cartes & bannis pour jamais selon les apparences, y reviennent ramenez par Mr. Newton, armez d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & seulement peut-être un peu deguiféz.

Aurefte, cet Ouvrage a le même défaut, que tous ceux de Mr. de Fontenelle : le ftile en eft quelquefois guindé & même précieux. Par exemple, il compare la Maisonde Mr. Fagon Medecin au Temple de Jupiter. *Sa Maison*, dit il, * *reffembloit à ces Temples de l'Antiquité, où étoient en dépôt les ordonnances & les réceptes, qui convenoient aux maux.* La figure de Rhétorique me paroît trop forte & trop recherchée : elle eut pu convenir par tout ailleurs, que dans l'Eloge d'un Phyficien, où l'on doit être en garde contre les faillies trop vives. Il faut, dans un pareil ouvrage, exclurre le brillant trop recherché, & ne prêter des graces à la raifon qu'à l'aide d'un ftile fimple, mais nerveux,

Voici

° Le même pag. 101.

la
ors-
do-
des
do-
ire,
ces,
rap-
qui
on-
Lit-
e la
ew-
Al-
oges
ton
res.
inie.
é le
e en
e la
at-
fique
par
Tom.



Voici encore une comparaison, qui me paroît plus vicieuse que la première : elle est même digne, si j'ose le dire, du file de ces précieuses, que *d'un coup de son art Molière a diffamé*. Elle compare Mr. d'Argenson, le Lieutenant de Police, tacitement à la Divinité, & l'ordre établi dans les rues de Paris, à la régularité du cours des Planètes. *Les Citoyens*, dit il, * *d'une Ville bien policée jouissent de l'ordre, qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peine à ceux, qui l'établissent ou le conservent : à peu près, comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes, sans en avoir aucune connoissance, & même plus l'ordre d'une Police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible & par conséquent il est d'autant plus ignoré, qu'il est parfait.* Voilà bien des belles choses déplacées, qui visent, tant soit peu, au gali-Mathias, A quoi sert de dire tant de grands mots inutilement ? Est-il nécessaire,

* Le même pag. 181,



faire, pour faire l'éloge de la vigilance & de la prudence de Mr. d'Argenson, d'entrer dans le détail des mouvemens célestes & de faire une espèce de Dissertation Astronomique? Hé, quoi dire simplement que Mr. d'Argenson avoit, par ses soins redoublés, assuré la tranquillité de Paris, & que les moyens, qu'il avoit pris, pour y parvenir, n'étoient presque connus que de lui seul; cela ne valoit-il pas autant, pour être entendu des Lecteurs, que la pompeuse comparaison des mouvemens célestes? Si un Ancien avoit loué quelque Prêtre Grec ou Romain, comme Mr. de Fontenelle a loué un Lieutenant de Police, Grand Dieu! quelle critique n'auroient pas fait de son éloge, tous les disciples de Mr. de Fontenelle, grands admirateurs des Modernes & ennemis implacables des Anciens! Le reproche des comparaisons à longue queue, si souvent répété contre Homère, n'auroit pas été oublié.

Z

L'His-

L'Histoire des Oracles n'est pas un des moindres ouvrages de Mr. de Fontenelle, le bon sens y-régne par tout ; il développe habilement les ruses & les fourberies des anciens Prêtres, & peint parfaitement la credulité aveugle du vulgaire. Il y-a de l'érudition dans ce Livre ; mais elle ne paroît qu'autant qu'il convient qu'elle paroisse dans un ouvrage, où l'esprit domine, & qui est écrit pour les gens du monde.

Les Poësies de Mr. de Fontenelle ont été fort goûtées. Son Opera de Thétis & de Pelée me paroît charmant : la Ville & la Cour le revoyent toûjours avec un nouveau plaisir. Ses Eglogues ont beaucoup de partisans. J'avoué que je suis de ce nombre : & je souhaite d'en être longtemps, parceque je suis persuadé que, tant dis qu'on peut encore aimer & espérer de l'être, il est impossible de n'être pas touché des sentimens délicats, qui sont dans ces Eglogues. Je conviens que ces mêmes Eglogues doivent perdre beaucoup

coup de leur prix auprès des gens, qui ne sont ni tendres ni galans, & qui veulent des pensées, qui les flattent, qui les amusent & qui soient indépendantes de l'amour. Tout respire la tendresse dans cet ouvrage ; mais c'est une tendresse délicate, exprimée spirituellement & même trop quelquefois. Les bergers de Fontenelle me paroïtroient encore plus aimables, s'ils étoient plus naturels, dans certains endroits. Mr. de Voltaire a pensé ainsi que moi : il donne, dans son Temple du goût, cet avis à Mr. de Fontenelle,

Vôtre Muse sage & riante
 Devroit aimer un peu moins l'art,
 Ne la gêtez point par le fard ;
 Sa couleur est assez brillante.

Il y-a pourtant des endroits, dans les Eglogues, d'une naïveté charmante ; voici un morceau de la fixième.

ARCAS.

Dans le cristal des eaux souvent Philis se mire
 Et là contre mon coeur elle apprête des traits,
 Ruiffeaux, peignez lui bien la beauté, qui m'attire ;
 Philis en croira mieux les sermens, que j'ay faits.

Z 2

PALE-

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines :
 Ces soirs trop affectez ne lui conviennent pas
 Soupirs que j'ay poussez, doux tourmens, tendres
 peines.

Vous seuls vous instruirez Daphné de ses appas.

Voici un portrait aimable & galant, de la
 cinquième Eglogue : il fourniroit à un
 bon Peintre le sujet d'un tableau fort gra-
 cieux. C'est le rendez vous de deux amans,
 dont les Amours veulent être témoins.

Elle vient, mille amours arrivent avec elle,
 Qui de ce rendez-vous apprennant la nouvelle
 D'un désir curieux avoient été touchez.
 Les uns, près des amans sous un buisson cachez,
 Prétent à leurs discours une oreille attentive ;
 D'autres, à qui de loin la voix à peine arrive,
 Sur des arbres touffus montez de toutes parts,
 Pour savoir ce qu'on dit observent leurs regards.
 Dans le bocage alors Erâste & la Bergère
 Respirèrent cet air, qu'on respire à Cythère :
 Et par les doux transports, dont ils furent atteints,
 Sentirent les amours, dont ces lieux étoient pleins.
 Combien, en se voiant, Dieux ! combien ils s'ai-
 mérent !

ils

Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se séparèrent.
 Mais Iris, appliquée à déguiser son feu,
 Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

Mr. de Fontenelle a été un des principaux chefs de la Secte, que Pereaut & Desmaretz fondèrent, sur la fin du siècle passé, contre les Anciens. Quel dommage, qu'un génie aussi grand, que l'est celui de Mr. de Fontenelle, se soit fait un faux point d'honneur de défendre une mauvaise cause! Je parlerai, amplement, dans le commencement de mon second Volume, de la fameuse dispute sur la prééminence des Anciens sur les Modernes.

§. XIV.

SUR MR. DE VOLTAIRE.

Mr. de Voltaire est si connu, je ne dis pas dans la République des Lettres, je ne dis point en France, mais dans toute l'Europe, que les ennemis, que lui a fait la juste réputation, qu'il a acquise devroient bien reconnoître que tous les ef-



forts, qu'ils employent, pour le décrier, sont aussi vains qu'ils sont injustes. Ce qu'il y-a de plus surprenant, c'est qu'il se trouve, parmi les ennemis de Mr. de Voltaire, quelques personnes de génie, que la passion & la jalousie emportent jusqu'au point de se réunir contre lui avec des gens aussi décriez, dans le monde, que méprisez, dans la République des Lettres. Une pareille conduite est bien éloignée de la candeur & de la probité de ces grands génies, qui ont fait tant d'honneur à la France, sur la fin du Siècle passé. Les Corneilles, les Racines, les Despréaux, les Molières n'ont point été, entièrement, exemts des foibleesses humaines: ils ont éprouvé plus d'une fois, celle de se broiller; mais, malgré leur démêlé & leur division, ils se rendoient, en public, la justice, qu'ils méritoient. Jamais Corneille ne décria les ouvrages de Racine: Molière les loua toujours, même dans un tems, où il croyoit avoir raison de se plaindre de l'Auteur. Il y-a, dans l'His-
toire

toire de l'Académie Française, un trait de Molière à ce sujet, qui devoit servir d'exemple à tous les gens de Lettres. Lorsqu'on joua les *Plaideurs de Racine*, Pièce, où regne, admirablement, le goût Attique pour la fine Satyre, aux deux premières représentations, les Acteurs furent presque sifflez, & n'oserent hazarder la troisième. Moliere, qui étoit alors brouillé avec lui, alla à la seconde; mais ne se laissa pas entrainer au jugement de la Ville, & dit en sortant, que ceux, qui se mocquoient de cette Pièce méritoient qu'on se mocquât d'eux. Mr. de Voltaire a trouvé à la représentation de ses Tragédies plusieurs gens de Lettres, beaucoup moins sincères que Molière. Quelles cabales n'a-t-on pas fait pour en diminuer le prix? Mais le public & le grand nombre des connoisseurs ne s'est point laissé surprendre. Lorsqu'Oedippe parut il fut infiniment applaudi: Il en parut, cependant plusieurs critiques, & une assez mauvaise parodie. Mais ces critiques tombèrent presque aussi-tôt qu'elles parurent: & les



gens de goût comprirent que cette Tragédie promettoit un digne successeur de Corneille & de Racine; ce sont les termes, dont s'est servi Mr. de Fontenelle. Il faut pourtant convenir qu'il y-a quelques défauts dans Oedippe: le caractère de Philoctète n'est point assez coulé avec le fond de la Pièce. Philoctète ne paroît, ni dans le quatrième, ni dans le cinquième Acte; il pourroit être supprimé entièrement dans les premiers, sans que la Pièce en fut altérée: l'Auteur auroit été obligé seulement, de changer une Scène ou deux. Mr. de Voltaire, dans la dernière Edition de ses ouvrages, a rétabli le Rôle de Philoctète, tel qu'il fut joué à la première représentation: il a parfaitement fait à mon avis. Le départ de Philoctète est moins précipité, & le spectateur ne s'apperçoit point, aussi aisément, qu'il n'a paru dans les trois premiers actes, que pour fournir à l'Auteur le moyen d'attrapper le quatrième. Il y-a, dans les trois premiers Actes d'Oedippe, de très beaux morceaux; mais

mais les deux derniers sont des chefs-d'oeuvre, soit par le pathétique & le sublime, qui y-dominent, soit par les mouvemens qu'ils excitent: ils causent la plus forte terreur & la plus sensible pitié.

La Mariane est encore une très belle Pièce: le caractère d'Hérode est véritablement Théâtral. C'est celui d'un Roi également fameux par ses vertus & ses crimes. Il aime la plus belle femme de l'Univers, reste d'un sang illustre cher à tout son Royaume. Il est perpétuellement agité par une jalousie outrée, qui le conduit chaque instant, malgré lui, de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour. Le caractère méchant, fourbe, ambitieux de Salomé, Sœur d'Hérode, est fort bien opposé à celui de Marianne, Epouse infortunée de ce même Roi, vertueuse, fière, incapable de vouloir conserver sa vie aux dépens d'un soupçon, qui eût blessé sa réputation. Le caractère de Varus est celui d'un honnête homme, dont les vertus font un contraste intéressant avec les crimes



mes de Mazaël, Ministre d'Hérode. Cette Pièce est pleine de beaux morceaux, de situations intéressantes. L'Editeur des oeuvres de Mr. de Voltaire, nous apprend qu'elle a été la première cause de cette fameuse & longue dispute, qu'il a eüe, avec Rousseau. *La Mariane*, dit-il, fut jouée en 1723. pour la première fois. Baron qu'on a surnommé l'*Æsopus des François*, Joua le Rôle d'Hérode, mais il étoit trop vieux pour soutenir ce caractère violent. Adrienne le Couvreur, la meilleure Comédienne qui aît jamais été, représenta *Mariane*; L'Auteur faisoit mourir cette Princesse par le poison, & on le lui donnoit sur le Théâtre. C'étoit vers le tems des Rois, que la Pièce fut jouée. Un Petit-Maitre dans le Parterre, voyant donner la coupe empoisonnée à *Mariane*, s'avisa de crier la Reine boit: tous les François se mirent à rire, & la Pièce ne fut point achevée. On la redonna l'année suivante: on fit pour *Mariane* un autre genre de mort. La Pièce eut quarante représentations. Le Sieur

Rous-

Rousseau, qui commençoit à être un peu jaloux de l'Auteur, fit alors une *Mariane* d'après l'ancienne Pièce de *Tristan*. Il l'envoya aux Comédiens, qui n'ont jamais pu la jouer, & au Libraire *Didiot*, qui n'a jamais pu la vendre. Ce fut-là l'origine de la longue querelle entre *Mr, Rousseau* & nôtre Auteur. Outre l'anecdote, que contient ce passage, il renferme encore un fait que je releverai. *Mr. de Voltaire* a été obligé de changer le genre de mort de *Mariane*, à cause de la mauvaise saillie d'un bouffon. La première manière, dont il faisoit mourir *Mariane*, m'a toujours paru beaucoup plus Théâtrale: & elle excitoit, bien plus fortement que l'autre, la pitié & la terreur. J'ose même dire que les deux dernières Scènes de la *Mariane*, telles qu'elles sont aujourd'huy, languissent un peu. Il est bien étrange que le sort des plus excellentes productions de l'esprit humain dépende d'abord du caprice, de la saillie & de l'ignorance du Vulgaire. La *Phédre* de *Racine* tomba,

ba, de même que la Mariane, dans les premières représentations. Combien d'excellentes Pièces n'ont pas eu le même sort? Il est vrai que, dans la suite du tems, ces Pièces obtiennent les éloges, qu'elles meritent, & que le jugement des connoisseurs les venge de celui du Vulgaire. Mais il n'en est pas moins vrai, qu'il est bien dur d'être, pendant un tems en proye aux décisions ridicules d'un nombre de gens, qui ont, à peine, le sens commun. J'ay vu dans une Lettre, écrite par Mr. de Valincourt, que Racine étoit au desespoir, lors des premières représentations de la Phédre.

Brutus est, selon moi, la plus belle Pièce de Mr. de Voltaire, celle où il y a le plus de grandeur, le plus de sublime & le plus de pathétique. J'ay l'agrément de voir que mon sentiment sur cette Tragédie est celui de tous les connoisseurs. Le caractère de Brutus est grand, noble, magnanime, fier sans brutalité. Ce Romain est parfaitement dépeint: il est tel que

que nous apprenons qu'il fut par l'Histoire; il sacrifie, sans hésiter, ses enfans à sa Patrie. Mais Mr. de Voltaire, en lui laissant toute la grandeur de son caractère, lui ôte une certaine férocité, ou plutôt une certaine barbarie, qui l'eut rendu moins respectable & moins admirable. Le caractère de Titus est un des plus beaux, qu'on ait mis sur le Théâtre; il a toute la grandeur Romaine, & il ne dément cette grandeur, que dans un mouvement de fureur, de desespoir, d'amour de vengeance. Il semble que le sort ait réuni dans un instant, toutes les passions les plus fortes pour le necessiter, malgré lui, au crime. Cependant, il s'y-abandonne d'une maniere, qu'on est presque incertain s'il est coupable, ou s'il est innocent. Ensorte que la pitié, qu'on a, lorsqu'on le voit périr, cause les mouvemens les plus tendres & les plus douloureux. Le caractère de Tullie est tendre sans bassesse, noble sans galymathias. Celui d'Arons est un chef-d'oeuvre. Je ne saurois mieux le dépeindre que l'a dépeint Mr. de

s les
bien
mê-
te du
oges,
nt des
Vul-
vrai,
tems
nom-
com-
te par
oit au
fenta-

belle
il y-a
lime &
ément
cette
iffieurs.
noble,
Ce Ro-
est tel
que

de Voltaire dans deux vers, qu'il met
dans la bouche de Brutus.

L'Ambassadeur Toscan, témoin de leur foiblesse,
En profite avec joye autant qu'avec adresse.
Il leur parle, & je crains les discours séduisâns
D'un Ministre vieilli dans l'art d'un courtisan.

Ce portrait d'Arons est simple; mais il
présente à l'esprit tout ce qu'il faut, pour
lui montrer un Ambassadeur rusé, rompu
dans les négociations, vieilli dans la Poli-
tique & la dissimulation. Il y-a un grand
nombre d'endroits dans cette Pièce, où
Mr. de Voltaire a exprimé dans trois ou
quatre vers, ce qu'un autre Auteur ne di-
roit pas dans trente. Est-il rien de plus
beau & de plus précis que ce que répond
Titus à Tullie sa Maitresse, lorsqu'elle lui
apprend qu'il peut la posséder, de l'aveu
de Tarquin, s'il veut trahir Rome.

----- ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
À trahir Rome, ou vous & je n'ai deormais
Que le choix des malheurs ou celui des forfaits.

Les réflexions de Titus pressé par son ami Messala de servir le Père de sa Maitresse, me paroissent dignes de la grandeur Romaine & cependant très naturelles.

Abominables loix, que la cruelle impose!
 Tyrans, que j'ay vaincus je pourrois vous servir!
 Peuples, que j'ay sauvez, je pourrois vous trahir!
 L'amour dont j'ay six mois vaincu la violence,
 L'amour auroit sur moi cette affreuse puissance!
 J'exposerois mon Père à ses Tyrans cruels!
 Et quel Père! Un Héros, l'exemple des mortels,
 L'appui de son Pais, qui m'instruisit à l'être,
 Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être:
 Après tant de vertu, quel horrible destin!

La manière, dont Mr. de Voltaire fait déterminer Titus à consentir de servir Tarquin, est aussi fine & spirituelle qu'elle est belle. Il y-a, dans cet endroit, un art infini: j'ose dire qu'il sauve presque la gloire de Titus, par la triste situation, dans laquelle il le place.

----- non, Madame, il faut vous satisfaire.
 Je le veux, j'en frémiss, & j'y cours pour vous plaire

D'autant

D'autant plus malheureux que dans ma passion
 Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion ;
 Que je ne goûte point, dans mon désordre extrême,
 Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même ;
 Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
 Que vous m'avez vaincu, sans pouvoir m'avengler ;
 Et qu'encor indigne de l'ardeur, qui m'anime,
 Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime,
 Laissez moi, fuyez, quittez un malheureux
 Qui meurt d'amour pour vous, & deteste ses feux
 Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
 Parmi les attentats, le meurtre & le parjure.

Il faut convenir qu'il est difficile de faire
 tomber, plus noblement, dans le crime un
 cœur vertueux.

Zaïre est une Pièce remplie d'une ten-
 dresse délicate: elle a plû infiniment, & sur
 tout aux femmes. Le caractère de Zaïre
 est intéressant; celui d'Orosmane noble;
 celui de Lusignan digne d'admiration;
 celui de Nerestan grand & magnanime.
 La Scène, où Lusignan reconnoît son Fils
 & sa Fille, est un des beaux morceaux,
 qu'il y aît au Théâtre. Le cinquième
 Acte

Acte de cette Pièce inspire la plus forte ter-
reur jointe à la pitié la plus vive.

Jay fait, autrefois, une petite Dis-
sertation sur la Mort de César & sur Alzi-
re. La mort de César a de fort beaux en-
droits: j'aime cependant mieux Alzire.
Les caractères de cette dernière Pièce sont
singuliers & nouveaux: ceux de la Mort
de Jules-Cesar me paroissent au-contre
trop peu varieez. Brutus, Cassius, Cim-
ber & les autres Senateurs, qui conjurent
contre César, sont dépeints avec trop d'uni-
formité; sur tout dans la Scène, où ils
parlent à Jules Cesar: leurs discours se
réduisent tous à ce point. *Nous ne voulons
point de Roi*, & il est un Acteur, qui ne
dit que cinq ou six vers pour repéter ce
refrein.

Mahomet me paroît une des meilleu-
res Pièces de Mr. de Voltaire: les caracte-
res en sont beaux. Celui de Mahomet est
traité avec tout le goût & toute l'adresse
imaginable; mais, si j'ose le dire, il me
semble que cette Tragédie est versifiée un
peu plus foiblement que les autres. La
versification de Mr. de Voltaire est noble,
majestueuse, harmonieuse, exacte: ainsi ce
qui paroîtroit excellent chez un autre Au-
A a teur

teur paroît moins bon chez lui, pour peu qu'il soit négligé.

La petite Comédie de l'Indiscret est jolie: la première Scène est un chef-d'œuvre, & peut être comparée aux plus belles de Molière.

Je n'ay jamais aimé l'Enfant Prodigue. Je trouve, parmi les choses qui me blessent dans cette Comédie, que le caractère de Jasmin, valet d'Euphemon, & devenu son camarade après ses malheurs, est absolument faux: il n'est point vraisemblable qu'un domestique dise à un Maître, qu'il a vû dans la splendeur, des injures grossières, parce qu'il sera dans la misère. Je n'approuve point aussi qu'on écrive, en vers de cinq pieds, des Pièces de Théâtre: ces vers ont quelque chose qui se ressent trop du stile Epistolaire. Quand je lis une Scène, je pense toujours voir une Pièce Marotique.

Je viens au chef-d'œuvre de Mr. de Voltaire, & j'ose dire au chef-d'œuvre des Poètes François; on voit d'abord que je veux parler de la Henriade. Je ne fais aucune difficulté de mettre ce Poème en parallèle avec l'Illiade & l'Énéide. Il me semble déjà de voir frémir les partisans
outrez

outrez des Anciens ; mais qu'ils me permettent de m'expliquer, & qu'ils se donnent le tems de lire les raisons, qui m'obligent à mettre l'Henriade à côté de l'Iliade & l'Enéide.

Homère est le Père de la Poësie: il est, par son Ancienneté, le Prince des bons Poëtes, il a inventé l'art du Poëme Epique, & a poussé cet art très loin. Mais il auroit été un Dieu, si inventant une chose, dont l'exécution est aussi difficile que celle d'un Poëme Epique, il l'avoit perfectionnée. Il y a donc plusieurs défauts dans Homère ; ses plus grands partisans en conviennent : & les plus habiles Critiques Anciens & Modernes se réunissent en ce point. Horace, ce juge si éclairé, assure qu'Homère sommeille quelque fois ; Scaliger, chez les Modernes s'est expliqué d'une manière encore plus forte ; mais peut être a-t-il été trop loin : & l'ardeur de louer Virgile est cause qu'il a plusieurs fois blâmé Homère, mal à propos. Il vaut mieux, lors qu'on critique un Auteur aussi respectable qu'Homère, être trop retenu dans ses critiques que trop hardi. Ce sentiment, dont je suis très persuadé, ne m'empêche pour tant pas de condamner, dans Homère, le peu d'ordre qu'il y a quelquefois dans son Poëme, & les digressions

d'une longueur étonnante, les Harangues inutiles & déplacées, que font deux Héros, qui vont se battre, qui pis est quelquefois en se battant, me paroissent très condamnables. Il y a plusieurs autres défauts, que je crois entrevoir dans l'Iliade, & dont je parlerai amplement dans le Volume suivant.

Virgile a eu de grandes obligations à Homère; mais il me paroît qu'il en a si bien profité qu'il l'a surpassé. L'Énéide me semble mieux conduite & d'une façon plus intéressante que l'Iliade. Le Poète Latin ne s'est point permis ni les harangues, ni les digressions hors de propos du Poète Grec. Les portraits de Virgile sont aussi parfaits que ceux d'Homère. Ces deux grands hommes sont les deux plus grands Peintres de l'Univers; mais les caractères de Virgile me paroissent foibles. Enée est un Héros presque médiocre, Acas te, Sergeste & tous les Chefs Troyens sont de fort petits Personnages comparez à Achille, Ajax, Idomenée. Mr. de Voltaire doit beaucoup à Homère, & encore plus à Virgile. L'idée de faire prédire par St Louis à Henri quatre tout ce qui doit arriver de plus grand à sa posterité, qui a fourni à Mr. de Voltaire le moyen de faire un des plus beaux Livres de son Poème, est pri-
so



se du fixième Livre de l'Enéide, qui contient la descente d'Enée aux Enfers. Il y a enfin, dans l'Henriade, plusieurs imitations d'Homère & de Virgile; mais d'où vient Mr. de Voltaire ne pourra-t-il être placé auprès de ces Poètes, s'il les a égalés en les imitant? Les partisans des Anciens ne sont point étonnez qu'on compare Racine à Sophocle & à Euripide. Despréaux, ce grand partisan des Aciens, l'a même placé au-dessus de ce dernier; tous les jours, on préfère Molière à Terence & à Plaute; Despréaux est mis au dessus d'Horace. Par quelle loi ces Ecrivains auront-ils eu le droit d'imiter les Anciens: & ce droit sera-t-il interdit à Mr. de Voltaire?

Il s'agit de savoir les raisons, qui me font éгалer l'Henriade à l'Iliade & à l'Enéide: les voici. Le Poeme de Mr. de Voltaire me paroît plus exact, mieux conduit que celui d'Homère, que le savant & spirituel Pope compare à un jardin brute. Ce grand Poète, dont la traduction de l'Iliade est si estimée, dit sagement, en parlant d'Homère, que *comme la magnanimité peut aller jusqu'à la profusion ou à l'extravagance, trop d'imagination fait dire souvent des choses superflues ou même*

outrées. Mr. de Voltaire, au-contre, ne dit jamais rien de puéril ou de languissant: il n'y-a, dans son Poëme, aucune de ces pensées fausses, qui n'ont qu'un faux brillant. Son Poëme se soutient toujours également: il ne se permet jamais des digressions inutiles & des répétitions ennuyeuses, assez frequentes dans Homère.

Les caractères de l'Henriade sont infiniment plus nobles, plus grands & plus intéressans que ceux de l'Enéide: le caractère d'Henri IV. est parfaitement selon les regles, qu'ont établi les Maîtres de l'Art.

* Voulez vous longtems plaire & jamais ne lasser?
Faites choix d'un Héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique.
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout paroisse Héroïque.
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs:
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis.

Voilà, précisément, le caractère d'Henri IV. Ce Prince est incomparable par sa valeur, par sa prudence militaire, par son humanité: l'amour, qui est son défaut, *se montré en lui Héroïque*: il combat souvent entre la gloire & la tendresse: mais la gloire l'emporte toujours.

Les

* Despréaux Art Poëtiq. chant III.

Les autres Héros de l'Henriade sont tous intéressans. Mayenne, même dans la révolte, est grand & respectable. Le caractère de Mornai est un des plus beaux, qu'on ait jamais inventé, & peut être des mieux dépeints. Le portrait, qu'en fait Mr. de Voltaire, me paroît toujours plus magnifique.

Non moins prudent ami, que Philosophe austère,
 Mornai fut l'art discret de reprendre & de plaire
 Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours:
 Les solides vertus furent ses seules amours.
 Avide de travaux, insensible aux délices,
 Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
 Jamais l'air de la Cour & son souffle infecté
 N'altéra de son coeur l'austère pureté.
 Belle Arethuse, ainsi ton onde fortunée
 Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
 Un cristal toujours pur & des flots toujours clairs,
 Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici encore un précepte des Maitres de l'art, qui a été parfaitement observé par Mr. de Voltaire: ce précepte n'est pas moins essentiel que celui du choix d'un Héros véritablement grand; puis qu'il concerne le choix du sujet.

• N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé:
 Le seul courroux d'Achille avec art ménagé
 Remp'it abondamment une Iliade entière.
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière

A a 4

Le

• Despreaux le même chant.

Le sujet de la Henriade est simple par lui-même; il ne s'agit que du Siège de Paris, commencé par Henri III. et achevé par Henri IV. Mais le Poëte fait entrer, habilement, dans un sujet aussi simple, tout ce qu'il y a de plus capable d'élever l'esprit des Lecteurs. Il lui présente une sédition dangereuse étouffée; l'Héritier du Trône se maintenant sur ce Trône par le gain d'une grande bataille; la Journée de St. Barthelemi; le meurtre de Henri III. la Bataille d'Yvri; la famine de Paris; tous ces événemens vrais & terribles sont amenés avec art, & semblent naître, nécessairement, du fond du sujet principal.

Voyons encore un précepte de Despréaux.

* Soyez vif & pressé dans vos narrations;
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.

La Narration de la fameuse Journée de la St. Barthelemi & des horreurs, qui s'y-commirent, sera, parmi un grand nombre d'exemples, que je pourrois citer, pour montrer avec quelle précision narre Mr. de Voltaire, le seul, que je placerai ici; la briéveté, que je me suis imposée, ne me permettant pas d'ajouter plusieurs autres belles narrations.

Qui

* Despreaux Art. Poëtiq. chant III.

Qui pourroit exprimer les ravages,
 Dont cette nuit cruelle, étala les images!
 La mort de Coligni, premice des horreurs,
 N'étoit qu'un foible essai de toutes les fureurs,
 D'un peuple d'assassins les troupes effrénées
 Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
 Marchoient le fer en main, les yeux étincelans,
 Sur les corps étendus de nos Freres sanglans
 Guise étoit à leur tête, & bouillant de colere,
 Vangeoit sur tons les miens les manes de son Père.
 Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
 Echauffoient les transports de leur zele inhumain,
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
 Les conduisoient au meurtre & marquoient leurs
 victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
 Le sang de tous côtez ruisselant dans Paris,
 Le Fils assassiné sur le corps de son Père;
 Le Frère avec la Soeur, la Fille avec la Mère;
 Les Epoux expirans sous leurs toits embrasés,
 Les enfans au berceau sur la pierre écrasés;
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre
 Mais, ce que l'avenir aura peine à comprendre,
 Ce que vous même encore à peine vous croirez
 Ces monstres furieux de carnage altérez,
 Excitez par la voix des Prêtres sanguinaires,
 Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs Freres:
 Et le bras tout souillé du sang des innocens
 Osoient offrir à Dieu cet execrable encens,

Si Mr. Voltaire est vif & pressé dans
 ses narrations, il est aussi riche & pom-
 peux dans ses descriptions: & il observe,
 également bien, les deux préceptes de Des-
 préaux.

Aux Campagnes d'Yvri l'amour arrive enfin.
 Le Roi, prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
 Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
 Laissoit pour un moment reposer son tonnerre,
 Mille jeunes guerriers, à travers les guérets,
 Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.
 L'amour sent à sa vûe une joye inhumaine;
 Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
 Il agite les airs, quelui-même a calmez;
 Il parle; on voit soudain les elemens armez,
 D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
 Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
 De verser ses torrens suspendus dans les airs;
 Et d'apporter la nuit, le foudre & les éclairs.
 Deja les Aquilons à ses ordres fideles,
 Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs aîles.
 La plus affreuse nuit succède au plus beau jour,
 La Nature en gémit & reconnoit l'Amour,
 Dans les fillons fangeux de la Campagne humide,
 Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide,
 L'amour en ce moment, allumant son flambeau,
 Fait briller devant lui ce prodige nouveau,
 Abandonné des siens, le Roi, dans ces bois sombres
 Suit cet Astre ennemi, brillant parmi les ombres;
 Comme on voit quelque fois les voyageurs troublez
 Suivre ces feux ardens de la terre exhalez,
 Ces feux, dont la vapeur maligne & passagère
 Conduit au précipice, à l'instant qu'elle eclaire.
 Depuis que la fortune en ces tristes climats
 D'une illustre mortelle avoit conduit les pas,
 Dans le fond d'un Chateau tranquile & solitaire
 Loin du bruit des combats, elle attendoit son Père,
 Qui fidele à ses Rois, vieilli dans les hazards,
 Avoit du grand Henri suivi les étendards.
 D'Etrée étoit son nom. La main de la nature
 De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas
 La coupable beauté, qui trahit Ménélas :

Moins

Moins touchante & moins belle à Tarse on vit paroître

Celle qui des Romains avoit dompté le Maître.
Lorsque les habitans des rives du Cydnus
L'encensoir à la main la prirent pour Venus,
Elle entroit dans cet age hélas trop redoutable.
Qui rend des passions le joug inevitable
Son cœur ne pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encore n'avoit reçu les vœux.
Semblable en son Printems a la rose nouvelle,
Qui renterme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serain.

Poursuivons l'examen des préceptes des
grands Maîtres: nous n'en trouverons au-
cun, que Mr. de Voltaire n'ait suivi très
sévérement, & qu'il n'ait fort bien mis en
pratique.

* De figures sans nombre égayez vôtres ouvrages
Que tout y-fasse aux yeux une riante image.

On diroit que les graces & les Muses
d'accord ont écrit le Poëme de Mr. de
Voltaire: il est rempli de mille & mille i-
mages gracieuses.

- - - A l'amour tout miracle est possible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible,
Des Mirthes enlasez, que d'un prodigue sein
La terre obeissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage,
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,

Par

* Art Poëtiq. Chant. III.

Par des liens secrets on se sent arrêter ;
 On s'y-plait, on s'y-trouble, on ne peut les quitter ;
 On voit fuir sous cette ombre une onde enchante-
 reresse,

Lesamans fortunez pleins d'une douce yvresse
 Y-boivent à longs traits l'oubli de leur devoir ;
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pou-
 voir ;

Tous y-paroît changé, tous les coeurs y soupirent ;
 Tous sont empoisonnez du charme, qu'ils respirent.
 Tout y parle d'amour, les oiseaux dans les champs
 Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs
 chants.

Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
 Couper les blonds épis, que l'Été fait éclore,
 S'arrête, s'inquiette & pousse des soupirs,
 Son coeur est étonné de ses nouveaux desirs,
 Il demeure enchanté dans ces belles retraites ;
 Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites..
 Près de lui la Bergère oubliant ses troupeaux
 De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.

Il y-a, dans le Poème de Mr. de Vol-
 taire, des endroits très sublimes, & qui
 renferment les plus grandes idées Metha-
 physiques. Son ouvrage contient toutes
 les beautez des différens genres. On peut
 dire de sa Henriade ce que Despréaux a dit
 de l'Iliade.

* Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
 Tout ce qu'il a touché s'est converti en or.

II

* Art. Poëtiq. chant. III.

Il peint la Nature entière dans son Poëme; les mouvemens de l'ame y-sont aussi bien représentez que les images du corps; il parle aussi bien Philosophie qu'il parle guerre & tendresse.

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs
Des coeurs, qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyez dans la mollesse
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs,
Ha! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie;
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour!
Heureux, s'ils expiroient dans le sein de leur Mère;
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère
A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobeir.

Voici un portrait de l'amitié, qui est rempli de sentimens véritablement dignes d'un Philosophe: ce portrait pourroit être d'une grande attention aux Princes, s'ils vouloient le considérer attentivement.

Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le coeur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'oeil.
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.

Je

Je serois obligé de transcrire tout le Poëme de Mr. de Voltaire, si je voulois en extraire tous les beaux morceaux, dont il est rempli. Je finirai par celui de la mort d'Henri. III.

Valois reçoit la Lettre avec empressement :
 Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement.
 Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
 Recompenser ton Zèle & payer ton service ?
 En lui disant ces mots, il lui tendoit les bras :
 Le monstre, au même instant, tire son coutelas,
 L'en frappe & dans le flanc l'enfonce avec furie.
 Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'ecrie ;
 Mille bras sont levez pour punir l'assassin :
 Lui, sans baisser les yeux les voit avec dédain.
 Fier de son parricide & quitte envers la France
 Il attend à genoux la mort pour récompense.
 De la France & de Rome il croit être l'appui.
 Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui :
 Et demandant à Dieu la palme du Martyre
 Il bénit en tombant les coups, dont il expire.
 Avenglement terrible, affreuse illusion,
 Digne à la fois d'horreur & de compassion !
 Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
 Que ces laches Docteurs ennemis de leur Maître,
 Dont la voix répandant un funeste poison
 D'un foible solitaire égara la raison.

Mr. de Voltaire a publié quelques ouvrages Philosophiques. Les Lettres sur les Anglois sont remplies d'esprit, écrites avec goût. J'ay fait, dans mes Mémoires de la République des Lettres, un fort long extrait de ses Elemens de la Philosophie de Newton. J'y renvoye mes Lecteurs. Mais avant que de finir l'Article de
 Mr.

Mr. de Voltaire, je placerai ici ce que j'ay déjà dit ailleurs * de Madame la Marquile du Chatelet, à qui il a dédié son ouvrage.

„ Je croirois manquer à ce que je dois au
 „ beau Sexe, si, par l'éloge que méritent
 „ les rares talens & les eminentes qualitez
 „ de la Marquise du Chatelet, je ne mon-
 „ trois clairement qu'il n'est aucune Scien-
 „ ce, dans laquelle les Femmes ne puis-
 „ sent exceller. Elles vont même quelque
 „ fois beaucoup plus loin que les hom-
 „ mes. Combien peu de Poètes Fran-
 „ çois avons nous, que nous puissions
 „ comparer à Madame Deshoul éres & à
 „ la Comtesse de la Suze. Madame Dacier
 „ a surpassé son mari, & égalé les plus
 „ grands humanistes. Nous n'avons
 „ point encore de Femme, qui eut pouf-
 „ sé ses connoissances dans la Philosophie
 „ jusques à un certain point. Madame du
 „ Chatelet montre aujourd'hay, qu'on peut
 „ joindre à la beauté & à la naissance la
 „ plus illustre toute la Science des plus
 „ célèbres Mathématiciens. Que l'igno-
 „ rance publie que la Philosophie n'est
 „ point faite pour le beau Sexe; ce dis-
 „ cours sans fondement ne peut-êtré ap-
 „ prouvé que par des gens, à qui la natu-
 „ re n'a accordé qu'un instinct un peu
 „ plus étendu que celui des bêtes: les
 „ char-

* Mémoires de la Républiq. des Lettres. Par, XII, P. 60.

me
 raï-
 est
 mort
 nt.
 s,
 e.
 eric;
 .
 ce
 r lai:
 tre
 âtre,
 vra-
 r les
 rites
 moi-
 fort
 philo-
 Lec-
 le de
 Mr.



„ charmes les plus parfaits peuvent être
 „ augmentez par les connoissances les plus
 „ abstraites. Ce n'est pas la Science, qui
 „ rend une femme pédante: c'est la croyan-
 „ ce de savoir quelque chose, lorsqu'el-
 „ ne sait rien. Les personnes de goût,
 „ qui font usage de leur ame (car com-
 „ bien n'y-a-t-il pas d'Automates parmi les
 „ hommes) sauront un gré infini à la
 „ Marquise du Chatelet de donner un
 „ nouveau relief aux Sciences par son ap-
 „ plication, & remercieront Mr. de Vol-
 „ taire de l'hommage public, qu'il rend
 „ aux vertus de cette Dame dans la belle
 „ Epitre Dedicatoire, qu'il lui adresse.,,

J'aurai dû dire un mot, après l'Ar-
 ticle de Racine, de son Fils, qui vit au-
 jourdhuy, & qui nous a donné un Poëme
 fort beau sur la Grace. Mais comme ce
 Poëme, après celui de Mr. de Voltaire, est
 le meilleur qu'on ait en France, je puis di-
 re ici ce que j'aurois du avoir déjà dit. La
 versification de Mr. de Racine est aussi
 belle que celle de son Père, ou peu s'en
 faut. Il a trouvé le moyen d'embellir un
 sujet d'ailleurs assez sec de lui même, &
 il y-a un grand nombre de belles descrip-
 tions dans son Poëme, qui est fort bien
 conduit & avec beaucoup d'Art.

SUR BALZAC, PATRU, LE MAITRE,
BOURDALOUE, FLECHIER, MAS-
SILLON, BOSSUET ET
SAURIN.

Avant Balzac, on ignoroit que la Langue Françoise, sans le secours du vers, pouvoit être, & étoit véritablement, susceptible d'un tour nombreux. Amiot, Marot, l'un dans la prose & l'autre dans les vers, avoient été plus occupez à enrichir la Langue, qu'à la polir. Elle étoit, avant eux, dans un état pitoyable. Ils furent obligés de pourvoir d'abord au nécessaire & de courir au plus pressé; c'étoit l'abondance des mots & la clarté de la construction. Malherbe fut le premier, qui chercha la cadence & qui la fit sentir; mais il crut que cette cadence ne pouvoit se trouver que dans les vers: *il se mocquoit, dit * l'Historien de sa vie, de ceux, qui disoient que la prose avoit ses nombres, & il s'étoit mis dans l'esprit que faire des périodes nombreuses, c'étoit faire des vers en prose.*

B b

Balzac

* Vie de Malherbe pag. 120.



Balzac trouva le premier le secret de donner à la Langue Françoisë un tour, qu'elle n'avoit jamais eu, & qui, aujourd'hui, chez les bons Erivains, fait une de ses plus grandes beautez. Il n'est donc pas étonnant, qu'il ait été regardé, de son tems, comme le plus éloquent homme de son Siecle; & qu'il soit encore aujourd'hui estimé, malgré les défauts, qui sont très considérables. Il est rempli d'hyperboles outrées; son stile est enflé & affecté, il n'est pas toujours vrai, & pour vouloir être trop sublime, il perd, entièrement, de vûë la belle & simple nature. De tous ses ouvrages celui qui me paroît le moins bon, c'est celui, qui lui a acquis, autrefois, le plus de réputation; je veux dire ses Lettres: c'est aussi le sentiment de Despréaux. „ Dans quelle estime, dit-il, * n'ont point été, il y a trente ans, les ouvrages de Balzac! on ne parloit pas de lui simplement, comme du plus éloquent homme de son Siecle; mais du seul éloquent. Il a, effectivement, des qualitez merveilleuses: on „ peut

* Despréaux Reflex. critiq. VII.

„ peut dire que jamais personne n'a mieux
 „ sù sa langue que lui, ni mieux entendu
 „ la propriété des mots & la juste mesure
 „ des périodes : c'est une louange, que
 „ tout le monde lui donne encore. Mais
 „ on s'est apperçu, tout d'un coup, que
 „ l'art, où il s'est employé toute sa vie,
 „ étoit l'art, qu'il savoit le moins ; je veux
 „ dire, l'art de faire une lettre : car, bien
 „ que les fiennes soient toutes pleines
 „ d'esprit & de choses admirablement di-
 „ tes, on y-remarque par tout les deux
 „ vices les plus opposés au genre Episto-
 „ laire, c'est à savoir l'affectation & l'en-
 „ flure : & on ne peut plus lui pardonner
 „ ce soin vicieux, qu'il a, de dire toutes
 „ les choses autrement, que ne les disent
 „ les autres hommes : de sorte que, tous
 „ les jours, on retorque contre lui ce
 „ même vers, que Mainard a fait autre-
 „ fois à sa louange.

Il n'est point de mortel, qui parle com-
 me lui,

„ Il y-a pourtant encore des gens, qui le
 „ li-

» lisent ; mais il n'y a personne, qui ose
 » imiter son stile : ceux qui l'ont fait,
 » s'étant rendus la risée de tout le monde.,»

Ce jugement de Despréaux vaut une ample dissertation. Je me contenterai d'y-ajouter qu'il y-a de très belles choses dans trois ouvrages de Balzac, le Prince, le Socrate Chrétien & les Entretiens. Balzac avoit beaucoup d'érudition : & cette érudition étoit conduite par un grand bon sens & un esprit supérieur. Il a fait des vers Latins, qui ne sont point indignes des Siècles de la bonne Latinité. Si Balzac s'étoit donné autant de soin, pour dire, naturellement, de très belles choses, qu'il en a pris, pour les dire hyperboliquement, il seroit encore regardé comme un des premiers hommes de son Siècle.

On a donné, & on donne encore aujourd'hui, à Mr. Patru le surnom de *Cicéron François*. Il a été, non seulement, le modèle des Orateurs ; mais encore le restaurateur du Bateau. Avant lui, un
 Avo-

Avocat, qui vouloit avoir la réputation d'être éloquent, étoit beaucoup moins occupé des raisons, qui pouvoient rendre sa cause bonne, que d'une espèce d'érudition déplacée, par laquelle il étaloit de grands passages des Auteurs Anciens. Les Pères de l'Eglise, les Poètes Grecs, les Conciles, tout étoit, également, bon: St. Augustin, Homère, & St. Basile étoient, pour lors, d'un aussi grand poids au Barreau, que du Moulin, Grotius & le Président d'Argentré le sont aujourd'hui, dans une question de droit obscure & équivoque. Patru comprit qu'on ne devoit citer, dans un Plaidoyer, que des autoritez, absolument, nécessaires; que ces autoritez devoient être puisées dans les plus fameux Jurisconsultes, & point du tout dans des Auteurs, qui ne devoient être d'aucune considération, dans des matieres de droit & de coûtume; il sentit encore qu'il étoit nécessaire de ne point affoiblir les raisons, tirées du fond de la cause, par trop d'autoritez étrangères. Enfin, il se forma sur Cicéron, dont il a même traduit l'Oraison

B b 3

son

ose
ait,
e.,,
ne
erai
les
nce,
Bal-
ette
bon
vers
des
lzac
lire,
qu'il
ment,
des
e au-
e Ci-
ment,
ore le
un
Avo-



son pour le Poëte Archias. Il perfectionna, ou, du moins, il porta bien loin du point, où elle étoit, l'éloquence de son Siecle.

Un homme de Lettres, très respectable & qui possède son Cicéron, prétend que Patru suivit l'Orateur Romain *de fort près en tout, hors en ce qui regarde la force & la véhémence.* Il croit qu'il faut attribuer au caractère doux du François la distance qu'il y-a entre lui & le Romain pour la véhémence ; mais ne seroit-il pas plus naturel de fonder cette distance sur la différence des sujets, qu'ils ont traitez. Cicéron plaidoit pour la conservation de la République Romaine, pour le salut d'un Roi, pour la perte d'Antoine, un des Successeurs du Maître du monde. Il n'est guères difficile à un homme, naturellement, éloquent, d'être véhément dans de pareilles causes ; on le seroit même avec un mérite médiocre : c'est-la le cas, où l'on peut appliquer le vers de Juvenal. * *Si negat Apollo facit indignatio versus.* Patru

* Juvenal Satyre I.



tru plaidoit pour la cassation du Testa-
ment d'un pauvre particulier ; pour un
jeune Laquais Allemand, qu'une servante
de cabaret accusoit du crime de séduction.
Quels pitoyables sujets, pour fournir à
l'Orateur la véhémence & la force de Ci-
cero! Le sage & éclairé Despreaux re-
gardoit Patru, non seulement, comme un
homme des plus éloquens, mais comme
un des plus surs & des plus savans criti-
ques: c'est de lui, dont il a voulu parler,
dans ces vers de son Art Poétique.

Faites choix d'un Censeur solide & salu-
taire.

Que la raison conduise & le savoir
éclaire,

Et dont le crayon sur d'abord aille
chercher

L'endroit, que l'on sent foible & qu'on
veut se cacher.

Le Commentateur de Despreaux a fait une
note sur ces vers, que je rapporterai ici :
ceux qui aiment les anecdotes Littéraires
la trouveront de leur goût. *Mr. Patru*

étoit en réputation de si grande rigidité que, quand Mr. Racine faisoit à Mr. Despréaux quelque observation un peu trop subtile sur des endroits de ses ouvrages, Mr. Despréaux, au lieu de lui dire le proverbe Latin. Ne sis patruus mihi, n'avez point pour moi la sévérité d'un oncle, lui disoit Ne sis Patru mihi, n'avez point pour moi la sévérité de Patru.

Mr. Patru étoit aussi honnête homme, qu'il étoit savant & éloquent. Il mérita l'estime de tous ceux, qui le connurent : & cependant il vécut presque dans l'indigence. C'est à cet état, qui sembloit devoir être si peu fait pour lui, que Despréaux fait allusion dans ces deux vers.

Et j'aime mieux Patru, même dans
l'indigence,
Qu'un Commis engraisé des malheurs
de la France.

Despréaux avoit en vûe, dans ce dernier vers, un Fermier général, qui pressoit
si

fi fort Patru de lui payer une somme assez
 considérable, qu'il lui devoit, que celui-
 ci étoit sur le point de vendre ses Livres
 la plus agréable, & presque la seule chose,
 qui lui restoit. Despréaux le tira de cet
 embarras, & lui prêta une somme beau-
 coup plus considérable que celle, pour
 laquelle il avoit résolu de vendre sa Bi-
 bliothèque. Il voulut qu'il la gardât pen-
 dant toute sa vie, & ne la prit qu'après sa
 mort. Dans l'esprit des véritables Philo-
 sophes, ce trait de Despréaux lui fait au-
 tant d'honneur que ses Ouvrages, & peut
 être plus, quelque beaux qu'ils soient. Il
 est bien étonnant que, dans un tems, où
 les gens de Lettres étoient protegez en
 France, on y-ait laissé Patru dans l'indi-
 gence. Il fut connu, personnellement, du
 Cardinal de Richelieu, qui le fit recevoir
 de l'Académie Françoisé: faveur très pe-
 tite, pour aider à vivre, lorsqu'elle n'est
 pas jointe à d'autres. Il faut que le sort
 de Patru ait été bien bizarre & bien in-
 fortuné. Chapelain étoit riche, jouissoit

de plusieurs pensions de la Cour très considérables : & lui étoit dans l'indigence !
ô tempora ! ô mores !

Jay dit que Patru avoit été regardé, par tous les plus grands hommes de son tems, comme le Critique le plus éclairé. Mr. l'Abbé d'Olivet fait, au sujet de la réputation de Patru sur ce point, une remarque qui me paroît de là plus grande utilité. *Il nous est important, dit-il, * de nous faire des amis prompts à nous censurer; d'un autre côté nous pouvons, quelquefois nous devons même, résister à leur censure. Premier exemple; celui de la Fontaine: jamais il n'eut fait les Fables, s'il en eût cru Mr. Patru, ce n'est pas, dit-il dans sa Préface, qu'un des Maîtres de nôtre éloquence nâit désapprouvé le dessein de les mettre en vers. Autre exemple; celui de Mr. Despréaux, a qui Patru soutenoit que l'art Poétique, dans le détail, où il se proposoit d'entrer, n'étoit pas une matière susceptible d'ornement. Ainsi ces deux ouvrages, les Fables de la Fontaine & l'Art Poëti-*

* Hist. de l'Acad. Françoisé Tom. II. pag. 110.

Poétique de Despréaux, ouvrages admirables & des plus parfaits sans doute, que nous ayons en nôtre langue, nous ne les aurions pas si l'autorité d'un habile Critique avoit prévalu. Il faut, ce me semble, qu'un habile Ecrivain distingue l'entreprise d'avec l'exécution: pour l'exécution, qu'il s'en rapporte à ses amis sincères; c'est à eux à juger ce qu'elle vaut: mais pour l'entreprise, qu'il consulte ses forces & qu'il se livre à son génie; c'est à lui à se sentir.

Ces réflexions de Mr l'Abbé d'Olivet sont excellentes: & il n'est déjà que trop arrivé que les conseils de gens fort habiles ont détourné plusieurs de leurs amis d'entreprendre des ouvrages, qui auroient été d'une grande utilité au public. Si Racine eût ajouté foi aux avis de Corneille, nous n'aurions point tous les chefs-d'oeuvres, qu'il a donnez. Comme ce fait est de conséquence, je citerai ici où je l'ai puifé; c'est dans une Lettre écrite par Mr. de Valincourt, ami intime de Racine: cette Lettre estrapportée dans l'Histoire de l'Académie



démie Françoise. *Un autre fait, dit Mr. de Valincourt, que je tiens de Racine, c'est qu'étant allé lire au grand Corneille la seconde de ses Tragédies, qui est Alexandre, Corneille lui donna beaucoup de louanges; mais, en même tems, lui conseilla de s'appliquer a tout autre genre de Poësie qu'au Dramatique: l'assurant qu'il n'y étoit pas propre. Corneille étoit incapable d'une basse jalousie: s'il parloit ainsi à Racine, c'est qu'il pensoit ainsi. Mais vous savez qu'il préféreroit Lucain à Virgile.*

Les Plaidoyers de le Maître me paroissent bien inférieurs à ceux de Patru; quoiqu'il y-ait, assez souvent, de fort beaux morceaux. Mais ils sont remplis d'une érudition monstrueuse & presque sans goût, à force d'être abondante: à peine trouve-t-on quinzelines, qui ne soient suivies d'un passage d'un Père de l'Eglise ou d'un Concile. On prétend que Mr. le Maître n'avoit point d'abord farci ses Plaidoyers d'autant de citations saintes & pieuses; mais qu'après s'être retiré avec les Solitaires du Port-Royal, il fit ce pieux & ennuyeux mélange, dans ses Plaidoyers.

Les

Les partisans du Port-Royal l'en louèrent beaucoup: ils aimoient trop St. Augustin pour n'être pas charmez de le retrouver dans les Plaidoyers de Mr. le Maître, quoiqu'en lambeaux. Ils ont même donné des marques publiques de leur approbation à cet égard. *Tout le monde fait, disent-ils, * que Mr. le Maître a fait des Plaidoyers, que les Jurisconsultes admirent, où l'éloquence defend la justice, où l'Ecriture instruit, où les Pères prononcent, où les Conciles décident, C'étoit Mr. de Racine qui avoit occasionné cet éloge des Plaidoyers dévots de Mr le Maître, par une comparaison badine, qu'il avoit faite entre la dévotion de Mr. le Maître & celle de Desmarets. Que faisoit, dit-il, * dans le monde Mr le Maître? Il plaidoit, il faisoit des vers: tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoue aussi, dans une Lettre, qu'il a été dans le déreglement, & qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez vous souffert, qu'il*

* Lettre pour servir de réponse à celle de Mr. de Racine.

° Lettre de Mr. de Racine.

qu'il aît tant fait de traductions, tant de livres sur les matières de la grace? ho, ho, direz vous, il a fait auparavant une longue & sérieuse pénitence, il a été deux ans entiers à becher le jardin, à faucher les prez, à laver les ecuelles. Voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de St. Augustin; mais vous ne savez pas qu'elle a été la pénitence de Desmarets: peut-être a-t. il fait plus que tout cela.

Parmi tous les Prédicateurs, j'ay toujours placé Bourdalouë au premier rang. Selon moi il est aussi au-dessus de tous les autres, que la vérité est au-dessus de l'illusion. Fléchier a eu les graces de la diction; Bossuet a été pathétique, sublime; Saurin a été éloquent, mais Bourdaloue a mis la railon dans tout son jour, & nous a forcé à la goûter par la manière éloquente, dont il nous l'a présentée. Dans ses Ouvrages, l'éloquence n'est que l'organe de la railon: il ne cherche jamais à plaire mais à persuader: & il plaît, sans le vouloir, & persuade, comme il le souhaite. Il établit d'a-
bord

bord des principes bien liez & bien déduits; il fait ensuite l'application de ces principes à un point de morale & il développe, avec une sagacité merveilleuse, tout ce qui peut en résulter d'utile pour les hommes, dont il peint souvent la vie & les mœurs au naturel. Jamais personne n'a fait des portraits tels que ceux de Bourdaloue.

Fléchier a composé de très beaux Panégyriques: celui de Mr de Turenne est regardé comme le meilleur. Il avoit toutes les graces de l'adiction: mais il manquoit de force. Il étoit cependant grand Orateur: & les graces réparoiert en lui le défaut du peu de véhémence: Il a fait la vie de Théodose: cet ouvrage est fort bien écrit, mais les connoisseurs trouvent qu'il semble plutôt sortir de la main d'un bon Orateur que d'un grand Critique.

Mr. de Bossuet fut un de ces génies supérieurs, que dix siècles produisent à
peine



peine, & qui paroissent, tous les mille ans, parmi les hommes, comme des Phénomènes de l'esprit humain. Il fut grand dans toutes les Sciences, sublime & pathétique dans le discours Oratoire: son Oraison funebre de la Reine de la Grande Bretagne est un chef d'oeuvre. Il fut concis, exact, profond dans l'histoire. Quelque abrégé que soit son Discours sur l'Histoire universelle, il est excellent. Il s'acquit, dans les matieres de Théologie & de controverse, un nom, qui ne périra jamais. L'Histoire des variations sur les Dogmes des Potestans est le livre le plus fort qu'on ait écrit contre eux. Ses ouvrages contre Mr. Claude sont aussi profonds que Savans: & je crois que la Bruyere a eu raison de dire, en faisant mention de ce qu'on penseroit un jour de Bossuet, *Parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Eglise*. Je ne sai si le caractère de Bossuet fut aussi bon, que son génie fut beau; il eut des démêlez avec l'illustre Mr. de Fenelon, qui ne lui ont pas fait honneur dans la

la République des Lettres, & peut-être même, dans l'esprit du public.

Nous avons des Sermons sous le nom de Massillon: on prétend qu'ils ne sont point tels, qu'ils ont été prêchez par l'Auteur. Il y-a cependant de bien belles choses: & il seroit à souhaiter qu'on pût les imprimer sur un manuscrit exact, & qui eût été écrit par l'Auteur, ou copié sur le sien. Le Sermon sur la Passion m'a paru toujours un des plus beaux morceaux, qu'il y-ait dans ce genre. Le mérite du Pere Massillon lui fit avoir l'Evêché de Clermont: on pourroit former un doute sur son avancement. Il étoit Père de l'Oratoire: Ses ennemis le firent ils faire Evêque pour l'éloigner de Paris, ou pour montrer qu'ils récompenseroient le mérite même dans leurs adversaires. Décidera la question qui voudra: ce qu'il y-a de certain, c'est qu'il n'a plus prêché dès qu'il a été Evêque.

Les Protestants louent beaucoup Saurin; ils ont raison: ils le placent à côté de
 C c Bourda.

Bourdalousé ; ils ont tort. Saurin ne l'égalé point : il n'a, ni autant de force, ni autant de véhémence que lui ; il ne connoît point aussi bien le coeur humain ; disons plus, il n'a point cette éloquence mâle : il est plus fleuri, plus embelli, si l'on veut ; mais l'éloquence de Bourdalousé entraîne, ravit : & celle de Saurin flatte, plait & attache.

§. XVI.

SUR MONTAIGNE, LE DUC DE LA ROCHEFOUCAUT ET LA BRUYERE; L'ABBEDU BOSC ET L'ABBE DES FONTAINES.

La réputation de Montaigne est si bien établie, tous les gens de goût se réunissent, si unanimement, sur ce qui regarde ses ouvrages, & s'accordent, si parfaitement, sur les louanges, qu'ils leurs donnent, qu'il est inutile d'en vouloir prouver la beauté & la bonté aux gens, qui ont quelque connoissance des belles Lettres. Quelle vérité, quelle naïveté, quelle bon-
ne

ne foi, quelle varieté, quelle érudition, quelle connoissance du coeur humain ne trouve-t-on pas dans les Essais de Montaigne ! Son stile est précis, naturel : il a même un certain air Cavalier, qui plait infiniment. Les Ouvrages de Montaigne devroient être considérez comme le Bréviaire des gens du monde. Je connois peu de Livres aussi capables de former un galant homme. Les trois quarts de nos Livres de Philosophie semblent être faits pour multiplier les Pédans ; ceux d'érudition pour dégôûter des Sciences les gens aimables ; ceux de raisonnemens pour decréditer de l'étude de la morale. Les Essais de Michel de Montaigne inspirent de l'amour pour la vraie Philosophie, de l'inclination pour l'érudition & du respect pour la morale.

Quelques personnes, qui avoient peu lû Montaigne, ou qui l'avoient lû avec trop peu de goût, pour en juger saine-ment, lui ont reproché de *s'être fait lui-même le sujet de son Livre.* Mais, en fai-

lant son portrait, il a présenté à tous les hommes un miroir fidèle, dans lequel tous les hommes peuvent se reconnoître. Mr. de Voltaire a, fort sagement, répondu, à ce sujet, à une faulſe critique de Pascal.

** Le ſot projet, qu'a eu Montaigne de ſe peindre, & cela non pas en paſſant & contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ſes propres maximes & par un deſſein premier & principal : car de dire des ſottifeſ par hazard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire ; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, & d'en dire de telles que celles-la. „ Le charmant projet, que „ Montaigne a eu de ſe peindre naïvement comme il l'a fait ! car il a peint „ la Nature humaine. Et le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche & de „ Pascal de décrier Montaigne !*

J'ay parlé, fort au long, dans un de mes ouvrages, des mauvaiſes critiques de Mallebranche & de Nicole ſur les charmans

* Critiq. de quelques penſées de Paſcal par Voltaire.

mans essais de Montaigne. Je ne répéterai point ici ce que j'en ai dit : je me contenterai de remarquer que le sage & spirituel La Bruyère pensoit, ainsi que moi, sur les prétenduës Critiques de ces Auteurs. Deux Ecrivains, * dit-il, ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas aussi bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière : l'un ne pensoit pas assez, pour goûter un Auteur, qui pense beaucoup ; l'autre pensoit trop subtilement, pour s'accommoder de pensées, qui sont naturelles. Despréaux lisoit, avec plaisir, les ouvrages de Montaigne, & les regardoit comme très utiles & très instructifs : c'est à ces ouvrages, qu'il fait allusion dans ces vers.

Tantôt un Livre en main errant dans
les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.

Le Commentateur de Despréaux m'apprend que c'est de Montaigne, dont il est ici question. Mr. de Fontenelle a donné, dans ses ouvrages, des marques de l'estime, qu'il

* Caracteres ou moeurs de ce Siecle. Tom. I, pag. 156.



qu'il avoit pour Montaigne. La Fontaine l'aimoit auffi beaucoup : & Molière le li-
soit une fois toutes les années. Un Au-
teur approuvé par la Bruyère, par Mr. de
Voltaire & Mr. de Fontenelle, par la Fon-
taine & par Molière, peut supporter, pa-
tiemment & sans crainte, les critiques de
Nicole & de Mallebranche ; surtout lorsque
ces critiques tombent plus sur le goût, que
sur d'autres choses.

De tous les livres qui ont été écrits
pour l'instruction des hommes · il en est
peu qui me paroissent auffi utiles que l'est
celui des Caractères de Mr. de la Bruyere.
La nature humaine y-est développée ; mais
c'est avec tout l'esprit possible, avec la pré-
cision la plus exacte ; rien d'inutile, rien de
superflu. Chaque coup de pinceau fait
un portrait ; & chaque portrait, pris dans
la nature ; est un chef-doeuvre. Le seul
défaut, que je trouve à la Bruyere, c'est
que, quelque fois, pour vouloir être trop
précis, il abuse un peu de l'usage des
Métaphores.

Mr.



Mr. l'Abbé d'Olivet semble avoir voulu rabaisser le prix des ouvrages de la Bruyère; il paroît d'abord donner la préférence aux Caractères de Théophraste. *Mr. de la Bruyère*, dit-il, *montre beaucoup d'esprit dans son livre des Caractères, & peut-être qu'il y-en montre trop: du moins en jugera-t-on ainsi, lors qu'on jugera de sa manière d'écrire par comparaison à celle de Theophraste, dont il a mis les Caractères à la tête des siens.* Je ne veux point rabaisser ici le mérite de Théophraste: Je me suis souvent déclaré, & je me déclare encore dans ce moment, partisan des Anciens. Mais je regarde la Bruyère comme un génie bien au-dessus de celui de Théophraste. Ce Grec a peint une vingtaine de caractères généraux, & les a peint simplement: ses portraits sont naturels, mais ils manquent, peut-être, de force. Je passe cependant par dessus ces défauts, & quelques autres, qu'on pourroit reprocher à Théophraste. Est-il possible qu'on puisse comparer un Auteur, qui a fait vingt portraits, à un autre qui en a fait quatre ou cinq-cents,

Cc 4

dans

* Hist. de l'Academie Franc. Tom. II. pag. 353.



dans lesquels il a peint tout le genre hu-
 main en détail. Je défie qu'on puisse trou-
 ver un caractère, parmi les hommes, quel-
 que fingulier, qu'il soit, dont la Bruyère
 ne nous ait donné un portrait res-
 semblant. On accuse la Bruyère
 d'être fardé, de montrer trop d'esprit;
 mais on confond l'art de dire, fortement
 & brièvement, les choses, avec le défaut
 d'une précision affectée. Il est vrai que
 la Bruyère est concis; mais il est clair. Il
 est vrai qu'il paroît y-avoir beaucoup
 d'esprit dans les ouvrages; mais cet es-
 prit est dans les pensées: il est inséparable
 des choses, qu'il fait valoir; enfin c'est
 un véritable esprit, qui n'a rien de super-
 ficiel & qui brille sans dinquant. Mr. l'Ab-
 bé d'Olivet assure, que les Caractères de
 la Bruyère sont moins estimez aujour-
 d'huy, qu'ils ne l'étoient lorsqu'ils paru-
 rent: il semble qu'il veuille insinuer
 qu'ils n'ont été recherchez, avec empref-
 sement, que par le plaisir, qu'on avoit
 d'y-voir des traits de Satyre, qui tom-
 boient sur des gens, qu'on connoissoit. Ces
 gens

gens sont morts: & le prix du livre de Mr. de la Bruyère a beaucoup diminué, selon Mr. l'Abbé d'Olivet. Mais ne peut-on pas lui dire, que par tous les gens, qui aiment à s'instruire des mouvemens les plus secrets du coeur humain, les Caractères de la Bruyère sont aussi estimez, qu'ils l'ont jamais été? Mr. l'Abbé d'Olivet se trompe de juger des sentimens des autres par les siens. Il a condamné, tres souvent Bayle; il a fait une ample & longue critique des Pièces de Racine; il meprise la Bruyère: il ne s'agit plus que de savoir si les Lecteurs sont du même avis que l'Auteur. Je doute que cela arrive a la lecture de certains ouvrages de Mr. l'Abbé d'Olivet. Au-reste, il y-en a plusieurs de lui, qui sont très bons: & les traductions de cet Abbé sont des chefs-d'oeuvres. Il a un mérite infini: il est éloquent, érudit, il possède parfaitement le Grec & le Latin: tant de talens sont un peu ternis par l'envie de critiquer, & d'écrire, même, assez immodestement, contre les plus grands hommes.

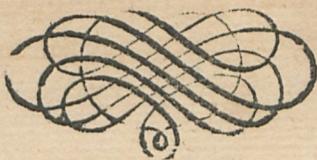


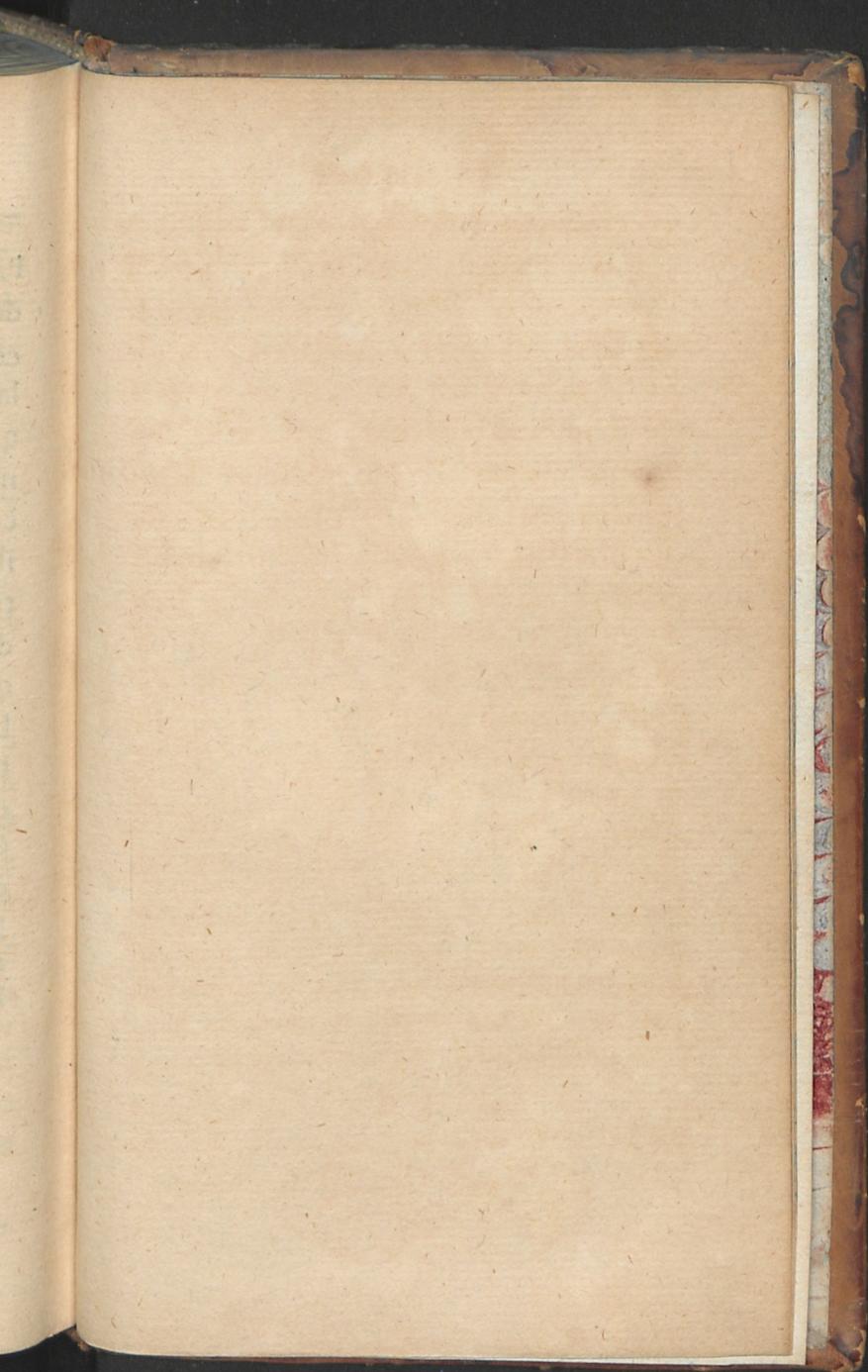
Nous avons de Mr. l'Abbé du Bosc un excellent ouvrage; ce sont des Réflexions sur la Poësie & sur la Peinture. Ces réflexions, qui sont très variées & fort tendues, contiennent une fine & sage critique. Le Systême général du Livre de Mr. l' Abbé du Bosc souffre quelques difficultés: il prétend qu'on juge mieux des ouvrages d'esprit, par le sentiment, que par la raison & par les connoissances, qu'on peut avoir acquises par l'étude. Cette opinion me paroît sujette à de grands inconveniens: &c'est soûmettre les Tragédies de Racine & les Pièces de Molière à la décision de tous les Bourgeois de la Ville: c'est rendre le Peuple Maître du sort des meilleures Pièces. L'expérience nous a cependant démontré que la Phédre de Racine, que le Misanthrope de Molière ne plurent point, par le sentiment, à la multitude, & que ce fut les véritables connoisseurs, qui jugent des choses par raison & par l'étude, qui soûtinrent ces chefs-d'oeuvres, contre le mauvais goût de ceux, qui ne jugent que par sentiment.

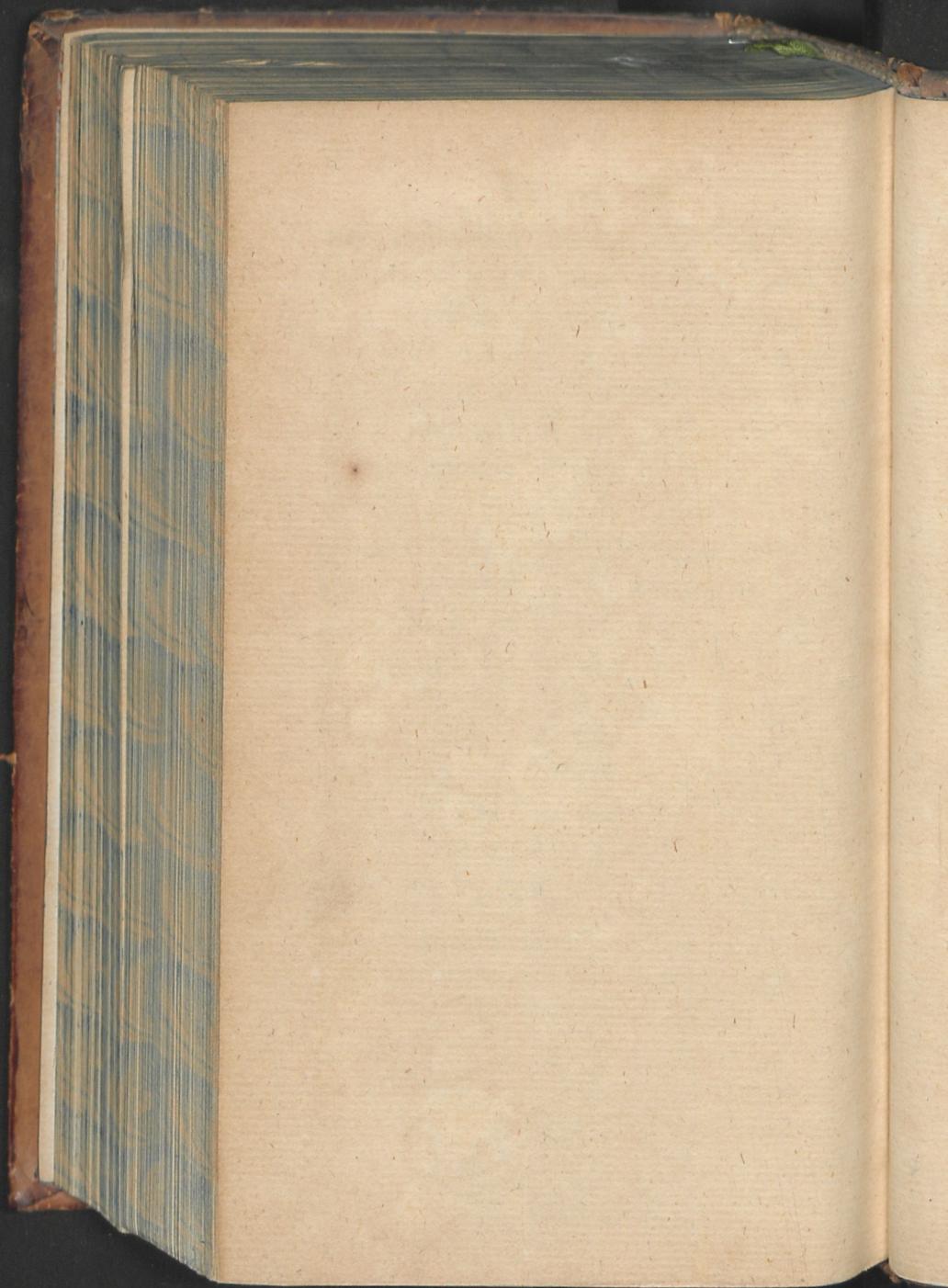
Jay

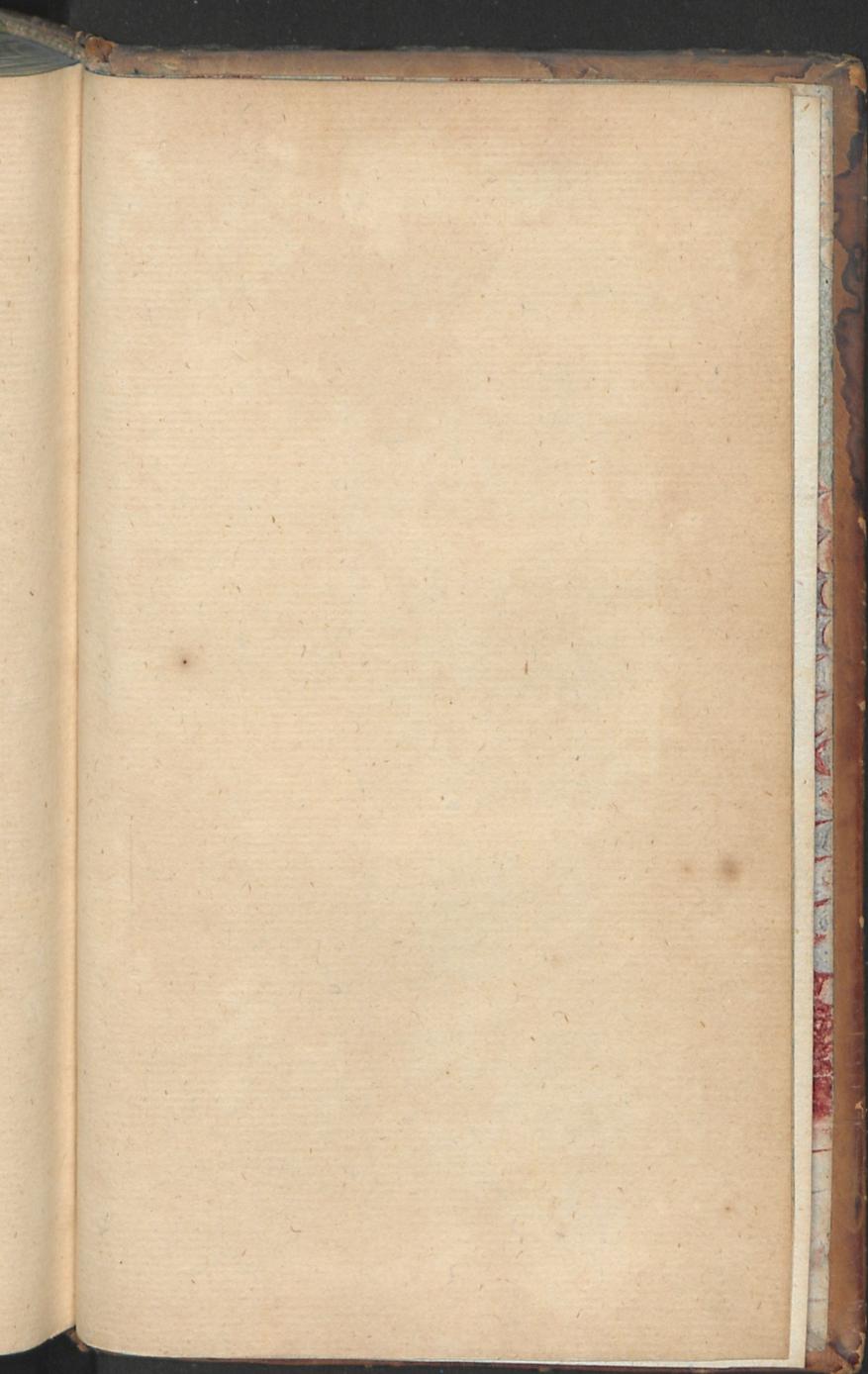
J'ay eu des démêlez Littéraires avec l'Abbé Des-Fontaines : ainsi je suis en garde contre moi même sur ce qui le concerne: cependant, je crois que je ne me laisse point entrainer par le préjugé, lorsque je prends, pour base de mon sentiment, celui de tous les connoisseurs. Il écrit fort bien; il est éloquent sans enflure; il entend même la Critique: mais il est si partial; les extraits, qu'il fait de la plûpart des ouvrages, sont si fardez, si déguisez, que le manque de bonne foi diminuë de beaucoup le prix de ses ouvrages. Il est triste, pour un Auteur critique, que les connoisseurs ne le lisent que comme un écrivain de Roman qui fait des Héros & des criminels à sa fantaisie. L'Abbé Des-Fontaines donne plus ou moins du mérite, selon qu'on est plus ou moins de ses amis, ce défaut lui seroit-il particulier, & ne pourroit-on point en accuser un peules différens Journalistes?

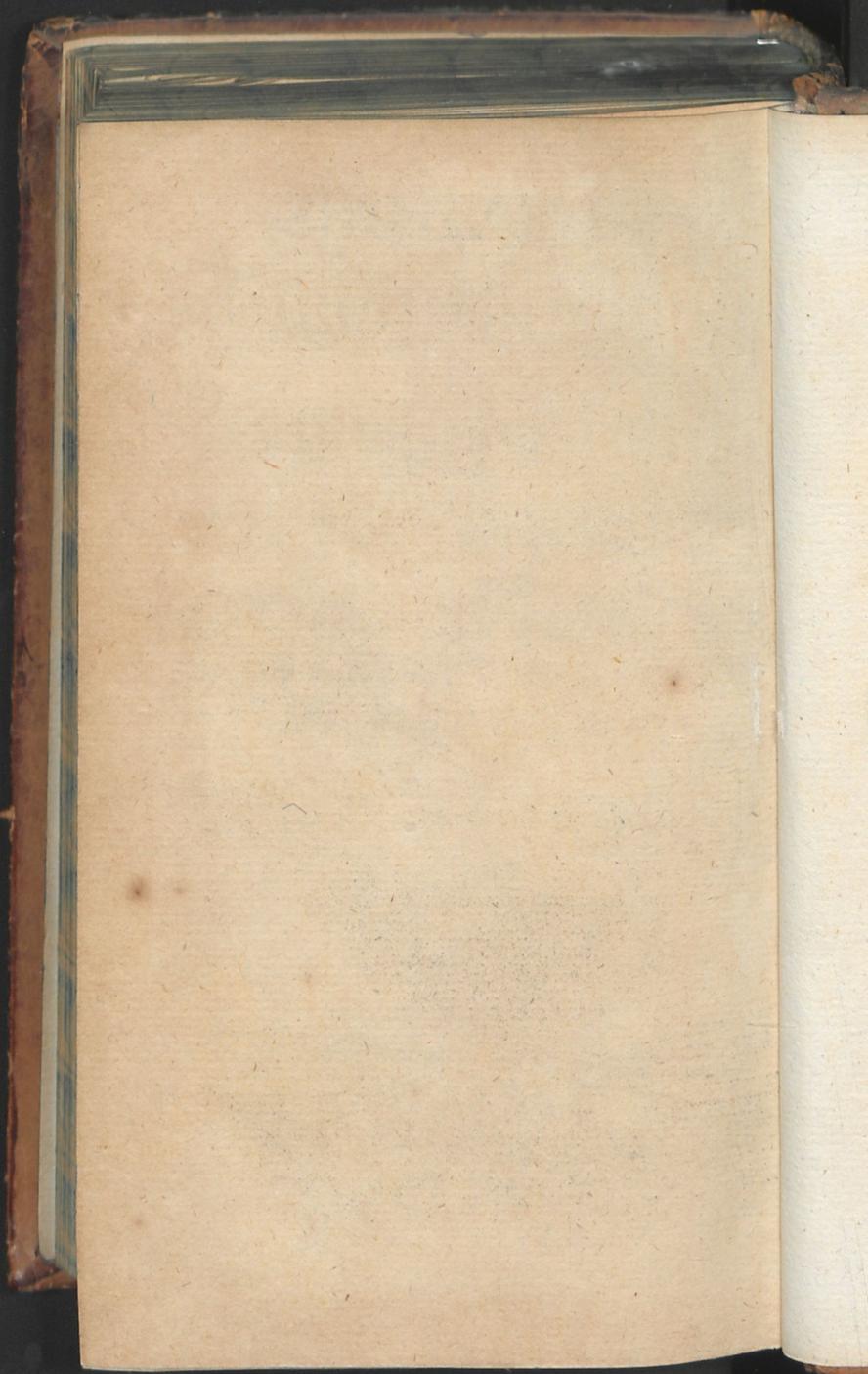
F I N.













107952

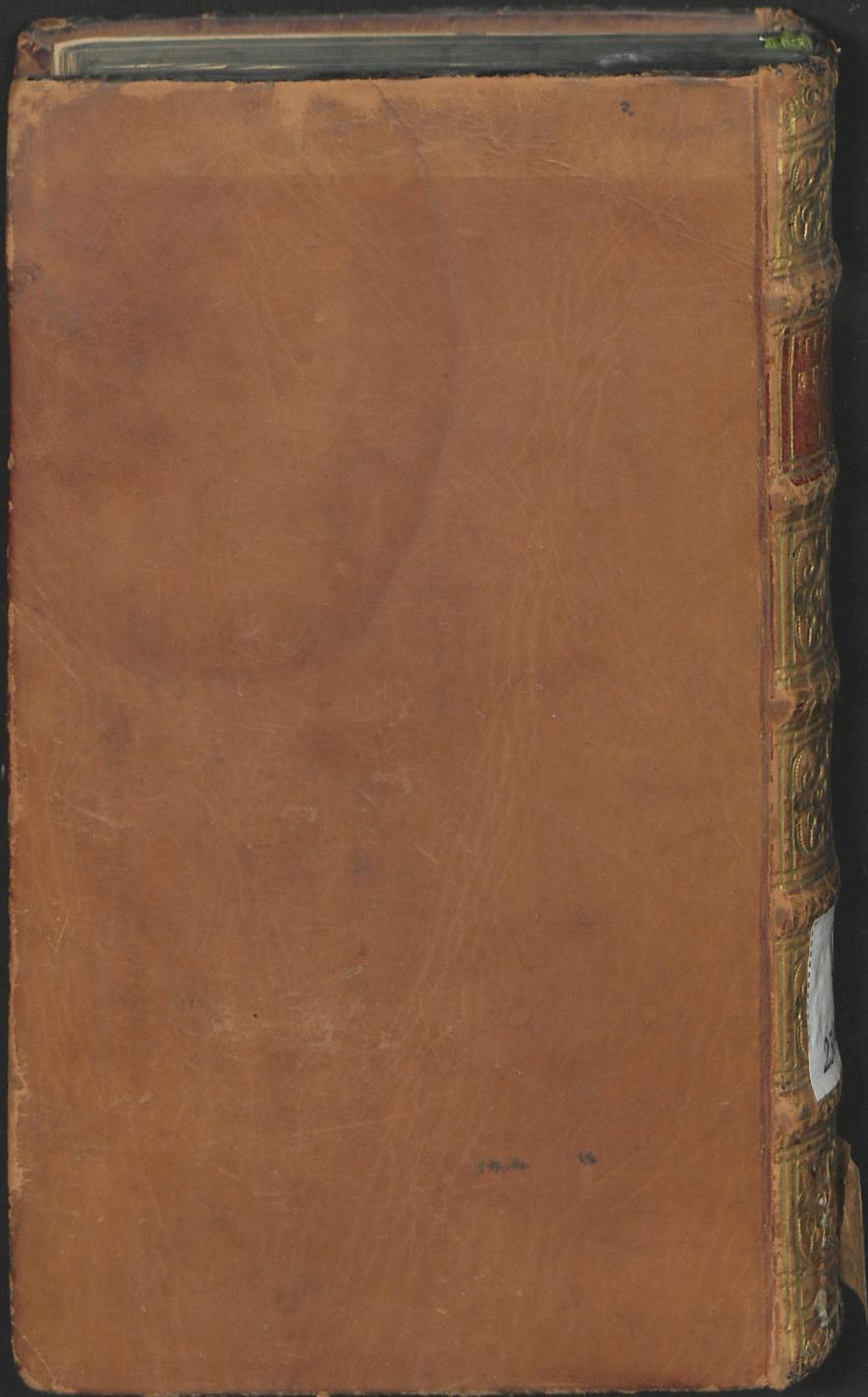
Ab-107952
s

X 2694759

De 2382 a







1509

REFLEXIONS
HISTORIQUES
ET
CRITIQUES
SUR LE GOUT
ET
SUR LES OUVRAGES DES
PRINCIPAUX AUTEURS
ANCIENS ET MODERNES
PAR
MONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS.

